

ESSAIS

SUR L'HISTOIRE

MEDICO-TOPOGRAPHIQUE

DE PARIS.

ESSAIS
SUR L'HISTOIRE
MEDICO-TOPOGRAPHIQUE
DE PARIS,
OU
LETTRES A M. D'AUMONT,
Professeur en Médecine à Valence.

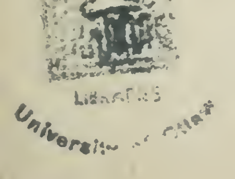
SUR le climat de Paris, sur l'état de la médecine, sur le caractère & le traitement des maladies, & particulièrement sur la petite vérole & l'inoculation.

PAR M. MENURET DE CHAMBAUD, docteur en l'université de médecine de Montpellier, aggrégé honoraire de celle de Valence, correspondant de la société royale des sciences, associé régnicole de la société royale de médecine, ancien médecin des hôpitaux en Dauphiné, médecin consultant de MADAME COMTESSE D'ARTOIS.

A PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



Le climat forme la figure, la couleur, le tempérament & les mœurs des nations. (*Polybe*) Il maîtriſe les êtres par la température, & les idées par le caractère qu'il impoſe aux peuples. (*M. Bally, lettres ſur l'Atlantide, &c.*)



PRÉFACE.

La vraie médecine eſt, ſuivant l'expreſſion d'Hyppocrate, fille de l'*uſage* ou *expérience*, *mariée au raiſonnement* Τριβη μετα λογȣ; pour en ſouſtraire la pratique à l'empire également funeſte d'une routine aveugle, & d'une théorie incertaine & hardie, il faut non-ſeulement étudier & ſuivre la nature, obſerver & raſſembler des faits; mais il faut encore les rapprocher, les lier, & les comparer: c'eſt de leur réunion que réſulte ce flambeau ſi néceſſaire pour éclairer & guider le praticien dans des ſentiers obſcurs & tortueux.

La première obſervation que ce

père de la médecine recommande à celui *qui arrive dans une ville qui lui eſt inconnue*, pour y exercer cet art, eſt celle qui a pour objet *ſa ſituation, relativement au ſoleil, à l'air, à l'eau, & à la terre.* Il veut qu'on examine de quelle manière le ſoleil l'éclaire & l'échauffe; quelle eſt la conſtitution de l'athmoſphère, l'état, la force, & la direction des vents; quelle eſt la quantité & la qualité des eaux, ſoit de celles qui y coulent en fontaines, ou rivières, qui peuvent y ſéjourner, ou croupir, & former des marais, ſoit de celles qui fourniſſent à la boiſſon, & enfin quelle eſt la nature du ſol qui ſert à l'habitation, & qui eſt la matrice des productions deſtinées à l'uſage & à la nourriture des hommes. C'eſt de ces cauſes réunies que dérivent les tempéramens, qu'on peut appeller en

quelque façon locaux ; c'eſt par elles que la ſanté reçoit une eſpèce de diſpoſition uniforme, & les maladies une première modification générale ; auſſi, ajoute-t-il, celui qui aura bien recueilli ces notions, *ne ſera point embarraſſé ſur les affections propres au pays, ni ſur celles qui peuvent être communes à d'autres ; & il n'héſitera ni ne ſe trompera pas dans leur traitement.* C'eſt en effet le premier moyen le plus à portée de tout médecin, de commencer une ſorte de connoiſſance avec ceux avec qui ſon état pourra le mettre en relation ; il eſt aiſé de ſentir que plus cette connoiſſance ſeroit immédiate & individuelle, plus il acquerroit des lumières ſatisfaiſantes pour lui, & utiles aux autres ; le comble du bonheur & de l'avantage à tous égards, ſeroit ſans doute qu'il pût être le com-

pagnon & l'ami de ses malades.

Mais si le climat pris dans cette acception générale, donne une tournure uniforme aux tempéramens & aux dispositions maladives, celles-ci sont modifiées d'une manière encore plus particulière & plus variée, par la succession & la différence des saisons. Non-seulement il y a dans chaque saison des maladies propres, non-seulement dans ces saisons ces maladies ont une manière d'être singulière, une marche, une terminaison différentes, exigeant un traitement spécialement adapté & analogue, mais encore il résulte des différences très-importantes dans le caractère des maladies, & dans la méthode curative qui leur convient, suivant la manière d'être de ces saisons ; ensorte que les maladies qui succèdent à des hivers doux, à des printemps

ſecs, à des étés humides; à des automnes nébuleuſes, n'ont point la même nature, & ne doivent pas être traitées de même que celles qui viennent après des hivers froids, des printemps humides, des étés chauds, des automnes ſereines, & il eſt aiſé de voir qu'il peut y avoir à cet égard des variétés infinies; elles ſont toutes de conſéquence, elles doivent être attentivement obſervées & recueillies pour ſervir de règle de conduite, & indépendamment de la certitude qui en proviendra pour le diagnoſtic & la curation des maladies, on pourra en tirer parti, *pour les faire juger & prédire d'avance.*

On a mieux ſenti de nos jours qu'on ne l'avoit fait depuis longtemps, l'importance & la néceſſité de ces obſervations topographiques & météorologiques. Je m'en étois

occupé avec fruit dans ma patrie & dans ma province ; j'ai tâché en arrivant dans cette ville de rassembler ces connoissances précieuses, sans lesquelles il est impossible de pratiquer la médecine avec avantage & certitude, & je ne pensois, en me livrant à ce travail, qu'à mon instruction propre ; quoiqu'il n'y ait rien de réuni sur cet objet, il faut convenir que les matériaux en sont excessivement multipliés ; les recueils de l'Académie royale des Sciences & de la Société royale de médecine, plusieurs ouvrages périodiques, &c. en fournissent d'excellens ; une feuille journalière, aussi agréable qu'utile, évite, par une note intéressante, jusqu'à la peine de faire des observations météorologiques ; un journal précieux à l'art donne chaque mois le tableau plus détaillé de l'état du ciel, de la

conſtitution de l'athmoſphère, & en outre une notice du caractère & de la nature des maladies régnantes ; d'autres contiennent des détails auſſi importans dans divers genres; ainſi il n'y avoit qu'à puiſer dans cet amas de richeſſes ; la collection néceſſaire dans ce genre étoit facile.

Je me ſuis trouvé en quelque ſorte obligé de faire part de ce travail à un ami, M. Daumont, célèbre médecin de Valence, qui m'avoit demandé des inſtructions ſur l'état de la médecine à Paris, & notamment ſur la petite vérole & l'inoculation. Nous étions depuis plus de vingt ans dans la douce habitude de nous réunir avec lui, & deux autres confrères eſtimables & chéris', MM. Rouveyre & la Condamine, pour conférer ſur notre état. Mon acquieſcement à

ſes deſirs étoit une ſuite de nos anciennes diſcuſſions, & j'ai penſé que les détails médico-topographiques étoient la baſe néceſſaire de cette correſpondance; quand j'ai eu diſpoſé ces matériaux, il m'a paru que le public pourroit obtenir quelque fruit de cet ouvrage; dans notre genre bientôt excédé & dégoûté de ce qui n'eſt que ſingulier & merveilleux, il apprécie plus ce qui eſt utile que nouveau, & s'attache eſſentiellement à ce qui eſt marqué à ce coin; ſéduit par cette idée flatteuſe, j'ai cru pouvoir lui livrer, & même devoir lui conſacrer ce travail, ſimple recueil de ce que d'autres ont fait, compilation facile de beaucoup d'obſervations étrangères, mais qui pourra tirer quelque mérite de ſon but & de ſon objet:

In tenui labor at non tenuis gloria ſi quem
Numina læva ſinunt, auditque vocatus Apollo.

Ces détails préliminaires ont abrégé & ſimplifié ce que j'avois à dire ſur la petite vérole, mais je ne l'ai pas entièrement ſupprimé, parce que l'obſervation en étoit la ſource, & qu'il en réſultoit des règles un peu contraires à celles que j'avois peut-être établies trop généralement pour le traitement de cette maladie, (*Avis aux mères ſur la petite vérole, &c.*) les nouveaux faits qui ſe ſont préſentés ici m'ont fourni des exceptions, & je dois avouer que ces exceptions ont été très-fréquentes; d'où il réſulte que bien loin de pouvoir propoſer des méthodes & des remèdes qui conviennent à toutes les maladies, on ne peut pas même aſſurer qu'il ſoit bon de ſuivre le même plan dans la même maladie qui ſe rencontreroit dans des régions, des ſaiſons & des conſtitutions différentes. Il n'y a

que le médecin inſtruit par une expérience réfléchie, qui ſoit en état d'établir un traitement approprié d'après ces conſidérations, & on ne peut trop marquer & déplorer les inconvéniens & les dangers que font courir à la ſociété ces gens à ſecret, à remèdes banaux, à panacée, dont elle eſt infeſtée.

A l'égard de l'inoculation, il eſt aujourd'hui ſuperflu d'en célébrer les avantages, mais on ne peut trop remarquer combien ils augmenteroient encore, ſi ce moyen précieux devenoit à la portée de tout le monde; par une loi auſſi favorable à ceux chez qui on le pratique, qu'à ceux qui ne veulent pas s'en ſervir, il a été très-ſagement ordonné de ne le mettre en uſage que hors l'enceinte des villes (1), mais il

(1) Peut-être à Paris où la petite vérole

devient par-là impraticable pour plusieurs classes de citoyens; l'humanité reclameroit l'établissement d'hospices gratuits pour les pauvres, de maisons publiques pour les gens peu aisés, en un mot d'asyles proportionnés aux états & aux fortunes; tous pouvant ainsi participer à ce bienfait, la génération qui commence seroit dans le cas d'être bientôt débarrassée de ce fléau, & l'on supprimeroit une des sources les plus fécondes de mortalité dans cette ville, sçavoir la petite vérole retardée à des âges avancés, & développée dans des constitutions délétères.

---

naturelle règne sans interruption, cette précaution seroit moins importante; cependant la vue & le voisinage de beaucoup de personnes récemment échappées à la petite vérole, ne pourroient qu'être désagréables à un grand nombre de citoyens de cette ville immense.

J'ai insisté, malgré une très-longue expérience, ou plutôt d'après cette longue expérience, sur la nécessité du choix, des précautions, des préparations relativement à la matière, au sujet, au temps, & à plusieurs circonstances, & j'ai fortifié à bien des égards mon opinion de celle d'un inoculateur qui allègue plus de vingt mille observations propres pour base du mémoire qu'il m'a adressé sur ce sujet, j'en ai donné l'extrait plutôt que mon travail personnel. Puissai-je avoir ainsi servi plus sûrement l'art & l'humanité, & si j'ai pu exercer & manifester ce sentiment qui m'anime, j'aurai travaillé non-seulement à ma satisfaction, mais j'aurai encore rempli les devoirs, & affiché le zèle de mon état. *Qui erga homines humanum se exhibuerit*, dit Hyppocrate, *is artis amore teneri censetur.*

ESSAIS



ESSAIS
SUR L'HISTOIRE MEDICO-TOPOGRAPHIQUE DE PARIS.

LETTRE I.

Introduction, objet & plan de l'Ouvrage.

LES détails que vous me demandez, mon très-cher confrere, ſur l'état de la médecine à Paris, ſur le caractère & le traitement des maladies, & en particulier ſur la petite vérole & l'inoculation, ſont une partie immédiate de ceux qui ont pour objet l'action & l'influence du pays. Les différences qui ſe préſentent ici à ces égards ſont des effets néceſſaires

de ces caufes puiffantes. Vous favez combien les corps animés font fubordonnés au climat dans lequel ils fe trouvent ; mais ce qui eft vrai en général eft encore plus marqué dans cette grande ville ; elle exerce un empire plus étendu fur les hommes & fur leurs affections ; elle modifie, complique & dénature tout, le moral & le phyfique, l'état de fanté & l'état de maladie. La petite vérole bien éloignée de la fimplicité & de l'uniformité qu'elle préfente ordinairement dans nos paifibles foyers, paroît fe reffentir davantage de cette action ; avant donc de traiter cet objet qui vous intéreffe, & les autres points de médecine qui vous paroîtront dignes d'attention, & pour que je puiffe le faire avec plus d'exactitude & d'avantage, fouffrez que je vous ramène fur ce théâtre que vous avez quitté depuis trop longtemps ; je vais vous en faire parcourir rapidement les différentes parties ; vous ferez facilement remis fur des voies connues ; déjà inftruit dans ce genre, & très-éclairé dans tous

les autres , vous ne me laiſſerez qu'un ouvrage léger à faire ; une eſquiſſe ſuperficielle de Paris , dans ſes rapports à la ſanté , ſuffira à notre objet & à vos beſoins , elle ſera plus proportionnée à mes talens & à mon loiſir ; d'autres pourront avec plus de temps & de lumieres completter cette première ébauche. L'importance & la nouveauté du ſujet donneront peut-être à ſa diſcuſſion quelque intérêt.

Vous trouverez dans beaucoup d'ouvrages des détails hiſtoriques , philoſophiques & moraux ſur cette ville fameuſe , la capitale de la france , & peut-être la métropole de l'univers; des recherches ſavantes ſur ſon origine , ſa fondation , ſon antiquité , ſes habitans anciens & modernes ; des deſcriptions circonſtanciées des curioſités & des monumens qu'elle renferme, & de ſes aggrandiſſemens ſucceſſifs ; l'hiſtoire des guerres, des révolutions , des événemens civils . militaires & religieux dont elle a été le théâtre ou l'objet , des établiſſemens utiles ou agréables qui y ſont conſacrés

aux ſciences, aux lettres, aux arts, à la charité, aux vertus, aux talens, aux ſervices, aux plaiſirs, &c.; des diſcuſſions précieuſes ſur les grands hommes dans ces différens genres dont elle a été le berceau ou l'aſyle. Ces objets plus ou moins importans ont occupé à diverſes époques des érudits, des littérateurs, des artiſtes, des philoſophes. A la ſuite d'une notice très-intéreſſante, quoiqu'abrégée de Paris, vous avez à cet article dans l'encyclopédie une liſte à-peu-près exacte des auteurs qui ont traité ces ſujets, & de leurs ouvrages que vous pourrez conſulter; celui de Piganiol mérite d'être diſtingué par ſon exactitude, & les eſſais ſur Paris de M. de Saint-Foix par le ton d'enjouement & de philoſophie qui y regne. Je me bornerai abſolument à ce qui, dans l'hiſtoire de cette ville, ſera relatif à la ſanté. Puiſſe mon travail concourir à votre ſatisfaction & à l'utilité publique.

C'eſt Hyppocrate, le premier & le plus grand des médecins, qui a remarqué que *la forme, les mœurs & les maladies*

des hommes, ſuivoient en très-grande partie la nature du pays qu'ils habitoient; & nous ne devons pas laiſſer ignorer, pour l'intérêt de la vérité & l'honneur de notre profeſſion, que les grandes idées qu'il a répandues dans ſon traité de l'*air, des eaux & des lieux* ſur cette dépendance phyſique, morale & politique, ont été le germe & la ſource de celles que Monteſquieu a ſi heureuſement développées ſur le rapport des mœurs & des loix avec les climats (1); les obſervations détaillées, les applications juſtes, les inductions lumineuſes, les principes féconds qui y ſont expoſés nous montrent Hyppocrate auſſi pénétrant politique que profond médecin; tant la connoiſſance de l'homme eſt importante & précieuſe! tant il eſt vrai qu'il exiſte une chaîne qui lie dans l'univers, ſur la terre & dans l'homme, tous les êtres, tous les corps, toutes les affections: chaîne dont la ſubtilité éludant les regards ſuperficiels du minutieux faiſeur

(1) Eſprit des Loix, chap. XIV.

d'expériences, & du froid differtateur, se découvre au génie véritablement obfervateur. Si le cœur libre dans fes affections, fi l'efprit varié dans fes idées, fi la politique cachée dans fes refforts ne peuvent fe fouftraire à ce lien général, quelle ne doit pas être & quelle n'eft pas en effet la fervitude des mouvemens phyfiques & des actions qui en dérivent ? quel ne doit pas être & quel n'eft pas le rapport des dérangemens qui furviennent dans les refforts qui en font les agens matériels ? la plus légere attention fur cette dépendance fuffit pour faire fentir les avantages qui doivent réfulter d'une fuite d'obfervations fur les climats, fur la nature, la pofition, l'expofition des lieux, fur les caractères des corps & des efprits dans les contrées particulières, fur les efpèces de maladies locales & les modifications dans les maladies qui proviennent de l'action combinée de ces caufes dont l'origine eft commune; auffi *celui*, dit Hypocrate, notre chef & notre modele chéri, *qui aura bien ce tableau préfent, ne*

ſera point embarraſſé pour connoître les maladies, & leur approprier le traitement le plus avantageux ; il donnera, au contraire, dans des erreurs pernicieuſes s'il a négligé une étude auſſi néceſſaire ; & il recommande que ce ſoit le premier objet de l'attention d'un médecin qui arrive dans une ville. Baglivi, un de ſes plus fidèles diſciples, n'a jamais perdu de vue ces avis importans, & il a eu ſoin d'avertir que ſes écrits étoient relatifs au climat de Rome. *In aëre Romano*, dit-il, *ſcribo.*

M. Richard, ſecondant les vues d'un miniſtre plein de lumieres & d'activité, donna plus d'étendue à ces préceptes, & réveilla à cet égard l'attention des médecins chargés du traitement des ſoldats malades détenus dans les différens hôpitaux du royaume ; il leur demanda, en 1765, des tableaux dans ce genre des lieux qu'ils habitoient, il leur traça même des plans très-vaſtes de cette eſpèce d'obſervation. Je concourus dans le temps, comme vous ſavez, mon cher ami, pour ma petite part, à l'exécution de ce magni-

fique projet ; je donnai l'hiſtoire médico-topographique de Montelimart ma patrie, dans notre province ; M. Richard voulant former celle de tout le royaume , me témoigna l'envie d'avoir, ſur le plan que j'avois adopté, le tableau général du Dauphiné ; différens obſtacles empêchèrent ce travail qui eût été auſſi conſidérable qu'utile ; mais les miniſtres de la guerre, & les médecins attachés à cette partie, ne l'ont point perdu de vue, & ſous les chefs éclairés de cette partie de l'adminiſtration, M. de Horne répand aujourd'hui des lumières utiles & une heureuſe émulation ; la Société Royale de médecine en a fait ſon objet principal depuis ſon établiſſement ; tous ſes volumes renferment d'excellens mémoires dans ce genre ; ſes recueils, ceux de l'académie des ſciences, les regiſtres de la faculté, les journaux de médecine ſont pleins d'obſervations lumineuſes que je joindrai à celles que j'ai pu raſſembler autrefois, & à celles que j'ai faites plus récemment pour vous donner une idée exacte de cette immenſe

ville dont l'influence maladive a tant d'étendue & d'effets. Je dois à ce ſujet rendre encore un hommage à notre profeſſion & à la vérité, en vous rappellant que les médecins de cette capitale, non contens de donner des ſoins éclairés aux malades dans les viſites particulières, ſe raſſemblent encore pour conférer de leurs maux, pour ſe conſulter réciproquement, & augmenter, par le choc & la communication des lumières, le pouvoir d'être utiles (1); ſuppléons de notre côté, par une correſpondance aſſidue, nos anciennes conférences auſſi favorables à l'inſtruction qu'à l'amitié; voyez mon empreſſement, appreciez-le & imitez-le.

En ſuivant la méthode que j'ai déjà employée, je vous préſenterai d'abord l'hiſtoire phyſique de la ville de Paris dans ſes différens rapports; je mettrai enſuite ſous vos yeux une notice des effets qui en réſultent ſur les hommes, ſoit pour le mo-

---

(1) Séances de la ſociété royale de médecine, aſſemblées des *Prima menſis* à la Faculté.

ral, ſoit pour le phyſique, dans l'état de ſanté & dans celui de maladie. L'hiſtoire phyſique eſt générale, ou particulière, comprenant l'enſemble de cette ville ſous des rapports communs, ou la diſpoſition individuelle des objets qui ſont dans ſon enceinte. Sous le premier point de vue ſe préſente la poſition de la ville relativement aux quatre élémens, ou aux quatre grandes cauſes générales, le feu ou le ſoleil, l'air, l'eau & la terre. Sous le ſecond viennent les détails particuliers ſur la forme, la poſition, le nombre, l'ordre & l'arrangement des maiſons, ſur les étabiſſemens communs, tels que les boucheries, différens atteliers, les cimetières, &c. ou reſtreints à certains ordres de citoyens tels que les hôpitaux; ſur la manière de vivre, d'être, de ſe nourrir des différentes claſſes d'habitans, &c.

Le tableau des modifications qui dérivent de ces cauſes variées ſur les corps vivans, ſur leur caractère général ou particulier, ſur leurs affections & leurs

maladies, eſt plus étendu encore; il nous ramènera naturellement aux conſidérations particulières qu'exigent ici le traitement de la petite vérole & l'inoculation. Si je puis, mon cher ami, vous intéreſſer & remplir en même temps un objet d'utilité générale, je ſerai doublement ſatisfait; vous connoiſſez les ſentimens qui m'animent à l'un & l'autre égard. Je ſuis, &c.

Paris 12 avril 1785.

LETTRE II.

Du Soleil ou du Feu.

« CELUI, dit Hyppocrate, (1) qui » veut approfondir comme il faut la » ſcience médicale, doit d'abord conſi» dérer *les ſaiſons de l'année*..... exa» miner la *ſituation* de la ville où il arrive, » connoître comment elle eſt placée,

(1) *De aere, aquis & locis.*

» relativement *au lever du ſoleil.....* ; s'il
» a obſervé avec attention *les changemens*
» *des temps & des ſaiſons , le lever & le*
» *coucher des aſtres*, & la manière dont
» tout ſe paſſe à cet égard, il connoîtra
» la *température & la nature de l'année* ».

Ce n'eſt pas ſeulement comme cauſe principale du feu & de la chaleur qu'Hyppocrate veut , mon cher ami , que l'on conſidère le ſoleil , il lui attribue d'autres moyens d'influer ſur l'homme & d'opérer des effets dans les maladies. Il va plus loin encore , il n'exclud aucun aſtre d'une influence quelconque ſur les corps ſublunaires ; celle de la lune , quoique conteſtée & peu déterminée , n'eſt ni équivoque , ni obſcure ; il eſt impoſſible qu'elle s'exerce ſur les eaux de la mer pour en produire ou en modifier le flux & le reflux , ſans opérer quelque changement dans l'atmoſphère & dans les corps qui y nâgent : il y a d'ailleurs des effets conſtans dans les luniſtices , dans les quadratures ; il y en a pendant les éclipſes qui frappent ceux qui obſer-

vent avec attention & impartialité (1). Il eſt peut-être impoſſible de démontrer phyſiquement la nullité de l'action des étoiles & des planètes, mais on peut bien la rejeter médicinalement comme inſenſible & inutile. Un eſprit dégagé des préjugés aſtrologiques, & en même temps éloigné de cette oppoſition trop ordinaire à des vérités dont on a abuſé, ne peut méconnoître une action indépendante de la chaleur dans les phénomènes que préſentent les maladies aux équinoxes, la dégénération fâcheuſe qui ſurvient vers celui d'automne, les effets des ſolſtices, &c. Mais ſans nous arrêter à ces objets moins conſtans, examinons le ſoleil comme un globe de feu, la ſource de la chaleur, le principe de la lumière & le diſtributeur des ſaiſons; conſidérons Paris dans les rapports qu'il a à ces égards avec lui.

La capitale de la France eſt ſituée, ſuivant Caſſini, à 48 degrés 50 min. 10 ſec.

---

(1) Baillou epidem. Inſtitut. IV. lib. I.

latitude feptentrionale, & il a fixé fa longitude orientale à l'obfervatoire à 19 degrés 51 min. 30 fec.; elle eft conftruite fur plufieurs petits côteaux qui donnent lieu à des élévations, à des pentes, à des bas fonds, à quelques inégalités dans le plan des rues, dans l'expofition & l'afpect des maifons ; mais la ville n'eft dominée d'aucun côté par des montagnes qui puiffent géner ou intercepter les rayons directs du foleil. Les collines qu'on voit aux environs, femblent placées pour recréer la vue & varier les payfages; elles ne nuifent aucunement aux impreffions du foleil. Il n'y a point d'obftacles qui les arrêtent ou les concentrent, ni de réflexions qui les augmentent. Les vapeurs dont l'atmofphère eft très-habituellement chargée, foit raffemblées en nuages élevés, foit éparfes en brouillards plus fuperficiels, nuifent bien davantage à cet égard, elles laiffent rarement jouir des regards bienfaifans de cet aftre.

Des hivers entiers s'écoulent quelquefois fans un jour de férénité ; le

printemps n'eſt pour l'ordinaire guère moins nébuleux ; on obſerve pendant les grandes chaleurs quelques jours clairs & ſereins ; les premiers temps de l'automne ſont communément auſſi agréables, mais la fin voit revenir & perſiſter les nuages & les brouillards ; indépendamment de ceux qui ſont un effet général de la conſtitution locale de l'atmoſphère, il y a une vapeur ſenſible preſque habituelle ſur Paris, formée par les exhalaiſons qui s'élèvent de la quantité immenſe d'hommes & d'animaux qui y ſont raſſemblés. Les tables météorologiques donnent à peine, ſur les 365 jours dont l'année eſt compoſée, trente-ſix ou quarante jours de ſérénité à-peu-près décidée ; tout le reſte du temps eſt plus ou moins pluvieux, nuageux & nébuleux. Ce déſagrément ſoutenu, par lequel ſe compenſe néceſſairement l'avantage que Paris a d'ailleurs ſur nos régions, vous eſt bien connu ; mais vous verrez par-tout que bien inférieur du côté de la nature, il ne

peut ſurpaſſer & dédommager que par le ſecours & du côté de l'art.

La chaleur eſt rarement bien conſidérable, & le froid devient quelquefois très-cuiſant ; mais l'humidité ſe joint ſouvent à l'un & à l'autre, & en dominant les tempère & les diminue. La liqueur qui dans les tubes de M. de Réaumur en marque les degrés, eſt ordinairement pendant l'hiver aux environs de o, elle deſcend quelquefois à 12 ou 15 degrés au-deſſous, elle eſt plus habituellement à 2 ou 3 degrés ; on la voit remonter quelquefois à 7, 8, 10 degrés au-deſſus, mais il y a dans les différentes années une extrême variété à cet égard ; l'année précédente & celle-ci ont préſenté à Paris & dans nos provinces une différence remarquable pour la violence & la durée du froid ; on peut cependant remarquer qu'en général l'hiver s'épuiſe & s'exerce principalement pendant les mois de décembre, de janvier & de février, que la hauteur moyenne du thermomètre eſt à 2 ou 3 degrés au-deſſous de o, & qu'il

ſe joint preſque toujours au froid beaucoup d'humidité, ſoit neige, pluie ou brouillard.

Il eſt rare qu'il gèle à la fin de février; au mois de mars la liqueur s'élève à 7, 8, 10 degrés au-deſſus de 0, cependant les matinées ſont fraîches, la liqueur ſe rapproche de 0 : on apperçoit dans ce mois & le ſuivant beaucoup de différence dans la température des divers périodes de la journée; le thermomètre marque quelquefois juſqu'à 16 degrés de chaleur, & d'autres fois à certaines heures de la même journée pas un ſeul.

Le mois de mai décide le règne du printemps & l'établiſſement d'une chaleur plus active & plus ſoutenue; la liqueur s'élève juſqu'à 18 ou 20 degrés, elle deſcend quelquefois à 3 ou 4 degrés, la chaleur moyenne eſt en général de 8 à 11; cependant ce mois préſente par intervalles des intempéries plus marquées & de plus grandes inégalités; on obſerve une différence fort ſenſible dans la chaleur, la liqueur concentrée quelquefois à 0,

& s'élevant enſuite avec plus ou moins de rapidité juſqu'à 24 degrés; ces viciſſitudes extrêmes, principes de grands changemens dans le corps, méritent beaucoup d'attention. La chaleur trop forte, trop précoce dans le printemps, ſur-tout lorſqu'elle eſt jointe à l'humidité, a des inconvéniens particuliers; la fermentation rapide qui s'excite dans les corps animés, dans la nature entière, donne lieu à des phénomènes remarquables, les maladies naiſſent en plus grand nombre, ſe préparent & ſe diſpoſent plus ſûrement, elles prennent des caractères propres par l'effet combiné du mauvais air & des mauvais grains qui ſe mêlent à ceux dont on ſe nourrit, & même par l'altération des bons. Le froid prolongé, la ſécheresse ſoutenue, ont auſſi, comme on l'a éprouvé cette année, & comme on l'éprouve encore, des ſuites fâcheuſes & des effets qui avoient beſoin d'être bien connus & appréciés.

Les mois de juin, de juillet & d'août conſtituent en général la ſaiſon de l'été;

les commencemens de juin & la fin d'août ſont aſſez ſemblables ; quelques variations, des viciſſitudes plus marquées, des pluies, des alternatives fréquentes de froid & de chaud, marquent ces époques. Le thermomètre varie beaucoup de 12 ou 15 degrés à 24 ou 25. Dans le mois de juillet il monte quelquefois à 30 ou 31, c'eſt le temps où la chaleur & la ſérénité ſont communément les plus décidées.

Au mois de ſeptembre la liqueur monte rarement au-deſſus de 20 ou 22 degrés, elle deſcend ſouvent au-deſſous de 10; en octobre ſa plus grande hauteur eſt à 18 degrés, l'abaiſſement le plus ordinaire eſt de 8 à 10. En novembre la liqueur ſe rapproche de 0, & il n'eſt pas rare de voir geler un peu fort à la fin de ce mois. C'eſt dans le ſuivant que l'hiver établit d'une manière plus décidée, & marque mieux ſon empire ; la liqueur eſt plus ſouvent au-deſſous de 0 qu'au-deſſus pendant le cours de ce mois. Le P. Cotte a établi, d'après une longue ſuite d'obſer-

vations météorologiques, que la chaleur moyenne de la France pouvoit être fixée, depuis les provinces les plus méridionales, jufqu'à celles qui la terminent au nord, entre le 7e & le 14e degré. On pourroit, fur cette évaluation, marquer à environ dix degrés la température moyenne de Paris; mais ce que je ne puis me laffer de vous répéter comme un objet effentiel par fes rapports avec la fanté, c'eft l'extrême inégalité, la variété prodigieufe dans les degrés de chaleur que le même mois offre très-fouvent, fur-tout dans le printemps & dans l'automne; c'eft auffi l'empire habituel de l'humidité, en forte qu'on peut bien marquer en général pour Paris *peu de chaleur & peu de férénité.*

Les météores ignés font peu communs; il y a quelques tonnerres dans l'été & au commencement de l'automne, les effets inférieurs en font fort rares: on a pu prévenir encore les accidens caufés par ces explofions électriques, en les détournant & les maîtrifant par l'appareil ingénieux du docteur Franklin qu'on a beaucoup

mis en uſage. On voit ſur-tout en automne quelques aurores boréales, des lumières zodiacales; quelquefois dans les belles ſoirées d'été des éclairs brillent ſans tonnerre, le ciel eſt agréablement ſillonné par des traits variés de lumière ſans exploſion ni bruit; mais nous ſommes dans le cas d'obſerver moins ſouvent ce ſpectacle que dans nos contrées méridionales, où tout ce qui tient au feu eſt naturellement plus marqué.

Je ſuis, &c.

LETTRE III.

Sur l'Air.

COMMENÇONS, mon cher ami, par obſerver, avec Hyppocrate (1) notre guide & notre modèle conſtant, que « l'*air* eſt chez les hommes la cauſe de la » vie & des maladies..... l'artiſan & le

(1) *De aere, aquis & locis. De flatibus, de morbo ſacro, de naturâ hominis, &c.*

» maître de la ſanté & de la mort.....
» le ſouverain auteur de tout ce qui arrive
» aux corps, le diſtributeur du ſentiment
» & du mouvement..... Il faut bien con-
» ſidérer, dit-il, les *vents* ſoit chauds ou
» froids, ceux qui ſont généraux, & ceux
» qui ſont propres à chaque pays, car
» les maladies ne viennent pas ſeulement
» des alimens, mais de l'*eſprit* dont le
» ſouffle nous anime...... & les fièvres
» ne ſont communes & uniformes que
» parce que nous reſpirons tous ce même
» *eſprit*....., cet *eſprit* mêlé de même à
» des corps ſemblables, produit des
» fièvres analogues, &c. &c. »

L'air eſt un des principes conſtitutifs de notre machine, il entre comme partie très-abondante dans la compoſition des parties les plus ſolides, il pénétre dans le corps par mille embouchures, il eſt avalé avec les alimens, habituellement & néceſſairement inſpiré, abſorbé par tous les pores, il modifie tout ce qui ſert à notre nourriture; en un mot ce fluide univerſel eſt l'organe ou l'inſtrument de

preſque tous les phénomènes ſublunaires; il eſt de ſa nature un corps fluide, homogène, très-expanſible & compreſſible, élaſtique & grave; il doit à des cauſes connues la ſéchereſſe ou l'humidité, la chaleur ou le froid; à des émanations marquées, les miaſmes qui l'altèrent, & à des principes encore peu conſtatés, le mouvement progreſſif qui le conſtitue vent, & lui en fait donner le nom: *ventus aeris fluxio & effluxio.*

C'eſt par ces différentes propriétés, qualités & modifications qui ſont aſſez liées, & mutuellement dépendantes, que l'air agit ſur nos corps. La phyſique n'a fait que délirer à ſon ordinaire ſur la figure & la nature des parties qui le compoſent; notre ancienne chimie, mon cher confrère, n'y a reconnu comme principe habituel, ſinon néceſſaire, que l'acide vitriolique; mais des chimiſtes modernes ont ſu, ſous nos yeux, le ſoumettre à des analyſes plus fines, le ſaiſir, le fixer, le décompoſer, diſtinguer pluſieurs eſpèces d'air dans celui que nous

refpirons, en mefurer les quantités ref-pectives, faire voir les changemens nui-fibles dans leurs proportions qui réfultent de différentes caufes, & fur-tout de la refpiration dans un petit efpace, ou de l'haleine de plufieurs animaux raffemblés dans un endroit fermé. Je vous ferai paffer les procédés ingénieux de M. La-voifier fur cet objet, vous trouverez dans cette chimie qu'on peut appeller *des infiniments petits*, des connoiffances neuves & vraiment intéreffantes.

L'air a été regardé comme le véhicule & l'excipient de toutes les matières fub-tiles qui s'élèvent des corps, du parfum que les fleurs exhalent, des miafmes animaux divifés, de l'eau réduite en vapeurs, & des corps même plus grof-fiers, atténués, volatilifés par la chaleur, & rendus fpécifiquement plus légers ou fufceptibles d'être enlevés par les vents (1). Ces matières fans s'unir chi-

(1) C'eft auffi dans l'air, fuivant Hyppo-

miquement

miquement à lui, y reftent plus ou moins longtemps mêlées par fimple confufion : l'eau peut s'y réfoudre & s'y diffoudre jufqu'à un certain point : lorfqu'elle n'excéde pas le point de la faturation, la tranfparence de l'air n'eft pas troublée; fon élafticité & ce qu'on appelle fa féchereffe ne font point diminuées; il eft affez vraifemblable que le reffort & la gravité de l'air s'accompagnent, fe foutiennent réciproquement, & font en raifon inverfe de fon humidité, ce qui fait que les mêmes mefures fervent à fixer l'état & le degré de ces différentes propriétés ou qualités

---

crate, que font répandus les germes de tous les corps vivans qui doivent exifter, & qui trouvant enfuite des matrices convenables, n'ont qu'à s'y développer ; il penfe que rien n'eft créé de nouveau, & que rien ne périt, qu'il n'y a que des changemens de forme dans la fucceffion des êtres; & que les ames, deftinées à vivifier les êtres animés, s'y trouvent auffi; l'air eft également l'excipient & le berceau de beaucoup d'infectes formés.

de l'air ; il eſt en outre à-peu-près conſtant qu'elles ſont analogues à l'origine & à la direction du vent, de façon que tel vent eſt ordinairement élaſtique & ſec, tel autre humide & ſans reſſort. Dans ce pays le vent qui vient du nord, du nord-eſt apporte la ſéchereſſe, la ſérénité, & répand dans les corps la force & l'agilité; vous voyez, lorſqu'il domine, les ſignes que l'air eſt élaſtique & ſec. Le vent du midi & du couchant eſt preſque toujours accompagné d'humidité, ou de nuages; il précéde & détermine les orages, & quoiqu'il ſoit réellement moins grave ou moins élaſtique, il ſemble imprimer aux corps un caractère de lourdeur & d'appeſantiſſement qui juſtifie le titre qu'on lui a donné de *plumbeus auſter*. Le règne de ce vent a les mêmes marques que celles qui annoncent la perte du reſſort & le règne de l'humidité.

Les hygromètres, tout fautifs qu'ils ſont & ne peuvent guères manquer d'être, annoncent en général beaucoup d'humidité dans l'air qui nous environne;

la facile déliquefcence du fel de tartre l'indique, tout la prouve dans l'intérieur des maifons ; l'humidité du linge, du papier, du fel, le gonflement des bois, la rouille du fer, du cuivre, &c. font des effets immédiats & des fignes habituels de cet état de l'atmofphère.

Le baromètre, inftrument plus ingénieux & plus exact, s'accorde bien avec eux à cet égard. Il défigne, par l'élévation médiocre du mercure, l'action d'un fluide qui a peu de reffort & de pefanteur. En général l'efpace que le mercure parcourt ici dans ces tubes, eft depuis 26 pouces 6 lignes jufqu'à 28 pouces 6 lignes. Ces extrêmes dans l'abaiffement & l'élévation font fort rares : le mercure varie plus habituellement entre 27 & 28 pouces; la hauteur moyenne eft de 27 pouces 7 à 8 lignes ; les degrés au-deffus marquent la férénité, ceux qui font au-deffous l'état humide de l'atmofphère. En raffemblant toutes les heures où l'on obferve le mercure au-deffus de 28 pouces, on ne formeroit pas l'efpace de deux mois chaque

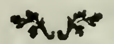
année ; c'eſt pendant les grands froids ou les fortes chaleurs que l'on remarque dans l'air plus de ſéchereſſe , plus de ſérénité dans le ciel & d'élévation dans le baromètre.

Paris n'a aux environs, & même au loin , aucun foyer d'où l'air devenu vent puiſſe lui apporter des exhalaiſons malfaiſantes. La mer placée à peu de diſtance à l'oueſt , concourt peut-être à rendre plus humide le vent qui en vient, & c'eſt en effet ſous ſon ſouffle & ſous celui du ſud que les conſtitutions pluvieuſes & orageuſes ont principalement lieu ; le ſud-eſt y a quelque part ; ces vents dominent en général les trois quarts de l'année ; le nord & l'eſt ſont plus ſereins & plus rares : ainſi , par ſa nature , l'air de ce pays ſeroit très-pur , mais il eſt néceſſairement altéré par les vapeurs aqueuſes , & par toutes les émanations des êtres animés , de leurs excrémens & de leurs débris qui s'y répandent abondamment. Les vents rapides du nord , les orages & les tempêtes ſervent par

intervalles à le purifier & à le renouveller; mais ſouvent auſſi le vent apporte encore du midi de quoi renforcer l'action de l'humidité & des émanations infectes; l'entaſſement exceſſif des hommes dans certains quartiers, le grand nombre d'animaux vivans, leurs exhalaiſons & leurs excrémens, les vapeurs provenant de leurs cadavres abandonnés à la putréfaction, des végétaux qui ſe pourriſſent auſſi, concourent ſans doute à rendre plus épaiſſe & plus mal-ſaine cette cloaque atmoſphérique dans laquelle on nâge & on reſpire; il s'en forme un brouillard viſible qui eſt habituellement ſur Paris, & il y a des quartiers où il eſt plus épais. Mais d'un autre côté, le grand nombre de feux qui y ſont allumés pour les uſages particuliers, pour différens beſoins, pour certains arts & atteliers, corrigent ſingulièrement ce vice de l'atmoſphère; ils ſont d'autant plus multipliés, que les maiſons renferment un plus grand nombre de ménages, & ainſi, par une heureuſe indemnité, le remède ſe trouve à côté

du mal. On ne ſauroit trop applaudir à tout établiſſement qui multipliera à Paris & aux environs les uſages & l'action du feu ; on a toujours vu le feu changeant d'une manière avantageuſe les conſtitutions de l'air qui répandoient les maladies ; les faſtes de la médecine ſont pleins d'obſervations dans ce genre, & vous pouvez vous rappeller, mon cher confrère, que le règne de la peſte diminua il y a peu d'années à Conſtantinople par l'effet des incendies, que le hazard ou d'autres cauſes rendirent plus fréquens dans cette malheureuſe ville. Cependant on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'en général l'air de Paris péche par un excès marqué d'humidité, & que l'humidité dominante eſt plus ou moins infecte. Les détails ſur l'eau & les météores aqueux fourniront encore de nouvelles preuves de cette vérité.

Je ſuis, &c.



LETTRE IV.

De l'Eau.

Je vous ramène, mon cher ami, à notre divin vieillard, qui recommande (1) « de confidérer attentivement comment eft le pays relativement à l'eau, si on y ufe d'*eaux* molles, marécageufes ou dures, & fourdant de rochers élevés, ou falées & peu propres à la boiffon..... L'*eau*, dit-il, concourt infiniment à la fanté.... les eaux diffèrent beaucoup entr'elles, foit au goût, foit au poids, foit en propriétés..... les *eaux* ont la plus grande part aux changemens qui ont lieu dans les corps ».

L'eau formant, ainfi que l'air, un des matériaux du corps humain, étant l'inftrument immédiat de la végétation & de la vie animale, devenue néceffairement la bafe de la nourriture, le véhi-

(1) *De aere, aquis & locis.*

cule des alimens, & la boiſſon la plus générale, n'a guères moins que l'air d'influence & d'action ſur la conſervation de la ſanté & la production des maladies. On peut la conſidérer par les qualités attachées à ſa nature, qui la rendent habituellement néceſſaire au phiſique de l'homme, ou bien, comme un fluide en mouvement qui roule dans des canaux, ou ſe ramaſſe dans des réſervoirs pour différens objets d'agrément ou d'utilité.

Le caractère des eaux eſt modifié, ſuivant Hyppocrate, par leur iſſue des endroits élevés, & leur débouché aux différens aſpects du ſoleil ; mais les lieux qu'elles traverſent, les matieres qu'elles y rencontrent, la longueur & la viteſſe de leur cours y contribuent encore davantage ; on les juge bonnes, lorſqu'elles ſont légères, pures, limpides & durables. Ces qualités étroitement liées ſont dans une dépendance réciproque.

La peſanteur ſpécifique de l'eau, jugée par les phyſiciens, a été évaluée, par

comparaifon avec l'air, comme 32 à 1 ; & par rapport à l'or, comme 1 à 19 : le pied cube a été trouvé pefer environ foixante & dix livres ; mais il a été remarqué qu'en hiver l'eau étoit d'un 65e environ plus légère qu'en été ; l'on a cru pouvoir attribuer cette différence de poids au plus ou moins de raréfaction & de gravité du milieu dans lequel la pefée fe faifoit : l'eau la plus légère eft celle qui fe rapproche le plus des mefures indiquées. L'obfervation a fourni à Hyppocrate un moyen de reconnoître tout de fuite cette qualité dans l'eau ; il a jugé, & la raifon n'en eft pas difficile à concevoir, que l'eau la plus légère étoit celle qui *s'échauffoit & fe réfroidiffoit* le plus promptement.

L'eau contient, dans des proportions données, de la terre, du feu & de l'air. La quantité de terre n'eft point déterminée, elle varie, dans différentes fources, fans que leur limpidité en foit troublée ; il y a de la terre, fuivant quelques chymiftes, qui s'y diffout réellement fans

intermede, & qui forme enſuite la matière des concrétions pierreuſes & des ſtalactites.

D'autres, parmi leſquels on peut citer Eller, Margraff, Vallerius, M. Lavoiſier, penſent que l'eau peut entiérement ſe réſoudre & ſe convertir en terre, & quoiqu'un changement auſſi conſidérable de forme, une décompoſition intime d'un corps auſſi ſimple, ſoient peu dans l'ordre de la nature, il eſt difficile d'infirmer les preuves qu'ils en donnent. Vallerius va plus loin, il croit que dans la nature l'eau ſe change ſucceſſivement en terre, & qu'elle augmente, par cette tranſmutation inſenſible, la maſſe des terres. Cette opinion fort débattue en Suède parmi les ſavans, & qui a même occupé les états & le clergé, a été ſavamment combattue par l'évêque d'Abo. Notre ami Venel, dont l'autorité eſt ſi importante, croit avec lui qu'elle n'eſt fondée que ſur des obſervations équivoques, ou ſur des ſpéculations & des expériences illuſoires : il y a cependant

des faits de géographie qui femblent favoriser cette prétention : on cite encore, pour l'étayer, l'affertion de Newton, qui avance dans fon optique avoir pu faire rougir l'eau, & l'avoir converti en verre, & celle d'Olaus Rudbeck, qui affure dans fon Atlantique, que la fonte de la neige laiffe toujours un fédiment terreux, qui accroît continuellement la maffe du globe. Quoi qu'il en foit, l'eau la plus pure contient certainement de la terre ; les chymiftes ne font pas d'accord fur fa nature ; Margraff la croit principalement calcaire ; Wallerius & beaucoup d'autres, prouvent que cette terre eft peu foluble dans les acides, mais au contraire très-fufible & vitrifiable.

Le feu, répandu dans tous les corps, eft plus décidément dans l'eau comme principe néceffaire de fa fluidité, il peut y être plus ou moins abondant, & il faut que fa quantité foit diminuée à un certain point, pour que l'eau acquierre la confiftence folide qui la fait appeller glace, confiftence que le retour du feu diffipe.

L'eau a été trouvée, d'après les expériences les plus fortes, abſolument incompreſſible, mais le feu la rend ſingulièrement expanſible; on a jugé qu'elle pouvoit, par ſon effet, augmenter juſqu'à treize ou quatorze mille fois de volume, & il y a lieu de penſer que le feu, pour produire cette expanſion étonnante, n'agit pas, comme le prétend Eller, ſur les élémens, mais ſeulement ſur la maſſe, qu'il diviſe & ſépare. Il y a, ſuivant ce chymiſte, un 24[e], ou, ſuivant Muſchenbrock, un 25[e] de différence entre le volume de la glace & celui de l'eau prête à bouillir. Il ne faut pas d'ailleurs croire que l'ébullition ſoit le plus haut degré de chaleur que l'eau puiſſe contracter; le feu pouſſé plus loin, à l'air libre, la réduit en vapeurs; mais l'eau fermée dans la machine de Papin, produit des effets ſi rapides & ſi violens, & qui ne peuvent être attribués qu'au concours du feu, qu'on doit penſer que le degré en eſt très-conſidérable; Eller empruntant une expreſſion

de Newton, dit qu'il va jufqu'à la faire rougir.

L'air forme, fuivant le même chymifte, le 150[e] du poids de l'eau, fuivant Hales la 54[e] partie, & fuivant Nollet la 30[e]; mais il n'y eft pas dans fon état d'air, & avec fon volume propre & fon expanfibilité naturelle, il y eft véritablement *diffous;* s'il étoit libre, fon volume furpafferoit celui de l'eau; elle peut en prendre plus ou moins, en abforber, en diffoudre, en perdre, en reprendre, même s'y réfoudre en partie; Eller penfe qu'elle peut s'y transformer en entier; mais il y a plus lieu de croire que l'eau peut fe divifer de manière à être invifible & méconnue, fans changer pour cela totalement de nature. Les combinaifons & les proportions de l'air changent beaucoup dans l'eau, fuivant les différens degrés de chaleur qui y font excités, & comme il influe beaucoup fur la légéreté, la fapidité, la douceur & les qualités de l'eau, je croirois volontiers que le dérangement qui furvient à cet égard dans

les eaux de glace, de neige, de grêle, concourt plus à leurs mauvais effets que les prétendus nitres qu'on y avoit ſuppoſé (1). Il eſt probable auſſi que la combinaiſon anatique des molécules d'air avec celles d'eau, s'opère plus exactement, plus intimément, à meſure qu'elles ſont mues avec plus de vîteſſe, & qu'elles parcourent un eſpace plus long; de-là vient qu'en général les eaux de fleuves & de rivieres ſont de meilleure qualité que les autres.

L'air peut auſſi ſe trouver combiné avec l'eau, dans l'état d'air pur & reſpirable, ou bien fixe & diverſement altéré, ſource nouvelle & conſidérable de va-

(1) L'opinion des phyſiciens à cet égard eſt bien rendue plauſible, par le réfroidiſſement de l'eau que les ſels opèrent en s'y fondant, & plus encore par la facilité avec laquelle on fait de la glace par le moyen des ſels, & ſur-tout du nitre ou du ſalpêtre; il y a cependant moins de ſels nitreux dans l'eau de neige que dans celle de pluie.

riétés dans leur qualité & dans leur nature ; les eaux de la Seine, bien partagées à cet égard, en retirent un titre particulier de ſupériorité. Beaucoup d'eaux thermales répandues dans le royaume, abſolument privées de minéraux & de principes étrangers, doivent à la nature, à la combinaiſon de l'air & à leur extrême pureté, ainſi que je l'ai remarqué il y a bien longtemps (1), des vertus & des effets qu'on ne peut méconnoître.

La pureté de l'eau exclud non-ſeulement le mêlange par confuſion qui en trouble la limpidité, mais encore les ſolutions ſalines qui la laiſſent ſubſiſter ; on ne trouve point d'eaux qui en ſoient abſolument exemptes ; on découvre dans toutes, à doſes très-inégales, une eſpèce de ſel formé par l'union très-facile de l'acide univerſel avec une baſe terreuſe ; ce ſel eſt difficilement ſoluble, il ſe dé-

(1) Eſſais ſur l'hiſtoire de Montelimart, &c.

tache facilement, le ſeul frottement des eaux le fait précipiter, & il eſt en général moins abondant dans les eaux de fleuve que dans celles de ſource : il ſe manifeſte au goût, au toucher, à l'uſage, à l'analyſe; il rend les eaux qui en contiennent une certaine quantité, peu agréables, dures & crues, moins propres à la cuite des légumes, à la diſſolution du ſavon ; il eſt indiqué par les ſolutions mercurielles, par les ſels fixes & volatils, &c. Les eaux ſont d'autant moins bonnes qu'elles en contiennent davantage ; une doſe même conſidérable de ce ſel terreux dans les eaux, ne les rend pas minérales & propres à l'uſage de la médecine ; il faut d'autres ſels, d'autres principes pour les faire ranger dans cette claſſe.

Les portions de terre que l'eau charrie ſans les diſſoudre, nuiſent à ſa tranſparence ainſi qu'à ſa pureté, mais elles en ſont facilement ſéparées par le repos & par les filtrations, & elles deviennent d'autant plus ſuſceptibles d'être conſervées longtemps ſans ſe corrompre,

qu'elles ſont plus dépouillées de corps étrangers. C'eſt un principe général, qui leur eſt fort applicable, qu'un corps tend d'autant moins à ſa décompoſition, qu'il eſt plus ſimple & plus homogène ; la durabilité des eaux eſt une ſuite naturelle de leur pureté. Vous ſavez, mon cher ami, que nos eaux du Rhône, qui ſont les plus pures & les plus onctueuſes des eaux connues, ont pu être conſervées plus de cent ans ſans la moindre altération (1). Des phyſiciens ont prétendu que le flottement rend, ſuivant les expériences exactes du célèbre Margraff, les molécules d'eau plus liſſes & plus rondes ; cette idée a été goûtée par quelques chimiſtes, qui ont cru avec Eller reconnoître, & même voir cette figure dans les molécules d'eau ; mais cet avantage eſt un effet plus naturel de la combinaiſon plus exacte des parties d'air, de feu & d'eau, & d'une pureté plus abſolue qui en réſultent.

---

(1) Jacob. Spon. act. erudit. an. 1689.

C'eſt la Seine qui fournit la plus grande partie de l'eau deſtinée à la conſommation de Paris. Des machines placées au Pont-neuf & au Pont Notre-Dame, l'élèvent & la diſtribuent en différens quartiers ; des porteurs d'eau la vont puiſer juſques dans ſon lit ; elle filtre en pluſieurs endroits, & va en former des magaſins dans des puits creuſés peu profondément : on a tâché de la ſuppléer ou d'y ajouter, en amenant des ſources voiſines, ou en fouillant à des profondeurs conſidérables, pour trouver des filets d'eau plus à portée, ainſi qu'on a fait aux Invalides, à Bicêtre, &c. Mais toutes ces différentes eaux comparées à celles de la Seine, ont été reconnues bien inférieures. L'eau de la Seine, ſurtout celle qui eſt puiſée au milieu de la rivière par des hommes ou des machines, & qui a été filtrée dans les fontaines ſablées, (celle des puits qui a croupi, qui eſt peu renouvellée, ſouvent altérée, n'a pas les mêmes qualités) a ſoutenu avec avantage toutes les épreuves : celle

des réactifs, quoique fautive, celle du poids ou aréomètre plus sûre, celle de l'usage plus satisfaisante, & celle de l'évaporation plus exacte & plus décisive. En la traitant avec celles d'Yvette, d'Arcueil, de Sainte-Reine, de Ville-d'Avray, de Bristol, on a reconnu qu'elles donnoient chacune par pinte d'eau, de matière étrangère, savoir :

L'eau de la Seine. . . .	5 grains	$\frac{22}{53}$
Celle d'Yvette. . . .	7 gr.	$\frac{11}{53}$
Celle d'Arcueil. . . .	7 gr.	$\frac{7}{38}$
Celle de Ville-d'Avray.	9 gr.	$\frac{23}{49}$
Celle de Sainte-Reine.	13 gr.	$\frac{1}{15}$
Celle de Bristol. . . .	15 gr.	$\frac{13}{49}$

Dans l'eau de la Seine & dans celle d'Yvette, la sélénite faisoit le quart de cette matière étrangère, le reste étoit de matière calcaire ou de matière végétale extractive; dans les autres il y avoit en outre quelque portion de nitre à base saline ou terreuse, un peu de sel marin & de sel de Glauber (1). L'air contenu dans

(1) Rapport des commissaires de la faculté

l'eau de la Seine eſt d'ailleurs de la meilleure qualité ; on ne peut qu'applaudir aux efforts induſtrieux de ceux qui multiplient les moyens de procurer cette eau dans tous les quartiers, qui forcent le feu d'en être en quelque ſorte le moteur & le conducteur ; il eût été ſans doute à deſirer que MM. Perrier euſſent placé leurs pompes à feu, deſtinées à remplir un objet ſi important, dans un endroit moins immédiatement expoſé à l'abord d'un grand égoût, qu'ils euſſent choiſi l'entrée de Paris plutôt que ſa ſortie ; mais quoique leur projet ne ſoit pas nouveau (1), l'exécution n'eſt pas moins louable & utile, leur but intéreſſant & précieux, & bien loin que l'eau contracte des mauvaiſes qualités dans les canaux de fonte qui la conduiſent, elle y perdra au contraire d'autant plus ſûrement les principes étrangers dont elle peut être

---

de médecine. Mémoire de M. de Parcieux. Journal de médecine, 1767.

(1) Journal de médecine, ann. 1768.

imprégnée, que ſon trajet y ſera plus long. Le projet (1) qu'on renouvelle aujourd'hui d'établir des artifices deſtinés au même objet vis-à-vis le Jardin du Roi, eſt très-digne d'approbation & d'encouragement, ainſi que l'idée qu'avoit eu M. de Parcieux d'amener l'eau d'Yvette; c'eſt celle qui après l'eau de la Seine eſt la plus pure. On ne conçoit pas pourquoi on donne la préférence à celle de Ville-d'Avray; quoiqu'elle ſoit appellée eau du roi, elle vaut beaucoup moins, étant bien plus chargée de ſélénite. Celle d'Arcueil mériteroit la préférence; elle étoit autrefois amenée dans la ville, ou plutôt dans le palais des Thermes, qui en fait aujourd'hui partie, & qu'habitoit alors Ceſar, par des aqueducs dont on voit encore des veſtiges dans la rue des Mathurins; mais il y en a des décharges à la Croix-du-Trahoir, au

(1) Projet d'un pont & d'une machine hydraulique, par M. Deforges, 1785.

Château-d'eau, &c. elles y ſont portées par un conduit qui paſſe ſous le pavé du Pont-neuf. La multiplicité des uſages domeſtiques & publics, généraux & particuliers auxquels l'eau eſt habituellement néceſſaire, auxquels elle peut devenir utile, fait juger que les magaſins ne peuvent en être trop conſidérables & trop abondamment diſtribués dans les différens quartiers de Paris. D'amples proviſions, bien à portée, de cet élément précieux, ſeroient pour toutes les claſſes de citoyens un véritable bienfait.

Toutes les expériences conſtatent que quoique la Seine traverſant Paris dans ſa plus grande longueur, devienne par-là l'excipient & le receptacle de toutes les eſpeces d'égoût, de tous les genres d'excrémens, des différens déblais fournis par les maiſons publiques, les matteries, les atteliers, &c. elle donne l'eau la plus pure, ou du moins la plus ſuſceptible d'être rendue telle par la ſimple réſidence, ou par une filtration facile; elle a tous les caractères qu'on exige dans cette

boiſſon, & mérite réellement d'être préférée à toutes celles qu'on pourroit ſe procurer avec plus de peines & de dépenſes. C'eſt un témoignage que l'empereur Julien lui rendoit de ſon temps, & qui a toujours été confirmé dans la ſuite. L'avantage des bonnes eaux eſt d'autant plus précieux dans cette ville, qu'une très-grande partie des habitans les boit ſans mêlange; que pour beaucoup d'autres, un mauvais vin factice y fait une addition peu utile; il faut cependant convenir qu'elle éprouve ſouvent les étrangers, & qu'elle procure à pluſieurs d'entr'eux un dévoiement dont ſa privation eſt le meilleur remède. On n'a point encore décidé ſi cet effet étoit dû à ſa grande pureté, ou à quelque altération particulière; vous l'avez éprouvé, mon cher ami, ainſi que beaucoup d'autres; mais je ne crois pas que vous ayez été dans le cas de l'attribuer au ſéjour de l'eau dans des fontaines de cuivre, comme le veut Venel, avec l'auteur des nouvelles fontaines domeſtiques; l'uſage en eſt

extrêmement rare, pour ne pas dire nul. On a auſſi obſervé que dans des étés fort chauds & fort ſecs, la rivière étant très-baſſe, couverte de plantes qui ſe pourriſſoient à ſa ſurface, l'eau ſe chargeoit de cette teinture, & devenoit un principe de maladie. M. de Juſſieu a cru devoir attribuer à cette cauſe certaines fièvres qui ont régné en 1731; ceux qui avoient uſé d'eaux de fontaines en avoient été exempts; il a reconnu que ces plantes étoient ſur-tout l'*hippuris* & le *conſerva*, ou mouſſe d'eau, dont la qualité propre eſt mal-faiſante.

On n'emploie point pour la boiſſon l'eau de la Seine qui, portée dans des puits peu profonds par des filtrations ſuperficielles, y ſéjourne & y croupit; elle eſt chargée de tout ce qu'elle a tiré de la terre par une eſpece de lixiviation, & des ordures que l'air lui apporte ſous forme de pouſſière; elle eſt d'ailleurs altérée par le ſimple ſéjour : auſſi l'eau de puits devient meilleure & plus pure à meſure qu'elle eſt plus tirée; elle eſt en

général

général fort féléniteufe & chargée de terre calcaire, dans quelques puits même au point d'en être troublée ; l'air qu'elle renferme eft prefque en entier de l'air fixe, ce qui ne l'empêche pas de fervir à beaucoup d'ufages économiques ; les eaux des puits plus profonds, quoiqu'inférieures à celles de la Seine, font cependant exemptes d'inconvéniens fenfibles, ainfi que celles d'Arcueil & de Ville-d'Avray. Pour avoir l'eau de la Seine avec toutes fes bonnes qualités, il faut la puifer dans le fleuve même, ou la retirer des fontaines & des réfervoirs auxquels elle eft tranfportée par des machines ; & quoiqu'il foit plus à propos de choifir le milieu de la rivière pour cette provifion, quoique la portion de la Seine qui précéde Paris, femble plus favorable encore, on doit à la vérité d'obferver que la maffe immenfe d'eau continuellement renouvellée, dans laquelle les ordures de la Ville font noyées, fait qu'elles y font peu fenfibles ; puifée même fans précaution entre le Pont-

Neuf & le Pont-Royal, au-deſſous des égoûts & des bateaux de blanchiſſeurs, elle n'a point paru nuire aux opérations chymiques, par conſéquent elle ne ſeroit pas impropre à la boiſſon. Il eſt rare & difficile que les eaux de pluie & de neige atteignent cette pureté ; elles ramaſſent toujours dans l'atmoſphère des matières hétérogènes ; outre les ſels nitreux, ſéléniteux & marins qu'elles renferment à doſes inégales, ſuivant Margraff, elles contiennent auſſi des matières huileuſes & mucilagineuſes, & je ſuis peu ſurpris que la quantité en ſoit plus conſidérable dans les eaux de pluie, parce que n'ayant lieu que lorſque la température eſt plus chaude, c'eſt précisément alors que l'athmoſphère eſt plus chargée d'exhalaiſons; ce ſont ces matieres qui ſont la cauſe du phénomène que ce ſavant chymiſte a été un peu étonné d'obſerver dans ces eaux, ſavoir leur putréfaction ſpontanée. La putreſcibilité eſt une propriété de toutes les eaux uſuelles, qui mérite cependant attention ; mais ce qui en eſt encore

plus digne, c'eſt le phénomène de leur rétabliſſement & de leur plus grande pureté après qu'il a eu lieu; Van Helmont avoit remarqué que cette double opération ſe faiſoit ſpontanément dans les meilleures eaux dont on approviſionnoit les vaiſſeaux lorſqu'ils paſſoient ſous la ligne, & c'eſt un fait aujourd'hui généralement reconnu.

La petite rivière de Biévre coule à l'extrémité du fauxbourg ſaint-Marceau, elle a un cours très-lent & très-borné; elle eſt, comme vous ſavez, remarquable par la propriété reconnue de donner plus d'éclat aux fameuſes teintures des Gobelins; on ne connoît point le principe de cette admirable vertu, mais elle n'en eſt pas plus propre à la boiſſon des hommes & des animaux; elle eſt plus connue par l'uſage qu'on en fait, & ſous le nom même de cette manufacture célèbre, la première, ſans contredit, de cette eſpèce qu'il y ait au monde.

On trouve à la porte de Paris, au bas de Paſſy, des eaux minérales qui con-

tiennent une petite quantité de fer, quelques ſels à baſe terreuſe, & beaucoup de gaz. Elles peuvent ſur-tout étant bues à la ſource, avec les avantages réunis de la promenade, de la diſſipation & du bon air, ſuppléer des eaux plus fortes qu'on tranſporteroit de loin; je ne déciderai point le procès entre les nouvelles & les anciennes, & la réalité des imputations réciproques ſur le factice ou le naturel de leur compoſition, il en réſulte peu d'importance ſur leurs vertus & leurs effets; les pyrites martiales qu'on trouve dans ces cantons ſont une ſource aſſez plauſible de leurs principes.

On avoit découvert auſſi près de Vaugirard une ſource qu'on a tâché de faire paſſer & de donner pour minérale; mais les ſubſtances ſéléniteuſes & calcaires, les ſels terreux & déliqueſcens qu'on y a trouvés, étoient en ſi petite quantité qu'on n'a pu croire qu'il réſultât de ſon uſage d'autres effets que de celui de l'eau ordinaire (1).

(1) Voyez le rapport de MM. d'Heriſſant & d'Arcet.

Non loin de Paris, au-dessous du village d'Enghien, il y a une source très-précieuse par les principes sulphureux & salins qui y sont assez abondans, bien combinés, & même assez inhérens pour supporter le transport sans éprouver une diminution sensible ; ce qui est assez rare dans les eaux sulphureuses.

La Seine, après avoir traversé Paris dans son plus long diamètre, & y avoir fait beaucoup de détours qui l'y retiennent & l'y multiplient, (1) semble se replier lorsqu'elle en est sortie, & former des coudes comme pour s'en rapprocher ; elle devient ainsi un foyer très-abondant & toujours habituel d'émanations, & par conséquent la principale source des météores aqueux & de l'humidité qu'on observe. Quelquefois retenue dans les vuides de l'atmosphère, comme dans les cavités d'une éponge, l'eau retombe sous

(1) *Tardat præcipites ambitiosus aquas*
.... *Et dulces nectit in orbe moras.*
Inscript. de Santeuil.

les noms de ferein & de rofée, dès que la chaleur, qui en la dilatant & la divifant, la foutenoit, eft paffée, & que les parties d'air éprouvent, par l'abfence du foleil, ou par l'effet d'un vent frais, une forte de contraction & de refferrement: ce n'eft point ici le lieu de difcuter les expériences de MM. Mufchenbroek, Gerften, Dufay, qui donneroient lieu de croire que la rofée fort des plantes, & s'élève de la terre plutôt qu'elle ne tombe de l'atmofphère fupérieure. Les expériences de l'exact M. Guettard, prouvent que les plantes tranfpirent très-peu pendant la nuit, & pendant l'abfence du foleil; il eft certain d'ailleurs qu'on ramaffe de la rofée fur des terraffes élevées, garnies de lames de plomb, que l'air s'en décharge, que les corps qui y font expofés en font pénétrés, & qu'il en réfulte fur les corps vivans, végétaux & animaux, des phénomènes dignes d'attention. Des médecins, avec Hoffman & Ramazzini, ont attribué au ferein & à la rofée, des qualités vénéneufes qu'ils ont cru conftatées

par le dégoût & la désertion des abeilles, par la langueur des vers à soie, &c. Mais si ces météores sont propres à donner des rhumes & des catarrhes, si en Espagne, en Hongrie, en Sicile, en Italie, dans les Indes, il est mortel d'en recevoir l'impression pendant le sommeil, c'est qu'une humidité froide sur des corps en transpiration, dans le moment où les vaisseaux & les nerfs engourdis opposent peu de vigueur & de résistance, ne peut manquer d'être nuisible, & on observe aussi que le serein est plus funeste à cet égard que la rosée, & que ses mauvais effets sont proportionnés à la vivacité de la chaleur qui a précédé, & à l'intensité de la fraîcheur qui suit. Les fruits couverts de rosée sont laxatifs, parce qu'ils sont moins cuits & plus aqueux; les raisins mangés ainsi, offrent dans nos pays un purgatif fort agréable & assez actif. Les gouttes de rosée subsistant sur les végétaux, ont pu quelquefois leur nuire, parce que, formant alors une espèce de loupe, elles donnoient une activité

brûlante aux rayons du ſoleil. On préſerve les bleds preſque mûrs de ces mauvais effets, en promenant, avant le lever du ſoleil, un cordeau dans les champs, qui ſecouant les épis, en fait tomber les gouttes de roſée. Il y a une humidité viſqueuſe, qui ſort plus décidément des plantes, & contribue plus ſûrement à les faire griller & rôtir par le ſoleil du midi; on l'appelle *manne*, c'eſt un poiſon pour les feuilles de mûrier, fort connu & fort redouté dans nos provinces. Mais ici on obſerve peu de mauvais effets de ces météores, ſur-tout du ſerein & de la roſée, quoique très-abondans & très-ordinaires.

L'eau réduite en vapeurs, & plus élevée, forme les nuages qui ſont ſuſpendus, qui flottent en maſſes plus ou moins conſidérables, & ſont promenés par le ſouffle varié des vents; les nuages ne ſont que des brouillards élevés; tous les voyageurs qui ont parcouru de hautes montagnes s'en ſont convaincus; quelle que ſoit leur élévation, ils ont différens degrés de

denſité, & de conſiſtence. Les brouillards ſont quelquefois infects & puants; on en a vu qui étoient d'une opacité à empêcher qu'on ne pût ſe conduire dans les rues, & qui par-là devenoient cauſe de beaucoup d'accidens; ce météore eſt fort commun ici, ſur-tout l'hiver; le froid donne une conſiſtence viſible à l'air imprégné de vapeurs aqueuſes, comme à celui que nous expirons, chargé de la tranſpiration pulmonaire. Un brouillard plus ou moins ſenſible enveloppe Paris dans tous les temps, mais avec l'eau s'élèvent des exhalaiſons de toute eſpèce, qui ſubſiſtent quelquefois dans ces nuages inférieurs; ordinairement elles s'en ſéparent au haut de l'atmoſphère, elles s'y diviſent, s'y altèrent, ſe combinent & ſe réſolvent de différentes manières, & une partie va ſe dépoſer dans des magaſins particuliers, dans les arſenaux des foudres & des tonnerres.

L'eau qui retombe en pluie eſt à-peu-près purgée de tous ces corps étrangers, il lui en reſte cependant encore quelques-

uns étroitement unis, comme nous l'avons remarqué, & c'est sur-tout dans les premières pluies qui succèdent à de longues sécheresses, ou dans celles d'orage, qu'on en trouve une plus grande quantité ; il y a d'ailleurs des exemples (1) de pluies de feu, de soufre, de sel, de sable, d'insectes, de poussière végétale, de cendres, & des pluies rouges (2), jaunes, diversement colorées ; on a aussi observé quelquefois de la neige remplie d'animalcules & entr'autres de puces ; de la grèle qui contenoit des poils & d'autres matières, mais ces cas sont fort rares. L'observation autorise à croire qu'il y a des nuages qui renferment des exhalaisons pernicieuses, des germes actifs de maladie, des semences pestilentielles,

(1) Mémoires de l'Acad. des Sciences, 1777, &c.

Muschenbrock, Essais de physique, t. II. §. 153 & suiv.

(2) Cette couleur qui les faisoit prendre pour des pluies de sang, étoit dûe à des œufs ou des excrémens d'insectes, ou même à des insectes, &c.

varioliques, que l'air a pompé, & que le vent tranſporte & dépoſe enſuite comme ceux des végétaux & des animaux.

Les faſtes de la médecine renferment beaucoup de faits de cette eſpèce, auſſi conſtatés qu'il ſoit poſſible ; on a pu quelquefois ſuivre de l'œil des nuages épais, amoncelés, formant des eſpèces de globe enflammé, qui vomiſſoient en s'ouvrant, comme par une forte exploſion, l'infection, la maladie & la mort dans des contrées fort étendues.

On conçoit aſſez comment le vent frais qui précède l'aurore, donnant du corps aux molécules de roſée, les fait paroître ſous la forme de neige, qu'on appelle gelée blanche, givre, frimat ; comment le froid glaçant l'eau de pluie fort diviſée, la fait tomber en hiver ſous la forme & le nom de neige ; mais par quelle cauſe, dans la ſaiſon la plus chaude, voit-on tomber de ces grains ſerrés de glace qu'on nomme grèle ? Seroient-ils l'effet inconnu d'une opération électrique, ou produits par un froid artificiel qu'exci-

teroit le frottement rapide des nuages, avec l'entremiſe de quelque matière ſaline, nitreuſe, ou autre, par un méchaniſme analogue à celui qu'on emploie pour faire les glaces d'office? *grandinem ſeptentrio importat*, dit Pline, une ſorte de mugiſſement dans l'air, les tonnerres, le choc de nuages épais & noirs; précèdent ordinairement & annoncent la grêle; elle eſt plus commune dans les pays chauds coupés de montagnes, & moins fréquente dans celui-ci, qui eſt une vaſte plaine ſous un climat fort tempéré.

La neige eſt en général aſſez abondante à Paris; l'hiver de l'année précédente a fait époque par ſa rigueur (1) & ſa durée. Les pluies ſont fréquentes, mais peu conſidérables, & le P. Cotte a fort judicieuſement obſervé que dans les régions & pendant les ſaiſons chaudes, il pleuvoit moins ſouvent, mais qu'il tomboit plus d'eau que dans les temps & les pays froids, & la raiſon s'en déduit na-

(1) C'étoit la quantité de neige.

turellement de l'augmentation ou de la diminution des évaporations relativement à la chaleur.

On a évalué à ſeize pouces & huit lignes la quantité moyenne de pluie qui eſt tombée à Paris chaque année dans l'eſpace de 50 ou 55 ans (1). Cette obſervation répétée dans nos cantons pendant une vingtaine d'années, m'a donné près de vingt pouces pour terme moyen.

Ici les quatre mois de novembre, décembre, janvier & février en 1776, ont donné pendant ſoixante jours huit pouces d'eau ; cinquante jours dans les mois de juin, juillet, août & ſeptembre en ont donné près de douze.

Dans notre pays vingt-quatre jours de pluie pendant les quatre premiers mois, ont donné ſept à huit pouces d'eau, & une quinzaine de jours dans les autres mois en ont donné neuf pouces.

En 1777, pendant quatre mois de froid, il eſt tombé dans cinquante-huit jours à-peu-près quatre pouces, & pen-

(1) Mémoires de l'Acad. ann. 1743, par M. Maraldi.

dant quatre mois de chaleur, en cinquante-cinq jours, près de ſix pouces; chez nous trente-ſix jours en hiver en donnent huit pouces, & vingt-ſix jours en été en donnent ſept.

En ſuivant ainſi les obſervations météorologiques faites dans ces deux contrées, & pendant les deux ſaiſons les plus oppoſées, vous verriez la pluie plus fréquente & moins abondante avec le froid qu'avec la chaleur, & en général vous pourriez vous convaincre qu'il pleut ici à-peu-près un tiers de l'année, (celle-ci mérite cependant une exception bien marquée) que les brouillards occupent un grand nombre de jours, que les nuages dérobent fréquemment l'aſpect du ſoleil, & vous ſentirez de nouveau combien l'air qu'on reſpire ici eſt chargé d'humidité. Par la nature du pays le principe aqueux paroît l'emporter en quantité & en effets ſur le principe igné; voyons ce que la terre emprunte de ces diſpoſitions & ce qu'elle y ajoute; nous ſerons dans le cas d'obſerver enſuite ce que l'art change à cet empire & à ces rapports.

LETTRE V.

De la Terre.

« Il faut bien considérer aussi *la terre*, » dit Hyppocrate, (1) si elle est nue, » séche, compacte, ou humectée...... » Le *pays* dans lequel on est nourri est » une des principales causes des chan- » gemens qui ont lieu dans les corps..... » Il y a des constitutions qui tiennent de » la nature des *lieux* montueux, cou- » verts d'arbres & manquans d'eau; il y » en a d'autres qui se rapprochent de » celles des *terreins* légers & humides, » des prairies & des marais; d'autres » ont plus de rapport au caractère des » plaines nues & arides..... D'ailleurs » toutes les productions de la *terre* qui » servent à la nourriture de l'homme, » suivent la nature de cette *terre*, » &c.

(1) *De aere, aquis & locis.*

Né de la terre & nourri de ses productions, l'homme doit nécessairement se ressentir de ses qualités, & partager, en quelque façon, sa nature & ses caractères. Ces rapports sensibles, soit dans le physique, soit dans le moral, ont été souvent remarqués par les médecins marchants sur les traces de notre chef, & par différens historiens, moralistes & politiques, auxquels ils ont servi de guides & de modèles (1). Il faut cependant convenir que le parisien, plus concentré dans l'enceinte de la ville qu'il habite, où tout est modifié, altéré, dénaturé, doit moins se ressentir des qualités du terrein environnant dont il est trop séparé; que les alimens sont si fort torturés & décomposés, qu'ils ne peuvent guères retenir de leur caractère primitif; d'ailleurs les approvisionnemens nécessaires à la consommation prodigieuse qui y a lieu, se tirent d'endroits fort éloignés, & de sols de nature bien différente.

(1) Plutarque, Lachambre & Montesquieu.

Le caractère de la terre primitive, ſimple & homogène, qui eſt peut-être le principe & l'élément de tous les corps, eſt auſſi incertain que ſon exiſtence ſéparée eſt douteuſe ; cette maſſe informe que nous appellons terre, eſt un amas confus de ſubſtances diverſes ; le globe qui en eſt compoſé a été en proie à des révolutions générales ou partielles, à pluſieurs ébranlemens & ſecouſſes plus ou moins conſidérables, à l'action plus ou moins étendue & répétée de l'eau & du feu ; les terres & les pierres, alternativement élémens les unes des autres, ont été diverſement altérées, combinées & mêlangées, par l'effet de ces grandes opérations. Les chymiſtes & les phyſiciens les ont diſtinguées & claſſées d'après les propriétés qui les ont le plus frappé ; ils les ont diviſées avec Woodward en douces & rudes, avec Wolſteſdorf, en argilleuſes & alkalines ; avec Stahl, en vitrifiables & calcinables ; avec Cartheuſer, en ſolubles & inſolubles ; avec Vallerius, en pouſſière ou terres maigres, onctueuſes, compoſées

& fables; avec Venel, en vitrifiables, argilleufes, calcaires & gypfeufes, auxquelles on a joint les réfractaires. Notre ancien maître Rouelle les a réduites à deux, la terre argilleufe, plus décidément minérale, & la terre calcaire, d'origine animale ou végétale.

Ce célèbre chymifte a penfé que les terres & pierres de ces deux efpèces principales étoient inégalement diftribuées dans le globe d'après les révolutions qu'il avoit fubi, & qu'on pouvoit en conféquence diftinguer la terre en ancienne & moderne. La terre ancienne, ou primitive, antérieure aux révolutions, eft compofée, fuivant lui, de fubftances minérales qui l'ont toujours été, de cailloux, de pyrites, de mines à filons, &c. Les montagnes de cette terre font compofées de pierres fchiteufes, fpathiques, filicées, &c. Leurs couches font inclinées à l'horifon; on n'y trouve ni pierres calcaires, ni pétrification, ni coquille. Les métaux, compofés, fuivant Becher & Stahl, de terre vitrifiable, de terre ful-

fureuſe ou phlogiſtique, & de terre mercurielle dans des proportions inégales, plus ou moins pures, & plus ou moins intimement unies, ſe trouvent ou ſe forment dans les entrailles de cette terre. Notre province vous en offre des échantillons dans la plus grande partie des montagnes qui y ſont, & ſur-tout dans celles qui la bornent & qui commencent la chaîne des Alpes; les Pyrénées & toutes les hautes montagnes en ſont formées; on en trouve quelques veſtiges fort recouverts dans ces cantons.

La nouvelle terre de Rouelle eſt celle dont l'organiſation a été changée par les grands accidens indiqués; la plus grande partie des couches eſt formée par des pierres calcaires, par des débris de coquillages & de poiſſons, par ces corps même encore entiers, par des lits de bitume, de charbon de pierre, d'arbres, &c. De vaſtes contrées, depuis les Pyrénées juſqu'aux extrémités de la Normandie, formées de cette terre, ne préſentent point de montagnes, mais ſeulement des collines; point

de mines naturelles, mais ſeulement quelques-unes de fer ou de cuivre, qui y ont été tranſportées, & du nombre de celles qu'Agricola appelle *dilatées*, ſans filons, ni racines. On a obſervé que les couches de ces ſubſtances calcaires étoient ordinairement horiſontales; & dans le nivellement que l'on a fait depuis Paris juſqu'au Havre-de-Grace, on n'a trouvé d'autre différence que celle qui réſulte de la courbure de la terre ; il s'en eſt fait des dépôts ſucceſſifs d'une manière uniforme & paiſible, & il eſt évident que ce ne peut être que par les eaux de la mer qui ont occupé ces pays ; Ariſtote, Averroës, & enſuite Paliſſi, avoient ſoupçonné cette vérité qui, malgré les idées & les plaiſanteries de Voltaire, eſt aujourd'hui généralement adoptée; on a même été dans le cas de juger, d'après l'inſpection des coquilles & des empreintes de plantes, que c'étoit la mer des Indes dans laquelle on trouve les analogues, qui avoit recouvert ces contrées, & M. Rouelle regarde Paris comme le centre d'un diſtrict, ou *tractus*, dans

lequel on remarque plus particulièrement une eſpèce déterminée de coquilles.

L'eau, la culture & les engrais, ont encore mélangé & dénaturé ces différentes terres, & ont formé ce qu'on appelle le ſol ou la terre végétale. La nature en eſt aſſez aride & maigre de tous les côtés de Paris; les plaines de Saint-Denis & de Vaugirard, quoiqu'oppoſées, ont à-peu-près la même qualité, la ſurface du terrein eſt principalement argilleuſe; il y a des parties où cette terre eſt plus pure & plus propre aux ouvrages de briqueterie; le nom de Tuileries, que porte le plus beau jardin de l'Europe, ſemble indiquer qu'il étoit autrefois l'emplacement d'une fabrique de cette eſpèce, & M. de Saint-Foix remarque que la même raiſon avoit fait ſans doute donner le même nom à celui d'Athènes (κεραμικος). Les couches ſuivantes ſont en général un ſable jaune, véritable quartz propre à faire du mortier. Les carrières qu'on creuſe dans la partie du ſud & de l'eſt, au-delà des fauxbourgs S. Jacques

& S. Marceau, qui se prolongent même sous une partie des maisons, sont toutes calcaires ; il y en a de même nature au nord & au couchant. La montagne de Montmartre donne aussi une substance calcaire, mais combinée avec l'acide vitriolique, dans un état de sélénite ou plâtre qui est d'une qualité très-supérieure ; il s'y rencontre souvent en masses transparentes, formant des cristaux assez réguliers ; on y trouve beaucoup de coquilles qui ont conservé leur nature & leur forme primitives, des ossemens d'une grosseur prodigieuse, qui ont appartenu à des monstres terrestres ou marins. M. Geoffroy (1) parle d'une pierre douce, savoneuse & marbrée, qu'il ramassa dans les mêmes quartiers, entre des bancs de sable.

La campagne, à-peu-près la même tout autour de Paris, n'est pas de sa nature bien fertile, elle n'est pas même fort humide, malgré la fréquence des pluies

(1) Mém. de l'Acad. ann. 1706.

& des brouillards ; mais elle eſt totalement changée par une culture ſoutenue & par les engrais multipliés que la ville fournit ; elle donne une quantité de fumiers prodigieuſe , & les boues ferrugineuſes qu'on en retire favoriſent encore beaucoup la végétation, à raiſon de ce minéral diviſé qui en eſt l'ame ou au moins un des matériaux ; il n'eſt aucune production que l'art opiniâtre & bien dirigé n'en puiſſe obtenir & n'en obtienne réellement ; mais celles qui ſemblent un effet plus immédiat de la nature , qui ſont plus indépendantes des ſoins & des cultures , ſont les forêts. La terre en étoit autrefois couverte ; elles ont fait ſucceſſivement place aux maiſons qui forment les principaux quartiers de la ville , ſur-tout ceux qui ſont au nord de la rivière ; cette partie appellée particulièrement la ville , n'étoit , ſuivant D. Felibien , qu'une vaſte forêt, ou plutôt pluſieurs bois ſéparés par des marais, des cultures , quelques bourgs ou hameaux ; la portion du midi étoit plus baſſe , plus aqueuſe , plus

en prairies. On a aujourd'hui converti ces terres & bois en habitations ; Paris se trouve par ce moyen occuper plusieurs côteaux réunis qui dégénèrent en une plaine fort étendue que la Seine coupe sans s'y répandre, son lit étant aujourd'hui assez inférieur au niveau des terres. Il y a lieu de penser qu'il n'en étoit pas de même autrefois, soit que le cours de la rivière fût moins libre, ou que le terrein se soit élevé ; du temps de Philippe Auguste, le sol de la ville bornée à ce qu'on appelle la *cité*, étoit souvent submergé, & ne formoit qu'une espèce de cloaque.

Les bois les plus voisins qui subsistent de nos jours, sont ceux de Boulogne, la Muette, Saint-Cloud, Vincennes, Meudon. Les arbres dont ils sont formés sont le chêne, l'orme, l'aune, le charme, le hêtre, &c. Le chêne y est le plus commun, & paroissoit même dominer davantage autrefois ; c'étoit l'arbre par excellence ; c'étoit de son antique nom que les Druïdes avoient tiré le leur.

leur. Les bords de la rivière, & les terreins qu'elle occupoit, étoient couverts de faules & de peupliers.

Les arbres qui portent du fruit & qui font les plus propres au pays, font le poirier, le pommier, le cerifier, le noyer; mais avec un peu de foin, les jardiniers élèvent des pêchers, des abricotiers qui donnent du fruit excellent : les pruniers & les figuiers s'y acclimatent avec plus de peine; cependant on continue, comme du temps de Céfar, à élever des figuiers, & on les préferve en les revêtant de paille. Les orangers ne font foutenus que par la réunion des précautions les plus recherchées, & point en pleine terre. L'olivier, qu'on ne fauroit cultiver autrement, ne peut y être tranfplanté; la vigne n'y trouve point un terrein, encore moins un foleil favorable à la maturité qui feroit néceffaire pour que fon fruit donnât de bon vin.

Les plantes deftinées à la nourriture de l'homme font cultivées avec beaucoup de foin & de fuccès dans les marais ou

jardins excessivement multipliés dont Paris est entouré, & y sont d'une très-bonne qualité ; le laboureur tire de la terre, avec des travaux moins minutieux, le bled & ses nombreuses variétés, le seigle, l'orge, l'avoine & différentes espèces de pois chiches. La partie des prairies est la moins étendue ; la préférence qu'on donne aux marais leur nuit beaucoup ; le terrein y est d'ailleurs peu propre, & il manque d'eau d'arrosage. Mais vous pouvez être assuré, mon cher ami, que toutes les branches de l'agriculture sont portées au plus haut point de perfection par l'attention expresse que le gouvernement donne à cette partie intéressante, & sur-tout par les soins assidus d'un administrateur qui s'en occupe avec autant de zèle que d'intelligence.

On trouve d'ailleurs à la campagne, pour l'usage des arts & de la médecine, cette quantité diversifiée de plantes cosmopolites qui se sèment d'elles-mêmes, ou dont les vents transportent les germes, comme ceux de quelques maladies, jus-

qu'à ce que des circonſtances propices favoriſent leur dépôt & leur végétation ; elles varient un peu ſuivant les quartiers montagneux ou profonds, arides ou marécageux ; mais on trouve peu de plantes graſſes & aquatiques, & moins encore de celles qui ſont aromatiques & odorantes ; elles annoncent en général une terre maigre, ſéche, douce & légère, & indiquent l'action modérée & ſouvent empêchée du ſoleil.

Le gibier eſt fort abondant & d'aſſez foible goût ; il eſt retenu dans les capitaineries bien ſoignées ; les perdrix griſes, les lièvres, les lapins y ſont fort multipliés. On eſt parvenu dans quelques endroits à établir & acclimater l'oiſeau du phaſe ; le cerf lui-même s'eſt naturaliſé dans les forêts voiſines, ainſi que le daim, le chevreuil, le ſanglier, &c. D'ailleurs, ici comme dans les autres pays, on voit dans les temps propres le gibier de paſſage, les bécaſſes, les cailles, les tourdres, les étourneaux, les vanneaux, les pluviers, les oies, les canards, &c. &

l'on en fait amples deſtruction & conſommation.

Les animaux qu'on ſoigne & qu'on élève dans les baſſe-cours, ou qu'on amène de loin pour ſervir à la nourriture de l'homme, fourniſſent des mets plus ſucculens & plus délicats. La volaille, ou par ſa nature, ou par l'attention qu'on y donne, eſt une nourriture excellente; le pigeon eſt abondant & de bonne qualité; on tire de loin la chair de cochon, qui eſt la baſe ou l'aſſaiſonnement principal de la cuiſine, mais elle n'eſt point, comme dans nos cantons, le principal aliment du peuple; on n'en élève point de troupeaux dans les environs; on ne peut pas en avoir non plus de bœufs, de vaches & de moutons; on amène des pays éloignés ceux qui ſont deſtinés à la conſommation, & l'on peut aſſurer qu'il y a peu de pays où le bœuf ſoit de meilleure qualité; le mouton eſt fort inférieur. On nourrit à Paris, ou dans les environs, un certain nombre de vaches qui fourniſſent la petite quan-

tité de lait naturel qu'on y trouve, & peut-être la baſe de celui qu'on y prépare en plus grande abondance. On emploie dans les environs les chevaux au labourage & aux charrois; la ville en renferme un nombre prodigieux pour le ſervice des voitures & les différens uſages.

Les rivieres auprès de Paris fourniſſent peu de poiſſon; on tire des réſervoirs éloignés, des étangs, & ſur-tout de la mer la quantité immenſe qui s'en conſomme ici; il n'eſt aucun genre de tribut que les autres contrées ne paient à cette ville, le centre, le foyer & le refuge des productions & des richeſſes de toute eſpèce.



LETTRE VI.

Hiſtoire phyſique particulière de la ville.

L'ORGUEIL ou la raiſon prétend, mon cher ami, que l'homme en ſe raſſemblant en ſociété, en s'enfermant dans des villes, a ſuivi ſa deſtination, a obéi à la voix de la nature, & a obtenu quelques avantages politiques. Il eſt en effet certain que par la communication des idées le langage s'eſt perfectionné, la raiſon ou la faculté de raiſonner s'eſt développée, les ſens internes ont acquis plus d'exercice & d'activité, &c. Mais avec ces qualités nouvelles & artificielles, l'homme a-t-il marché au bonheur d'un pas plus rapide & plus ſûr ? je n'oſerois le décider. Ce qu'il y a de bien conſtaté, c'eſt que l'inſtinct & les ſens externes ont perdu de leur vivacité à meſure qu'une partie des forces qui les animoient a ſervi au diſtrict de l'imagination; c'eſt

que l'action de l'esprit a procuré l'affoiblissement du corps ; c'est que l'appétit des choses naturelles dans divers genres, a cédé au goût des productions variées de l'art ; c'est qu'il a fallu, pour satisfaire un palais devenu délicat, des alimens moins simples, plus ou moins altérés & décomposés, suivant qu'on s'est trouvé par l'état, ou la fortune, plus ou moins éloigné du point de la nature ; c'est que par cette inégalité de distance, une partie des hommes s'est trouvée obligée de s'excéder par des travaux nuisibles ou forcés, & l'autre a pu croupir dans une molle oisiveté ; c'est que les miasmes sortis du corps de plusieurs hommes rapprochés, élevés de leurs excrémens corrompus, ont dû nécessairement altérer & infecter l'air, former une atmosphère marécageuse, qui a acquis des qualités mauvaises en en perdant de bonnes, &c. &c. Cet inconvénient habituel a pu, ainsi que les autres, être plus ou moins favorisé par le site & la forme des habitations, par les précautions observées ou négligées dans

la conſtruction des villes , par les occupations des habitans & leur manière de vivre, par les divers établiſſemens qu'on y a introduits, permis, ou tolérés, par le nombre d'animaux qu'ils ont attiré auprès d'eux, pour leur commodité, leurs plaiſirs ou leur nourriture.

Lutèce, la ville des Pariſiens, dit Céſar, étoit ſituée dans une iſle; elle étoit encore, quatre ſiècles après, ſous Julien, renfermée entre les deux bras de la rivière, & n'avoit point encore reçu d'augmentation du temps d'Abbon, qui écrivoit neuf cens ans après. Ce ne fut que ſous Philippe-Auguſte, en 1184, qu'on commença à en paver les rues. Cet eſpace formé par des maiſons adoſſées & rapprochées dans une direction déterminée plus ou moins parallèle, étoit autrefois très-petit; le peu de largeur donné alors aux rues, & qui ſubſiſte encore dans les quartiers le plus anciennement habités, avoit-il autrefois moins d'inconvéniens pour le phyſique & le moral? indiqueroit-il qu'il y avoit dans ces temps

plus de motifs & de besoins de se réunir? ou bien l'amendement auroit-il été rendu plus nécessaire à cet égard par l'augmentation de population & l'exhaussement des édifices, facilité par les accroissemens de la fortune, les progrès du luxe, & l'établissement de la tranquillité publique? quoi qu'il en soit, tout concourt aujourd'hui à y appeller l'étranger, à y fixer l'industrieux, à y retenir le riche opulent; on aggrandit Paris de tous côtés, on pouvoit dire, il y a quelques mois, qu'il n'avoit point d'enceinte & de bornes fixes; mais on commence à élever un mur tout autour de Paris, au-delà des boulevarts, qui en établit; ce sont sans doute des raisons de fisc & de politique qui nous sont étrangères, & non moins respectables, qui déterminent cette clôture; une liberté dont on abuse peut-être en sera gênée, on y perdra aussi du côté de la vue & de l'agrément; mais il ne paroît pas, pour ce qui est de notre district, que la circulation libre de l'air, & par conséquent la salubrité,

ſoient ſenſiblement dérangées par des murs auſſi peu élevés & auſſi éloignés des dernières maiſons. Dans toutes les parties on ouvre aujourd'hui les nouvelles rues beaucoup plus larges, on aggrandit les anciennes, on bâtit les logemens plus vaſtes, on les élève au-deſſus du ſol environnant; on en exhauſſe les planchers, on donne beaucoup d'ouverture aux portes & fenêtres; ainſi l'on favoriſe l'accès, le paſſage, la circulation & le renouvellement de l'air, & en multipliant encore les cours & les jardins, le luxe ſeconde, par un concours fort rare, la voix & l'ordre de la nature; il diminue, autant qu'il eſt poſſible, les effets & les vices de l'entaſſement: vous auriez peine, mon cher ami, à reconnoître Paris, & vous verriez avec plaiſir que les changemens faits dans les anciens quartiers, & les augmentations prodigieuſes qui ont eu lieu depuis que vous l'avez quitté, ſont auſſi favorables à la ſanté qu'à l'agrément; vous aviez déjà vu le fauxbourg S. Germain & le Marais; la nouvelle ville

formée au-delà des boulevarts eſt dans ce goût. Les places, les cours, les jardins, la largeur des rues, la forme & étendue des logemens favoriſent l'accès du ſoleil & le renouvellement de l'air. Comparez ces quartiers avec ceux qui forment la cité & qui l'avoiſinent, ſoit du côté des rues de la Harpe, de la Huchette, S. Jacques, &c. ſoit du côté de l'apport Paris, des rues Saint-Denis, Saint-Martin, des Halles, &c. le ſoleil & les vents pénètrent à peine dans ces derniers. Le pavé de ces rues eſt toujours mouillé & boueux, les maiſons ſont humides & obſcures; tous les inconvéniens réſultant de l'entaſſement y ſont excités & augmentés par leur diſpoſition, leur élévation, la petiteſſe des pièces, des portes & des fenêtres, la multiplicité des ménages, l'affluence du peuple, l'établiſſement des marchés, des atteliers, &c. Plus les quartiers ſont déſagréables & les maiſons mal bâties, moins les logemens y ſont chers, & plus auſſi la claſſe des citoyens malaiſés s'y porte & s'y reſſerre.

En renverſant la tour énorme qui formoit le petit châtelet, en faiſant récemment aux cours du palais de la juſtice des réparations bien entendues, en reculant ou démoliſſant des maiſons adjacentes, en élargiſſant ou ſupprimant des rues voiſines, & ouvrant ainſi des avenues convenables pour arriver à ce ſanctuaire auguſte, on a favoriſé la circulation de l'air; & l'accès des rayons du ſoleil dans ces quartiers, qui étoient privés de ce double bienfait de la nature, ſi eſſentiel à la ſanté. Il y a encore dans cette partie une autre barrière oppoſée à l'action libre des vents, & ſur-tout à celle des courans d'air qui ſuivent le cours des fleuves, ce ſont les maiſons qui ſurchargent d'une manière non moins déſagréable que nuiſible, les ponts-au-Change, Notre-Dame, S. Michel, &c. Leur démolition eſt depuis longtemps l'objet du vœu général & de l'attention des adminiſtrateurs; les avantages que ce déblai des ponts & la formation des quais ſur les deux bords de la Seine, apporteroient dans ces

ſombres quartiers, ſont nombreux, mais ne ſont pas de notre diſtrict, ceux qui en réſulteroient dans l'ordre de la ſanté ſont inappréciables; ils fourniſſent des raiſons bien ſupérieures à quelques petites réclamations d'intérêt particulier, & propres à contrebalancer quelques légers inconvéniens s'il s'en préſentoit (1). Des conſidérations de cette importance ſont faites pour décider, dans les circonſtances heureuſes où nous vivons, le chef de l'état, & ceux de l'adminiſtration, qui joignent à l'amour du bien public le nerf & la fermeté néceſſaires pour le procurer, en dépit des obſtacles qui trop ſouvent s'y oppoſent.

Il eſt certain que la poſition de Paris ſur différens côteaux, l'élévation des rues les plus baſſes fort au-deſſus du niveau de la rivière, donnent lieu au facile écoulement des eaux pluviales; il eſt vrai auſſi que par les ſoins inappré-

(1) Dans le moment qu'on imprime cet ouvrage, il paroît un arrêt du conſeil, portant le réglement réclamé par la ſalubrité publique, ſur le déblai des ponts.

ciables d'une police vigilante, on travaille ſans relâche à empêcher ou prévenir les amas de boue & d'immondices ; vous connoiſſez les obſervations du médecin Courtois, qui prouvent combien les attentions habituelles pour procurer la propreté des rues, contribuent aux meilleures qualités de l'air. On a même pourvu à empêcher que les ordures qui ſont entraînées dans le grand égoût n'y croupiſſent, & n'y deviennent un foyer de pourriture & d'infection ; pour cela on a établi au haut du Marais un vaſte réſervoir qu'on laiſſe remplir d'eau, & qu'on ouvre par intervalles, pour conduire rapidement dans ce grand égoût un volume conſidérable d'eau qui le balaie complettement. L'établiſſement de ſemblables magaſins d'eau, avec des deſtinations analogues dans les différens quartiers de Paris, y feroit une ſource d'avantages & d'agrémens ; l'eau coulant avec abondance & rapidité dans ceux qui ſont humides & reſſerrés, ſerviroit à emporter une boue épaiſſe & gluante qui élude l'action des balais ; dans les rues plus

grandes, plus aërées, & pendant les saisons les plus chaudes & les plus sèches, il s'élève une poussière infecte & désagréable, qui non-seulement incommode quand on y passe, mais encore dans les maisons & dans les appartemens les plus reculés, où elle pénètre ; les ruisseaux dans ces rues sont alors formés par une petite quantité d'eau épaisse, noirâtre, puante, qui a peu d'écoulement ; dans plusieurs les égoûts des écuries, des cours, des éviers viennent s'y décharger, & y apporter, par un cours très-lent, de la saleté & de l'infection. Les réservoirs multipliés fourniroient de quoi parer à tous ces inconvéniens, de quoi arroser alors, rafraîchir & nettoyer les rues, ce qui seroit d'autant plus précieux, que c'est pendant les chaleurs que les mauvaises odeurs ont plus d'énergie & de danger ; il en résulteroit encore une ressource prompte & infiniment utile dans les cas d'incendie. (1)

(1) On a établi, dans la rue Vivienne, un de ces réservoirs qui sert à remplir ces objets d'agrément & d'utilité.

Nous avons auſſi remarqué que le nombre conſidérable de feux allumés concourroit beaucoup à corriger le vice produit par les exhalaiſons de toute eſpèce, plus multipliées & plus nuiſibles dans les quartiers qui ſont les plus habités. L'on doit convenir encore que cet important objet de la ſalubrité publique, occupe plus que jamais les chefs éclairés de l'adminiſtration & de la police ; il s'eſt fait, depuis que vous avez quitté Paris, ſur cet article, & ſur ceux qui ſont relatifs au bon ordre & à la ſûreté, des changemens & des établiſſemens admirables. Les parties inutiles d'animaux & de végetaux, qui ſeroient un foyer actif de corruption, ſont enlevées des rues, des places & des marchés, avec une extrême célérité. Les voieries ſont établies dans des endroits très-éloignés ; on y a tranſporté les atteliers qui pouvoient répandre une odeur déſagréable ou mal ſaine. On a éprouvé ici plus de difficultés que dans nos cantons, pour releguer au loin les inhumations des hommes que la religion, la tendreſſe ou la vanité, avoient concentré

dans la ville & jusques dans l'intérieur des églises; mais on commence à exécuter ces réglemens sages, qui ne sont qu'un renouvellement des anciennes loix religieuses & civiles consacrées à la décence & à la salubrité. C'est par l'aggrandissement successif de Paris que le cimetière des Innocens étoit devenu entouré d'habitations; il avoit été primitivement établi, dit Raoul de Presles (1), *hors & loing de la ville, si comme on le faisoit anciennement, car l'on faisoit & les boucheries & les cimetières tout hors des cités, pour les punaisiers & les corruptions eschiever.* Les boucheries, qui sont aujourd'hui, peut-être par une sorte de nécessité, dans plusieurs rues, y produisent beaucoup de puanteur & de saleté.

Il est un établissement consacré par la charité aux malheureux que pressent à l'envi la misère & la maladie; il a dû sans doute être placé au centre de ces infortunés, mais par une suite de l'aggrandis-

(1) Comment. sur la cité de Dieu, liv. V. chap. 25.

ſement de Paris, de l'augmentation de la population, de celle des beſoins & de l'indigence, leur nombre eſt devenu prodigieux; dès-lors, malgré les ſoins les plus aſſidus, la propreté la plus exacte, malgré les attentions recherchées de la ſenſibilité, de la commiſération & du devoir, les intentions de la charité ont été trompées, les efforts de l'ordre ont été bravés par la réunion forcée des exhalaiſons échappées des corps malades raſſemblés, & de leurs excrémens. Par le rapprochement des miaſmes & des levains morbifiques, l'aſyle préparé pour la ſanté eſt devenu un foyer plus actif de maladie, & une ſource conſidérable d'infection. On trouve les avantages dégagés le plus poſſible des inconvéniens dans une autre maiſon deſſervie par des religieux qui joignent à la plus héroïque, à la plus utile des vertus chrétiennes & civiles, des lumières précieuſes & des talens diſtingués. Le projet de diviſer l'Hôtel-Dieu en pluſieurs hoſpices ſemblables, diſtribués dans les différens quartiers de Paris, eût concouru à en multi-

plier l'utilité & à en diminuer les désavantages ; il avoit été conçu, & en partie exécuté (1) d'une manière à tous égards très-avantageuse, par notre aimable compatriote, qui avoit profité de l'autorité & des moyens que donnoit à son mari l'administration des finances, pour exercer son active bienfaisance en faveur de l'humanité souffrante. Si l'on pouvoit ainsi établir dans chaque quartier un asyle semblable, y offrir, dans des salles vastes & bien aërées, un lit particulier à chaque malade, que de causes de maladies, que de désagrémens & d'inconvéniens on supprimeroit !

Vous voyez, mon cher ami, que quoique l'on ait fait depuis quelques années bien des changemens favorables, quoiqu'on ait adopté & suivi dans la réunion des citoyens, des plans avoués par la sagesse, il résulte de cette réunion une augmentation réelle des vices propres

---

(1) Voyez la description de l'hospice de S. Sulpice. Journal de médecine, janvier 1785.

de l'atmoſphère, que l'air naturellement humide & mou le devient encore davantage, qu'il eſt rendu moins élaſtique & moins pur, par l'entaſſement extrême d'hommes & d'animaux, par les effets néceſſaires de cet entaſſement, & que ces vices ſont plus marqués dans certains quartiers où ils ſont favoriſés par la forme, la diſpoſition & le reſſerrement des habitations. M. Lavoiſier, qui, avec ſa ſagacité ordinaire, a décompoſé l'air que nous reſpirons, qui a meſuré les différentes proportions des eſpèces d'air qui le compoſent, a fait voir combien la reſpiration ſeule des perſonnes ſaines l'altéroit, combien elle augmentoit la partie méphitique, combien il perdoit des qualités favorables à la vie & à la ſanté, combien ces effets étoient renforcés par les exhalaiſons putrides, les miaſmes morbifiques, &c.

Pour cette grande multitude d'individus, la nourriture & le régime, avec une baſe à-peu-près la même comme pour les logemens, offrent dans les différens états une extrême variété, & cet article mérite

d'autant plus de considération que, *tandis que l'influence de l'air & du ciel altère la surface la plus extérieure, les alimens agissent sur la forme intérieure par leurs qualités toujours relatives à celles de la terre.* Aussi notre grand coriphée Hyppocrate recommande toujours « de remarquer avec soin la manière de vivre des » hommes, quelle est celle à laquelle ils » se livrent le plus, s'ils sont adonnés au » vin, à la table, à l'oisiveté, ou s'ils » vaquent au travail, s'ils sont mangeurs » & sobres sur la boisson ».

Nous avons déjà observé que la Seine fournissoit l'eau destinée à l'usage presque universel des habitans de Paris; que cette eau facilement dégagée par la résidence & les filtrations des matières hétérogènes qui y étoient *confusément* mêlées, étoit douce & pure. Elle forme seule la boisson habituelle d'une grande partie des sujets, sur-tout des enfans & des femmes; dans le bas peuple les hommes y sont souvent bornés, quelquefois ils y joignent de la bierre, ou du cidre, plus rarement un

mauvais vin factice, ou altéré. En échange, le pain dont ils usent, même dans les classes les plus inférieures, est très-bon, & par les attentions bienfaisantes du gouvernement, il est maintenu à un prix modéré, souvent au-dessous de celui auquel on le vend dans les provinces; aussi est-il la base très-étendue de leur nourriture, & c'est la meilleure & la plus saine qu'il y ait; ils y ajoutent peu de viande; les débris des animaux, quelques restes des tables, les racines charnues, les légumes compactes & farineux.

Chez l'artisan aisé, & dans les états analogues, la nourriture est fort saine, distribuée en trois ou quatre repas fort modérés, composés de bon potage, de viande succulente sans apprêts recherchés, d'herbages, de légumes, de laitage, de fruits, &c. Le vin est pour l'usage journalier admis en petite quantité.

On trouve la même manière de vivre dans des états plus relevés, avec quelque recherche, une délicatesse & un

choix qui n'altèrent pas la nature des alimens ; c'eſt le régime qui réunit le mieux l'agrément & la ſanté. A une nourriture bonne, on joint l'uſage modéré d'un vin qu'on retire des pays propres, & qu'on a quelque raiſon de croire naturel. C'eſt la Bourgogne qui en eſt la ſource la plus abondante ; moins ſpiritueux que celui qu'on retire des contrées méridionales, il a plus de ſéve, & un bouquet fort agréable.

En remontant à des conditions, & ſur-tout à des fortunes plus hautes, on trouve plus de variété, plus d'apprêts & d'aſſaiſonnement ; les mêts ſont plus dénaturés & compoſés ; les extraits concentrés des viandes & des végétaux ſont rendus plus âcres par le feu & par les épiceries, ils ſont deſtinés à piquer le goût, à irriter l'appétit, à exciter l'eſtomac, à faire déſirer & digérer une plus grande quantiré d'alimens ; on en joint & on en offre les eſpèces les plus oppoſées, les ragoûts âcres & les farineux doux, les acides & les laitages, & on

réunit à cet égard, & ſur l'article des boiſſons, tous les produits de l'art & de la nature.

L'opulence augmentant, donne encore plus d'étendue à ces écarts & à ces excès; les cuiſiniers, pâtiſſiers, confiſeurs, officiers, &c. joignent leurs talens & leurs efforts ; ils mettent à contribution les baſſe-cours, les forêts, les eaux & les jardins, pour réunir & produire de quoi exciter & ſatisfaire davantage le goût, de quoi forcer à manger plus que l'eſtomac ne demande & ne peut digérer; l'on appelle enſuite des différentes contrées de la terre, au ſecours de cet organe affoibli & ſurchargé, le ſecours des liqueurs ſpiritueuſes, des vins amers, & ſur-tout de cette décoction âcre & empyreumatique que l'habitude a rendu en quelque façon néceſſaire. Sans doute le café donne de l'activité à la tête & à l'eſtomac, il facilite la digeſtion, il réveille le corps appéſanti, augmente le jeu & l'action des nerfs, mais il eſt mal de ſe mettre dans le cas d'avoir journellement

beſoin

befoin de cet aiguillon, dont l'irritation ultérieure & répétée eft inévitablement nuifible; fon ufage eft devenu familier dans tous les états; la confommation en eft par-tout très-confidérable, & le mêlange bifarre & indigefte qu'on en fait, avec de la crême ou du lait, forme le déjeûner d'une grande partie des habitans, & fur-tout des habitantes de cette ville. On donne auffi, depuis quelque temps, dans l'ufage du thé; foit défœuvrement, fantaifie, imitation, ou befoin de déblayer l'eftomac fatigué, on le gorge encore de cette boiffon chaude, qui l'énerve en l'irritant, qui agace & affoiblit le genre nerveux. Vous jugez bien que malgré ces efforts fucceffifs pour faciliter & précipiter des digeftions auffi confidérables, on en vient difficilement à bout, & qu'on ne peut guère redoubler des repas ainfi exceffifs; auffi on fe réduit affez généralement à un, & le dîner fuffit au plus grand nombre des hommes.

Les fruits, comme je vous l'ai déjà dit, font fort abondans aux environs, ils font

de bon goût, & la nature ſemble en avoir varié les qualités, relativement aux beſoins que les différentes ſaiſons déterminent : les fruits doux, ſucrés, aqueux, ſont, ainſi que les herbages frais, l'apanage du printemps & de l'été ; les fruits ſecs, nourriſſans, compactes, ſont comme les légumes farineux, & les racines charnues, plus abondamment répandus l'automne & l'hiver, & même le fruit qui donne le vin, dont la boiſſon paroît plus analogue à ces ſaiſons, ne s'y recueille qu'alors ; il eſt d'ailleurs agréable & utile à manger ; c'eſt un fondant ſucré & légèrement ſpiritueux des concrétions biliaires formées pendant les chaleurs de l'été. Quoique ce pays n'ait pas fort à s'enorgueillir à cet égard, cependant on y en trouve des proviſions abondantes, qui ne ſont pas ſans agrément & ſans avantage. La différente manière d'être des ſaiſons influe conſidérablement ſur la nature des fruits, & donne lieu par leur moyen à beaucoup de maladies, & à des modifications particulières, qu'elles préſentent en conſéquence.

Le régime des enfans n'eſt guère plus conforme aux loix de la nature, que celui des perſonnes faites ; il eſt rare que les mères nourriſſent elles-mêmes ; les unes trouvent dans la fortune des motifs & des moyens de ſe diſpenſer d'un devoir qui ne leur paroît qu'une corvée ; les autres ſont preſque forcées par la misère, par le beſoin de travailler, par le défaut de logement, par le manque d'aides & de commodité de ſe décharger ſur des femmes de la campagne de ce fardeau & de cet embarras ; les nourrices mercenaires emportent au loin ces petits êtres, ou ce qui eſt encore pis, les gardent dans la ville enfermés dans des logemens étroits & mal aërés ; la plûpart les emprisonnent encore dans les liens ſerrés du maillot ; preſque toutes les gorgent de bouillie, mêlange indigeſte de farine non fermentée avec de mauvais lait, & dépoſent ainſi journellement dans leur ventre le germe des gonflemens & des obſtructions, les principes du *rachitis*, qu'on obſerve ſi ſouvent chez eux ; il

faut cependant convenir que les ſages leçons de Locke, préſentées par la plume éloquente de Rouſſeau, ſur cette première éducation, ont fructifié dans cette ville; il y a depuis pluſieurs années, dans les états élevés, un plus grand nombre de mères qui éprouvent par elles-mêmes que les fatigues de l'état de nourrice ſont compenſées par beaucoup d'agrémens & d'avantages; on laiſſe plus de liberté aux enfans, on les a délivrés de la tyrannie du maillot; on a ſupprimé la bouillie, on leur fait faire enſuite plus d'exercice, on les accoutume davantage aux impreſſions de l'air; les corps de baleine, autre priſon auſſi incommode que nuiſible, pour l'âge plus avancé, ſont abandonnés ou fort adoucis, auſſi voit-on plus d'enfans agiles & robuſtes; les filles ſont mieux faites, ont la taille plus droite & plus fine. Il y a lieu de penſer que cette méthode deviendra chaque jour, par le ſpectacle de ſes heureux effets, plus générale & plus ſoutenue.

L'exercice, partie eſſentielle du régime,

qui, par une action & une réaction proportionnée, favorife le cours des liquides, la diftribution des efprits, augmente le ton des folides, varie & renouvelle la colonne d'air, qui donne en un mot de la force & de l'agilité en les exerçant, le vrai lot de l'homme, l'état de la nature, l'exercice, dis-je, eft ici ou exceffif, ou nul. Il y a des états qui le commandent avec une forte d'excès; il y a des claffes d'habitans qui font toujours en action & en mouvement: les diftances très-grandes exigent de longues courfes. Les femmes, dans prefque toutes les conditions, font fédentaires, elles font retenues immobiles par leur commerce ou leurs travaux; celles que la fortune rend plus libres, ne font pas les plus agiffantes; elles fortent peu, ou fe font voiturer, changeant ainfi fimplement de prifon & d'inaction; les cercles, les églifes, les fpectacles, les varient & les perpétuent. Jufques dans les promenades, qui offrent ici les plus grands agrémens, & qui attirent réellement beaucoup de monde, on rencontre

de quoi favoriser la nonchalance. Les allées présentent de deux côtés le spectacle brillant & nombreux de femmes assises. Les hommes qui ont quitté les travaux des mains pour des occupations factices, passent les journées dans des atteliers, des boutiques, des comptoirs, des magasins, des bureaux, des cabinets, &c. à remuer les doigts, à écrire, ou attendre. Le nombre d'artisans, de négocians, de marchands, qui sont concentrés dans des lieux bas & humides, est immense; celui des gens de loix, de finance, d'affaire, &c. n'est pas moins considérable. La profession fort restreinte, qui exige l'exercice, le commande au milieu de l'infection, des peines & des chagrins, & après avoir partagé ces désagrémens, on retourne encore s'enfermer dans un cabinet, pour consulter, méditer, réfléchir, & tâcher d'arracher à une nature avare des secrets importans trop cachés.

Dès que le peuple est libre, c'est-à-dire, lorsqu'il lui est ordonné de ne pas travailler, il vole après le plaisir, il cherche

& rencontre à la guinguette ce dieu consolateur de l'humanité, qui fuit ceux qui le courent trop habituellement, ou qui mettent trop d'art & d'apprêts à leurs recherches; la gaieté qui naît d'un peu d'excès de vin anime ces orgies; l'artisan & l'ouvrier y puisent de nouvelles forces, & des motifs de reprendre des travaux qui doivent fournir à répéter ces fêtes. Il y a beaucoup de spectacles fixes ou ambulans, destinés à l'amusement du peuple, & l'administration bienfaisante s'occupe du soin de les soutenir, de les renouveller, comme une partie essentielle au bonheur public. Il y a longtemps qu'on a remarqué qu'il ne falloit au parisien que des spectacles & du pain.

Le goût le plus naturel & le plus répandu, qui réunit aussi l'exercice au plaisir, est celui de la danse. C'est un des meilleurs correctifs de la vie sédentaire; c'est le remède par excellence des jeunes filles, l'antidote ou le préservatif de cet état de langueur, très-ordinaire à certaine époque; la nature les y invite aussi,

& les y diſpoſe par un attrait bien vif; mais il s'en faut bien que ce penchant & cette diſpoſition ſoient auſſi forts & auſſi univerſels ici que dans nos provinces méridionales, & cependant, il eſt certain qu'ils ſeroient fort utiles, & même néceſſaires. Dans cet état, qu'on a décoré du nom de premier, & qui eſt le dernier dans l'ordre de la nature, parce qu'on s'y écarte davantage de ſa marche & de ſes loix, on ſe livre moins aux plaiſirs d'exercice, à la danſe même, & dans les bals plus compaſſés, qui ont lieu, on ſemble chaſſer la gaieté, avec la verge des étiquettes & des cérémonies.

LETTRE VII.

Conſidération ſur l'Homme phyſique & moral.

PLACÉ au milieu de ces cauſes, mon cher confrère, l'homme, quoiqu'en apparence indépendant & maître, leur eſt

étroitement soumis & subordonné; quoiqu'il semble, souverain de ce qui l'environne, pouvoir en disposer à son gré, & en diversifier ainsi les influences, il est nécessité, en quelque façon, à n'avoir de volonté que conforme à ses jugemens, à ne juger que d'après les idées qu'il reçoit, à n'appercevoir que relativement aux objets qui sont exposés à ses sens; ainsi son esprit, son caractère, sa manière d'être, se plient insensiblement à ceux des personnes qui l'entourent, sont spécifiés & modifiés par les choses & les lieux. L'esprit, en un mot, ainsi que le corps, prend peu-à-peu, comme on dit, le goût du terroir.

Hyppocrate a remarqué, avant Montesquieu, que l'habitant des plaines, des terreins doux & fertiles, étoit bien éloigné de cette aspérité de mœurs & de manières propres au montagnard. Le parisien, placé dans la partie la plus septentrionale de la zone tempérée, habitant un pays ouvert, une terre légère, respirant habituellement une atmosphère

humide, ayant les pieds presque toujours dans la boue, usant de nourritures & de boissons douces, recevant une quantité immenses d'étrangers qui se succèdent, & dont il retient un certain nombre, ayant des relations infinies dans tous les genres, &c. a tiré du moral, ainsi que du physique, cette disposition qu'il exerce si bien à la douceur, à la complaisance, à la sociabilité; il est vrai, honnête, bon citoyen, bon sujet, porté à l'amour de ses rois, autant par caractère territorial, que par l'épreuve heureuse de leur présence & de leurs bienfaits. (1) Il est attaché à ses devoirs, religieux, dévot, &

(1) On a toujours observé que le goût pour l'état monarchique étoit plus habituel dans les pays plats & fertiles : ce penchant se manifesta d'une maniere sensible, & l'influence des terreins fut bien marquée, lorsque, au rapport de Plutarque, la sédition cilonième ayant été appaisée à Athènes, les disputes se ranimant, il y eut autant de partis que de territoires; de façon cependant que les habitans de la plaine furent toujours portés

même diſpoſé, d'après l'idée qu'on ne peut pas le tromper, à être ſuperſtitieux & crédule ; il aime les plaiſirs & la nouveauté, & par-là même il eſt gai ; on auroit peine à y reconnoître les *graves pariſiens* de l'empereur Julien. Quoique les étrangers forment une grande partie des habitans de Paris, ils prennent peu à peu le pli du pays ; ils ſe naturaliſent, ſe modifient, s'amalgament en quelque façon aux naturels ; l'influence du climat & de la ſociété, fait perdre au gaſcon une partie de ſa vivacité, au provençal de ſa violence, au dauphinois de ſa fineſſe, au normand de ſon aſtuce, au breton de ſa rudeſſe ; le bourguignon & le champenois, apportent ici, comme dans leur centre, la bonhommie & la franchiſe, & quoique les états, les conditions & la fortune varient encore plus les mœurs & les caractères, on trouve en général &

---

pour le gouvernement ariſtocratique plus analogue, ſuivant Monteſquieu, au gouvernement d'un ſeul.

en particulier, dans toutes les conditions, la douceur, l'aménité, la confiance, le desir d'obliger, la charité soutenue, la commisération active, en un mot les qualités & les vertus les plus sociales; elles ne sont pas même exclues par les vices, que l'ambition, la soif des richesses, le goût des plaisirs, le libertinage, &c. peuvent appeller.

Vous qui avez autant de sensibilité que de lumières, vous seriez enchanté de tous les établissemens que la bienfaisance a élevés en faveur des malheureux; vous verriez avec satisfaction des sociétés fondées & formées par des gens qui semblent être, pour la plupart, voués aux frivolités & aux affaires, & qui cependant n'ont d'autre but & d'autre objet, que le soulagement de l'humanité souffrante, & qui le remplissent avec un zèle que le seul plaisir de la bienfaisance détermine. Le travail, le crédit, la bourse, & les démarches des membres y sont inviolablement consacrés, & pour être reçu dans ces sociétés, il y a plus de brigue &

de concours que s'il s'agiſſoit de retirer ce qu'on va offrir ; vous y verriez réunis l'homme de qualité & le ſimple citoyen, l'eccléſiaſtique & le militaire, le financier & le ſçavant ; ils ſont raſſemblés, & en quelque ſorte égaliſés par le deſir de faire du bien ; chaque aſſemblée débute par un tribut qu'on paye à la charité, elle eſt marquée par quelque moyen de l'employer avec avantage. (1) Eſt-ce le climat, l'éducation, la population, ou quelque autre cauſe inconnue, qui détermine cette manière d'être ? mais vous remarquerez qu'elle diffère beaucoup de cet eſprit inquiet & tracaſſier trop commun dans nos petites villes, ſur-tout quand elles ont le malheur d'avoir dans des poſtes conſidérables des gens qui ont apporté du dehors le vice, l'orgueil & la baſſeſſe, & qui n'ont pas même pour frein le charme du patriotiſme. Vous feriez ſur-tout pénétré d'attendriſſement & d'admiration, en voyant

(1) Ces traits peignent encore imparfaitement la ſociété juſtement nommée *philantropique*.

les établiſſemens formés pour inſtruire & ſecourir les ſourds & muets & les aveugles nés. M. l'abbé de l'Epée & M. Havy y déploient une humanité, une patience, des vertus & des talens dont le ſpectacle & les effets frappent & enchantent; on eſt en même temps dans le cas d'applaudir aux ſecours & aux encouragemens qu'ils trouvent dans le public, & ſur-tout dans des ſociétés particulières, qui doivent leur naiſſance, leur nom, leurs vues & leurs membres à l'amour des hommes. En vérité, mon cher ami, tant que la bienfaiſance eſt une habitude & une jouiſſance, on ne peut pas croire que la corruption ſoit extrême & ſans retour; le cenſeur le plus ſévère, l'ariſtarque le plus miſantrope, ſeroient par ce ſpectacle réconciliés avec le ſiècle & la capitale.

Vous avez vu dans l'encyclopédie, à l'article *Paris*, le portrait du caractère des athéniens, fait par un homme d'eſprit, avec l'annonce ironique qu'il ſervit de pendant à celui des pariſiens, mais avec le projet plus réel qu'il en préſenteroit les traits ſous un nom emprunté; il

y a ſans doute des points de reſſemblance que la critique maligne peut étendre, & que la vérité ne peut diſſimuler; on peut ſans doute, remarquer avec quelque retour la malignité des athéniens, & leur grande politeſſe, leurs médiſances & leur civilité, les perſécutions qu'ils exerçoient envers les étrangers, & l'accueil enthouſiaſte qu'ils leur faiſoient, leur égoïſme & leur empreſſement à obliger, leur irréligion & leur ſuperſtition, leurs galanteries & leurs vertus domeſtiques, en un mot la réunion des défauts & des qualités les plus contraires; mais il ſeroit injuſte de juger exactement les uns d'après les autres, & de conclure du particulier au général. *Quiconque*, ſuivant la remarque d'un auteur inſtruit, *a des vertus trouve ici de grands exemples ;* (1) *quiconque a des talens y trouve de grands modèles.*

L'intérieur des ménages que la corruption n'a pas dénaturé, (& le nombre en eſt plus grand qu'on ne penſe, même

(1) Aux mânes de Louis XV.

dans les états les plus diſtingués,) préſente les tableaux les plus intéreſſans de tendreſſe conjugale, (1) d'affection paternelle, de piété filiale, d'amitié fraternelle, &c. On eſt ici bon parent, bon ami, bon voiſin, & quand il ſeroit vrai que la galanterie auroit fait quelques progrès, & pénétré dans quelques maiſons, on ne devroit voir en cela qu'un effet en quelque ſorte néceſſaire du luxe, un abus & une eſpèce d'écart dans le penchant qui lie les individus.

---

(1) Quel héroïſme dans ce genre, quelle réunion de vertus offre la conduite de madame la D. de C.! Son mari, cet homme ſi fameux dans les faſtes de la monarchie, ne peut en mourant lui marquer ſon eſtime qu'en la priant de payer des dettes immenſes; elle accepte ce legs honorable à l'un & à l'autre, & pour l'exécuter, elle abandonne tous ſes biens propres aux créanciers de ſon mari, ſe retire dans un couvent, & ſacrifie toutes les aiſances, les commodités, en un mot ces jouiſſances du luxe & de la fortune, qui ſont en général ſi douces, & que l'habitude rend en quelque ſorte néceſſaires.

Le parisien seroit peut-être disposé à être paresseux & inactif, il eût préféré des états paisibles aux professions bruyantes ; le commerce étoit, comme vous sçavez, sa première institution, analogue à son *ancienne gravité*, il y est toujours porté & fort propre ; mais aujourd'hui Paris étant devenu le goufre de toutes les fortunes, le théâtre favori du luxe, le foyer des dépenses les plus considérables, le rendez-vous général de tous les opulens, non-seulement de la France, mais de l'Europe & des autres parties du monde ; il en est résulté beaucoup d'émulation & d'activité pour tout ce qui peut fournir à ce luxe & à ces dépenses ; le goût des richesses s'est répandu avec le spectacle de leur usage, avec le sentiment de leur nécessité & de leurs avantages pour les besoins & les agrémens de la vie ; les honneurs, les dignités, les charges, les emplois, ont été considérés comme des moyens de s'en procurer, & comme des titres flatteurs de distinction. Tous les genres de talens ont été cultivés comme

menant ſûrement à la fortune & à la gloire, qui ſe préſente ici avec des attraits particuliers. Ces objets plus préſens, plus importans dans cette ville que par-tout ailleurs, enflâment, excitent, animent davantage; ils ſont le but & le motif de démarches & de peines continuelles; ils tiennent la tête & les nerfs dans un état habituel de tenſion & d'agitation; l'eſprit agit & travaille ſans relâche; on n'oublie, on ne néglige rien pour acquérir, mais auſſi on ſçait & on peut bien jouir. Vous pouvez juger de-là, mon cher ami, l'empire & l'influence du moral, & prendre une idée de la variété des effets qui ſe joignent par-là à l'action du climat. On peut appliquer en particulier à Paris ce que M. Necker a dit de la France : *que le climat en eſt ſain & tempéré, que la vie y ſeroit plus longue qu'ailleurs, ſi les cauſes morales ne contrarioient l'influence de la nature.*

Quoique le pariſien n'ait pas en général l'imagination ardente & le génie inventif, il a beaucoup de diſpoſition pour les

ſciences, il les cultive avec ſuccès. Les enfans du premier âge annoncent pour l'ordinaire beaucoup d'eſprit & de conception, & il arrive même ſouvent qu'on abuſe de ces avantages, qu'on les excite trop par une éducation preſſée; les fruits en ſont rapides & précoces, mais ils ſont peu durables, & le corps s'énerve par un travail doublement contre nature; il eſt très-commun, ainſi que Montagne l'a remarqué, de voir ces prodiges prématurés de ſcience dégénérer promptement, ou préſenter une conſtitution délicate & maladive, quelquefois terminer en peu d'années leur carrière. Il eſt un autre abus plus dangereux encore par ſes ſuites, qui eſt trop répandu parmi les très-jeunes gens; il eſt l'ennemi des mœurs & de la ſanté, la ſource d'une dégradation ſenſible pour l'individu, & enſuite pour l'eſpèce; la ſéve trop tôt épanchée, eſt ſouvent épuiſée, ſans eſpoir de réparation. Ce double inconvénient exige de la part des parens l'attention la plus ſuivie; il offre aux médecins de fréquens ſujets d'obſervation.

De cette réunion de caufes phyfiques & morales, réfulte un tempérament en général fanguin & pituiteux, tournant quelquefois au mélancolique ; la bile, loin de dominer, a peu de force, d'activité, d'empire & d'effets. La conftitution eft généralement bonne, la taille affez avantageufe, la couleur de la peau d'un brun blanc, celle des cheveux châtain-clair. La population laiffée à fon effor naturel feroit confidérable, elle augmenteroit même, d'après l'excès ordinaire du nombre des naiffances, fur celui des morts ; ce n'eft que dans des années calamiteufes que la proportion fe rétablit ou fe renverfe, & on peut citer à cet égard l'année précédente, remarquable par un hiver très-dur & très-long, & même celle-ci, où il y a eu une mortalité confidérable, fûrement déterminée, au moins en partie, par une féchereffe exceffivement prolongée. Les enfans naiffent bien conformés & vigoureux, & on peut remarquer, comme indice de vigueur, qu'il naît un feizième de plus de garçons que

de filles ; mais l'égalité ne tarde pas à ſe rétablir : on a prétendu que les races, en ſe croiſant, ſe perfectionnoient. Paris ſeroit ſans doute le théâtre où cet avantage devroit plus avoir lieu, s'il n'étoit contrarié par bien des raiſons. La première enfance, ſur-tout de ceux qui y ſont nourris, & plus encore de ceux qui ſont réunis en grand nombre, eſt maladive & caſuelle. Les hommes ne ſont pas faits pour vivre en troupeaux, les enfans encore moins, ils abſorbent davantage l'air, l'altèrent bien plus par une tranſpiration abondante, qui a une odeur acide-laiteuſe bien marquée. Le *muguet*, eſpèce de ſcorbut blanc auquel ils ſont ſujets dans les deux premiers mois de leur vie, atteſte par ſes ravages, par ſa communication, par ſon caractère contagieux, les effets de cet air corrompu, d'autant plus qu'il eſt très-commun dans les hôpitaux d'enfans trouvés, ſur-tout dans ceux de cette ville. La tyrannie du maillot, comme je vous le diſois, n'eſt point encore aſſez détruite, ſur-tout dans

le peuple ; mais l'uſage encore ſubſiſtant de la bouillie, ſur-tout dans cette claſſe, a des ſuites bien plus fâcheuſes, & les diſpoſitions vicieuſes qui en réſultent chez ces enfans, ſont fortifiées par la privation d'un air libre & pur, par le défaut d'un exercice auquel la nature ſemble les avoir ſpécialement deſtinés, & que la mobilité de ces machines indique & néceſſite.

Les enfans dans ce premier âge ne ſont, pour ainſi dire, qu'une pulpe nerveuſe & glaireuſe, qui tend à s'étendre, à ſe rafiner, & à ſe purifier; auſſi dans ces corps éminemment ſenſibles & délicats, les maladies convulſives ſont très-fréquentes, faciles à être excitées par l'irritation des gencives lors de la pouſſe des dents, par la piqûure de ces inſectes paraſites, dont la foibleſſe de leur eſtomac facilite le développement & la population, par ces humeurs âcres qui cherchent une iſſue à la peau. La tête, qui ſemble être le centre & le magaſin principal de cette pulpe nerveuſe, eſt en même temps le couloir le plus affecté

pour les évacuations qui tendent à la dé-purer, quelquefois tout l'organe cutané en eſt le théâtre ; mais les poux, l'écoulement des oreilles, la teigne, l'engorgement des glandes maxillaires, &c. ſont des affections plus communes. Les maladies éruptives, générales & néceſſaires, telles que la petite vérole & la rougeole, perdent par cette complication la marche ſimple & régulière, qui eſt la ſource de leur ſécurité ; ſouvent auſſi la dentition pénible & orageuſe développe des levains cachés de maladie. On peut cependant remarquer que les affections vermineuſes ſont moins répandues ici que dans nos contrées méridionales. L'enfance maladive, chez les gens du peuple, finit ſouvent par la mort ; ceux qui y échappent, ſe fortifient en grandiſſant, par les occupations qui exigent l'emploi des forces & l'exercice. Dans d'autres conditions, les ſoins & les attentions ſur le bon air & le régime, ont des effets marqués ; mais comme je vous l'ai fait obſerver, la jeuneſſe délicate étoit encore

ſuſceptible d'être énervée par des cauſes phyſiques & morales.

Le genre de vie mol, inactif, la conſtitution douce & humide de l'athmoſphère, ſemblent plus favorables au développement des perſonnes du ſexe ; elles ſont aſſez bien du côté de la figure & de la peau, bien conſtituées, tôt formées. Elles ſont ſujettes aux pâles couleurs, & à cet état de langueur qui précède ordinairement, & que termine l'apparition des règles, à l'égard deſquelles elles ſont auſſi précoces, ſans doute, par l'effet du moral, que dans nos provinces ; elles ſont auſſi diſpoſées au mariage, douées de fécondité, & punies par différentes incommodités (1), des infractions variées aux loix que la nature a établies dans ce genre. Les maladies de matrice ſont très-fréquentes, & elles entraînent, à l'ordinaire, la cohorte nombreuſe des affections de

(1) *Si quidem cum viris habeant magis ſanæ ſunt : ſin contra minus habent.* Hyppocr. *de genitur.*

nerfs,

nerfs, ſur leſquels cet organe irritable & ſenſible a tant d'influence. L'inaction, le climat humide, l'abus des bains, ſur-tout pendant les groſſeſſes, les accouchemens forcés, précipités, les fauſſes couches, les *non-groſſeſſes*, & quelques cauſes particulières ſe réuniſſent pour rendre les fleurs blanches exceſſivement communes. Le temps critique de la ceſſation des règles eſt plus pénible que celui de la première apparition; il devient, par les raiſons énoncées, l'époque de beaucoup d'incommodités qui réuniſſent les effets de la pléthore, des congeſtions humorales, & des affections nerveuſes, & qui, par cette complication embarraſſante d'indications & de contr'indications, exigent beaucoup d'attention & de ménagemens. Les mères, en manquant à l'ordre que la nature ſemble avoir gravé dans leur cœur d'allaiter leurs enfans, s'expoſent encore à un grand nombre de maladies produites par le lait, qui n'a pas ſon iſſue, & qui eſt difficilement ou imparfaitement déterminé à celles qu'on

veut y ſubſtituer ; les accidens qui en réſultent ſont ici fort nombreux, graves, diverſifiés, & d'un traitement difficile.

Suivant les expériences que MM. Linings & Lionel Charmer ont faites dans la Caroline méridionale, le corps paſſant d'une athmoſphère sèche dans un air humide, y acquiert dans une heure une livre de poids; en revenant dans la première, il y perd plus vîte encore cette augmentation, tant l'abſorption & l'émanation ſont rapides & conſidérables. Hyppocrate penſe que cette abſorption s'étend juſques aux viſcères intérieurs, & ſur-tout aux poumons; vous pouvez en inférer les effets de l'humidité conſtante à Paris, & des exhalaiſons animales & putrides qui s'y joignent. Ces effets ſont plus marqués, ainſi que les cauſes, dans certains quartiers que dans d'autres. L'air eſt plus corrompu & moins renouvellé dans ceux de la cité, des halles, au commencement des rues Saint Martin, Saint Denis, Saint Jacques, & dans un grand nombre de petites rues adjacentes,

que dans le marais & les fauxbourgs. Les logemens y ſont encore plus reſſerrés & moins aërés ; le peuple s'y trouve preſſé & entaſſé ; la même pièce, ſouvent ſans fenêtres, ſert d'aſyle à une vingtaine de décroteurs & de porte-faix. C'eſt dans ces quartiers ſales, dans ces claſſes inférieures, que les inconvéniens de l'humidité & de l'altération de l'air ſont plus multipliés. La diſpoſition ſcorbutique eſt univerſelle dans cette ville, mais c'eſt-là qu'elle eſt plus conſidérable, plus habituelle ; elle eſt la baſe de beaucoup d'affections chroniques ; elle ſe manifeſte dans les maladies aiguës, elle devient même le principe de cette fièvre maligne *à diſſolutione*, qu'on obſerve preſque excluſivement chez cette eſpèce de gens qui ſe réuniſſent & s'entaſſent en grand nombre dans de petits réduits. En général, par un effet connu de cette diſpoſition ſcorbutique, les dents ſont mauvaiſes, faciles à ſe gâter ; elles manquent de bonne heure, & les ſoins exceſſifs ou déplacés favoriſent autant cette altération

que l'inattention & la négligence abſolue.

Un autre vice auſſi commun, dérivant de l'humidité habituelle de l'athmoſphère, & auquel concourent beaucoup les variations rapides de température, c'eſt l'affection rhumatiſmale, aiguë, chronique, gouteuſe, ſimple, ou compliquée. Cette affection ſe préſente par-tout, elle eſt ſouvent le principe caché qu'il eſt bien important de ne pas méconnoître d'incommodités & de maladies qui en ſemblent tout-à-fait indépendantes.

Rien ne nuit plus à la tranſpiration que les changemens ſubits; ſi chaque ſaiſon avoit ſa température, dit Hyppocrate, il n'arriveroit aucun dérangement dans la tranſpiration, qui ſe mettroit bientôt en équilibre; elle ſe ſoutient avec la vie & la ſanté depuis 55 degré au-deſſous de la glace, (dans la Sibérie, ſuivant M. Gmelin,) juſques à 110 au-deſſus, (à Aſtracan, ſuivant M. Lerch,) quoique Boerhaave prétende qu'aucun animal ne peut vivre au 90e degré, ces meſures ſont priſes avec le thermomètre de Farenheit.

C'eſt la tranſpiration gênée, pénible, facilement dérangée, ſur-tout à la fin de l'automne, en hiver & au printemps, qui multiplie prodigieuſement les catarrhes & la ſérie innombrable de fluxions, auſſi variées par leur ſiège que par les accidens qui s'y joignent. Lorſque le mal affecte la poitrine, il produit les rhumes ſimples, les catarrhes, les pleuréſies, les péripneumonies, qui préſentent encore des différences remarquables ſuivant le ſujet, mais ſur-tout ſuivant la conſtitution de l'année. Il eſt rare que la fièvre putride n'accompagne pas ces dernières maladies; elle doit ſans doute ſouvent ſon origine aux vices de l'air, mais elle eſt bien préparée par les excès fréquens dans le régime, & par le défaut d'exercice.

Ces deux cauſes, dont il réſulte beaucoup de ſang & beaucoup d'humeurs, ſont une raiſon ſuffiſante du grand nombre d'affections ſoporeuſes, d'attaques, d'apoplexies, de paralyſies, qui terminent des jours employés à la bonne chère, à l'étude, & dans l'inaction.

Les fièvres intermittentes, qui semblent être un effet plus immédiat des révolutions des saisons, des changemens plus ou moins rapides dans la constitution & la température de l'air, tiennent beaucoup ici du caractère humoral ; elles sont toujours avec plus ou moins de matière qui exige des coctions, des évacuations, avant qu'on puisse penser à supprimer les accès ; vous sentez, mon cher ami, combien on doit avoir d'égard à cet objet.

Parmi tant de causes d'indigestion, d'accumulation de mauvais levains, il seroit bien étonnant que l'estomac subsistât longtemps sans affection & sans dérangement. Les maladies relatives à cet organe, sont beaucoup plus communes à ceux des habitans qui donnent dans des excès journaliers, sur la quantité, qu'aux citoyens qui sont moins recherchés sur la nourriture ; la qualité, qui en est généralement bonne, n'est point cause de maladie ; le fruit peut le devenir pour eux, lorsqu'il est mauvais, ou qu'il manque. La providence offre cet antidote agréable

contre les effets inſéparables des ſaiſons chaudes ; ſes qualités vicieuſes , plutôt que l'abus qu'on en fait , aggravent ces effets ; le défaut les laiſſe ſubſiſter , & ce n'eſt qu'alors qu'on voit ſe répandre, avec une certaine profuſion, les maladies bilieuſes, les diarrhées, teneſmes, diſſenteries, &c. car d'ailleurs l'état oppoſé, la conſtipation, eſt la manière d'être la plus ordinaire.

La bile ayant peu d'activité, s'épaiſſit facilement, s'arrête dans ſes couloirs, les engorge , donne lieu par-là aux reſſerremens du ventre , aux jauniſſes , aux coliques hépatiques , aux embarras & obſtructions du foie : la communication immédiate , & les rapports plus cachés des vaiſſeaux hémorrhoïdaux , avec la veine ſingulière qui arroſe cet organe , rendent très-fréquentes , dans cet état de la bile & du foie , la diſpoſition hémorrhoïdale , & les affections multipliées qui y ſont relatives.

Les maladies de la peau ont auſſi une relation très - marquée avec les déran-

gemens qui ſurviennent dans le cours de cette humeur, & dans l'action de ce viſcère; les fièvres miliaires, ſcarlatines, éryſipélateuſes, qu'on obſerve beaucoup, en ſont des effets ſecondaires, ou le produit d'une cauſe commune; ſouvent les éruptions cutanées, chroniques, les boutons vagues, les éryſipèles, les dartres même en dépendent.

Les congeſtions d'humeurs, dans d'autres organes, produiſent d'autres ſymptômes, ſuivant leurs uſages, leurs fonctions & leurs rapports; toutes les cauſes énoncées tendent à les multiplier; mais l'humidité de l'air concourt principalement à amener cette dégénération fréquente qui forme les différens épanchemens de ſéroſité dans les capacités, & ſur-tout dans le tiſſu de la peau. Les bouffiſſures, les œdématies plus ou moins générales, les anaſarques, leucophlegmaties, les hydropiſies de poitrine, ſont par cette raiſon encore plus fréquentes que les aſcites, & cette dernière eſpèce eſt moins commune, d'une nature diffé-

rente que dans nos cantons, où elle eſt principalement dûe à la qualité & aux excès du vin.

Les engorgemens des glandes du poumon, effets naturels des rhumes négligés, ou ſouvent renouvellés ſur des poitrines héréditairement foibles, ou altérées par divers excès, entraînent la phthiſie chez les jeunes perſonnes, & l'aſthme dans celles qui ſont plus avancées en âge. Cette dernière affection, plus favoriſée par l'état habituel de l'athmoſphère, eſt plus fréquente que l'autre. Nos contrées, balayées par des vents de nord impétueux & ſecs, ſont le théâtre plus ordinaire des hémoptiſies, des pulmonies, & leur caractère en eſt bien plus mauvais; ce qui contribue à en répandre ici plus que le climat n'en comporte, c'eſt la foibleſſe des conſtitutions, & l'abus trop ordinaire des remèdes deſtinés à ſupprimer des éruptions, & des eſpèces d'égoûts ſurvenus à la ſurface du corps.

Le travail & la contention d'eſprit affoibliſſent, comme je vous le diſois, le

reſſort de la tête, & favoriſent ainſi les maladies ſoporeuſes ; cette application forcée, cet effort perpétuel du moral, les paſſions continues, vives, toujours excitées, ſouvent réprimées, qui ſe choquent, ſe heurtent, ſe contrarient ſans ceſſe, entretiennent l'affection conſtante du genre nerveux, produiſent un état habituel de foibleſſe & d'irritabilité qui, pouſſé à un certain point, ou mis en jeu, forme ce qu'on appelle les vapeurs, maladie propre, dont les ſymptomes variés à l'infini, ſemblent réunir les deux extrêmes, l'exceſſive tenſion ; & le plus grand relâchement : elle eſt peut-être difficile à caractériſer, mais bien aiſée à reconnoître, ſoit à cauſe de ſa fréquence, ſoit à raiſon de l'impreſſion qu'elle fait ſur les malades, ſoit par la tyrannie qu'elle fait exercer ſur les médecins. Elle ſe préſente quelquefois ſeule, plus ſouvent elle entraîne des accidens relatifs à l'organe qui en eſt le ſiège privilégié. Elle ſe complique avec toutes les maladies aiguës & chroniques, & il eſt bien

rare que cet état des nerfs qui la conſtitue, n'altère & ne dérange par des criſpations, des ſpaſmes, & des mouvemens irréguliers, leur cours ordinaire, les efforts de la nature, & les projets de l'art: vrai Protée, elle prend toutes les formes, ſe maſque, ſe cache de cent façons, ſe gliſſe & ſe trouve par-tout, & il eſt bien eſſentiel de ne pas la perdre de vue.

Le viſcère particulier dont les femmes ſont pourvues, organe d'un genre de fonctions auxquelles les nerfs concourent beaucoup, ſource des paſſions les plus vives & les plus naturelles, devient le ſiège d'un grand nombre de maladies, mais il détermine plus fréquemment chez elle cette affection ſpéciale des nerfs qui ſuppoſe l'irritation & la foibleſſe: double diſpoſition que tout concourt à décider; la conſtitution délicate, la vie plus ſédentaire, l'état plus habituel de contrainte, les deſirs réprimés, les paſſions contrariées, l'abus, les excès, les écarts ou l'inaction dans l'ordre de celles que la nature autoriſe, & ſemble en quelque

façon commander. De toutes les humeurs qui peuvent former un aiguillon propre à agacer les nerfs, il n'y en a point de plus puiſſant que celui que fourniſſent les humeurs utérines altérées par leur ſéjour, ou par leur reflux ; elles fourniſſent ſouvent les matériaux ou les élémens de ces congeſtions affreuſes qui ont principalement lieu dans les glandes du ſein, ou dans la matrice, qui ſont caractériſées par des douleurs brûlantes & déchirantes, & dont l'iſſue eſt pour l'ordinaire auſſi ſûrement funeſte que la marche en eſt terrible. Cette diſpoſition, ou ce vice des nerfs ne ſe rencontre guères que chez les hommes adultes, & dans la claſſe de ceux qui ont abandonné le travail des mains pour les occupations de l'eſprit ; plus les nerfs ſont affoiblis par les excès phyſiques & moraux, plus auſſi ils deviennent ſuſceptibles des irritations que produiſent les aiguillons formés dans l'eſtomac, le foye, &c. Il faut ou que les cauſes irritantes ſoient bien fortes, ou que la foibleſſe favoriſe l'impreſſion & l'effet de celles qui ſont moins actives.

Dans les autres ſujets, pendant la jeuneſſe, le ſang domine, il eſt porté à l'agitation, à l'effervefcence; la bile eſt plus diſpoſée à s'exalter; c'eſt l'âge des hémorragies, des fièvres éruptives, éryſipélateuſes; les maladies inflammatoires de la gorge, de la poitrine, y ont plutôt un caractère éryſipélateux; les fièvres ſont plus ardentes & bilieuſes, les affections de la poitrine plus à craindre, les fièvres lentes qui dépendent de cette cauſe plus communes. Chez les adultes, & ſur-tout chez les perſonnes fortement conſtituées, exercées & robuſtes, le ſang a plus de conſiſtence & de tenacité, les maladies inflammatoires ont un caractère plus phlegmoneux; les fiévres putrides, malignes, s'y joignent; les affections rhumatiſmales commencent à ſe développer, les maladies de la tête ont lieu, il ſe forme des congeſtions dans le bas-ventre; ces diſpoſitions chroniques augmentent avec l'âge; l'eſtomac perd de ſa force & de ſa facilité à digérer. Avec la vieilleſſe viennent plus abondamment les affections

catarrhales, chroniques, rhumatiques, les maladies pituiteuſes, ſéreuſes, &c. les foibleſſes des nerfs, les apoplexies, les paralyſies, la gravelle, &c. ſont l'appanage de cette période. La ſenſibilité, qui eſt la vie des parties ſolides, la fermentation inteſtine, qui eſt la vie du ſang, s'affoibliſſent, & le mouvement des humeurs, qui en eſt la ſuite & l'effet, languit preſque ſuſpendu; les canaux qui répandoient & multiplioient la chaleur, la ſoupleſſe & l'humidité, s'oblitèrent; il ne ſe fait preſque plus de tranſpiration à travers l'écorce dure & sèche de la peau; les ſéroſités, qui ne ſont plus évacuées par ce couloir, le plus étendu de tous, & qui ſont malmê lées avec le ſang, ſe dépoſent ſur différens membres, ou ſe ramaſſent dans des cavités particulières, & forment de nouveaux obſtacles à l'exercice des fonctions qui en ſont le ſiège.

Les ſaiſons de l'année, comme celles de la vie, modifient encore, d'une façon particulière, les maladies; non-ſeulement leur ſucceſſion donne lieu à des affections

de différente nature, mais encore il y a dans leur cours & dans leur caractère des variétés & une manière d'être différente, suivant la constitution de la saison ; ces détails exigent quelques considérations particulières, comme devant influer, ainsi que les observations précédentes, sur la nature du traitement, sur le choix & l'emploi des remèdes; ce sera l'objet de la lettre suivante.

LETTRE VIII.

Effets des saisons sur les maladies ; considérations qui résultent sur l'emploi des remèdes.

HYPPOCRATE a remarqué (1) que l'exposition avantageuse d'une ville, qui la met dans le cas de recevoir les impressions libres du soleil & des vents, & d'user de bonnes eaux, y rend moins sensibles

---

(1) *De aere, aquis & locis.*

& moins fâcheux les changemens des ſaiſons, & les variations de l'athmoſphère; il eſt fort rare, mon cher confrère, de voir ici de ces fléaux terribles, produits d'une cauſe générale, qui dévaſtent d'une manière uniforme des contrées entières. Les viciſſitudes de froid & de chaud ſont, comme je vous l'ai obſervé, très-fréquentes & très-rapides, au point qu'il y a des temps où le même jour offre juſqu'à vingt ou vingt-cinq degrés de différence à cet égard ; mais le paſſage d'une ſaiſon à l'autre ſe fait d'une manière aſſez peu ſenſible, & les vents, dont l'accès eſt bien libre, ne traverſent aucun foyer infect, d'où ils puiſſent apporter les exhalaiſons pernicieuſes; l'horiſon vaſte & découvert laiſſe au ſoleil l'action la plus libre & la plus ſoutenue, & ſi les vapeurs plus ou moins ramaſſées n'étoient pas un obſtacle plus fréquent à l'accès de ſes rayons, leur impreſſion ſeroit longue & durable. Cependant la diverſité des ſaiſons modifie d'une façon particulière les maladies que d'autres cauſes peuvent exciter, & ces

viciſſitudes en déterminent auſſi ſur des ſujets qui ſont déjà déſavorablement diſpoſés. La tranſpiration, qui par ſon abondance & ſon utilité joue un ſi grand rôle dans l'économie animale, eſt ici fort contrariée par l'abſence du ſoleil, par les temps humides, nébuleux, couverts, variables ; elle eſt ſur-tout très-dérangée par ces alternatives de chaud & de froid qui ont lieu au printemps ; ſoit par l'effet de ces ſucceſſions rapides, ſoit par celui de cette fermentation, de ce mouvement nouveau que la nature rajeunie, & une température plus chaude occaſionnent dans des vaiſſeaux roidis & dans des humeurs engourdies, on voit au printemps régner la cohorte nombreuſe des fluxions, des rhumes, des catharres, qui accompagnent des ſynoques ſimples, ou des fièvres putrides vermineuſes. La poitrine, foyer d'une tranſpiration particulière très-conſidérable, en eſt le ſiège le plus ordinaire.

Les commencemens de l'été ſont fort ſains, ſoit parce que le paſſage du prin-

temps à cette ſaiſon ne ſe fait pas par un changement bruſque & violent, ſoit parce que les fruits aqueux ſont les ſeuls qui paroiſſent. Quelques imprudens paient alors, par des fluxions de poitrine & des pleuréſies, le plaiſir dangereux de ſubſtituer trop rapidement une grande fraîcheur à une chaleur vive. Ces maladies, excitées dans ces circonſtances, ſont ſimples, ou, comme diſent les pathologiſtes, eſſentielles. Les affections bilieuſes commencent à ſe développer, on voit règner quelques fièvres intermittentes, ſur-tout tierces : à meſure que le ſoleil darde ſur nous, avec plus de force, des rayons plus directs, & que les fruits de toute eſpèce ſe répandent, les fièvres deviennent plus communes, plus vives, plus ardentes, elles portent davantage à la tête, elles attaquent ſur-tout les gens du peuple qui travaillent ſous un ſoleil ardent, qui ſont privés de fruit, ou qui n'en mangent que de mauvais. Les maladies bilieuſes, ventrales, les diarrhées, dyſſenteries, teneſmes, cholera-morbus, &c. ſe

répandent ; leur caractère est analogue à la constitution sèche ou humide de la saison, & à la qualité âcre ou glaireuse des fruits, qui en est une suite. Les eaux abaissées, plus ou moins altérées, deviennent quelquefois, dans cette saison, une source particulière de maladies.

C'est sur-tout en automne, que les dérangemens préparés par l'été se manifestent ; la bile desséchée dans ses couloirs, devenue *mélancholie*, pour parler avec les anciens, le sang appauvri, épaissi, &pour ainsi dire *poisseux*, les organes du bas-ventre engorgés, deviennent les causes ou le foyer des obstructions, des fièvres quartes, des synoques putrides, des affections vaporeuses, atrabilaires, hémorrhoïdales, & des maux analogues. Les embarras, facilement observables dans les viscères, sont d'autant plus tenaces, les maladies qui en résultent, d'autant plus graves & opiniâtres, que les chaleurs de l'été ont été plus fortes & plus longues, & qu'il y a eu moins de fruits.

L'hiver froid & humide voit éclore

toutes les maladies qui dépendent de la diminution des tranſpirations, de l'augmentation de nourriture, du défaut d'exercice; la pléthore ſanguine, les congeſtions ſereuſes, les amas d'humeur en ſont l'effet immédiat; il en réſulte des fièvres catharrhales, des fluxions, des fièvres, des indigeſtions, des attaques, divers épanchemens de féroſité, les dépôts rhumatiques, &c. &c.

Les dérangemens dans le cours & la température de ces ſaiſons, donnent naiſſance à des changemens dans le caractére des maladies qui leur ſont propres, & en déterminent de particulières. Le printemps chaud & humide précipite la végétation, nuit à la qualité des grains deſtinés à la nourriture, favoriſe la ſortie des plantes qui y mêlent leurs ſemences pernicieuſes, telles que la moutarde, les jacobées, &c. diſpoſe les corps aux fièvres, ſur-tout putrides & vermineuſes, aux attaques: &c. Dans les étés peu chauds, la maturation des fruits eſt lente, imparfaite, leur qualité mauvaiſe &

glaireuſe. L'humidité dominant dans l'automne & l'hiver, multiplie les catarrhes & les rhumatiſmes, la nature de ces affections, & des autres maladies, eſt plus humorale & pituiteuſe ; les hivers exceſſivement rigoureux, néceſſitent même dans le peuple l'inaction, lui rendent le travail difficile, le forcent de s'enfermer plus longtemps, & de s'entaſſer dans des endroits clos, mal aërés, échauffés avec des poëles, donnent lieu à une nourriture plus mauvaiſe, à une augmentation de misère, & deviennent par-là une cauſe très-active de maladie & de mortalité.

Vous devez juger, mon très-cher ami, que les maladies bien éloignées de cette ſimplicité qu'elles offrent ordinairement dans nos paiſibles foyers, ne peuvent pas être auſſi légèrement abandonnées aux ſeules forces de la nature ; quelle que ſoit votre répugnance pour la ſaignée, vous ne pourrez vous empêcher de trouver quelquefois ce ſecours utile, & même indiſpenſable dans beaucoup de

maladies fébriles, fur-tout pendant l'hiver & le printemps, & dans les complications fi fréquentes de fluxions fanguines & d'engorgemens inflammatoires ; vous verriez beaucoup d'affections à la tête, avec difpofition plus ou moins forte & prochaine aux attaques qui exigent cette évacuation, un grand nombre dépendant de fuppreffion de règles & d'hémorrhoïdes, dans lefquelles il faut rappeller cette excrétion fanguine, ou la fuppléer. Vous obferveriez que pendant, ou peu après le froid, le fang exceffivement coëneux, peut être tiré avec plus d'avantage & de fécurité; les jeunes gens qui ne font pas épuifés, les adultes robuftes, les femmes en général, & les vieillards confervés fupportent bien ce remède ; je penfe avec vous que le fpectacle des maux qui fuivoient l'abus qu'on en faifoit autrefois dans cette ville, & dont nous avons été dans le cas de gémir fouvent, étoit bien propre à en dégoûter ; il fut peut-être un temps où l'on pouvoit appliquer à Paris ce que l'auteur de l'article

d'encyclopédie concernant cette ville dit d'Athènes: « Leurs médecins regardant » l'étude de l'art & des obſervations » d'Hyppocrate comme un temps perdu » dans la pratique, l'exerçoient empiri- » quement par deux ſeuls remèdes qui » marchoient toujours de compagnie, » la ſaignée, & la purgation avec l'helle- » bore noir juſqu'à extinction de forces; » peut-être trouvèrent-ils que la folie ou » la phrénéſie dominoit dans toutes les » maladies des Athéniens, & qu'on riſ- » quoit trop à écouter la nature ſi étran- » gement viciée chez ce peuple, & à » attendre d'elle quelque criſe ſalutaire ». Je puis vous certifier qu'on eſt aujourd'hui fort revenu de cette méthode dangereuſe de verſer à grands flots le ſang des malades qui les plongeoit dans des épuiſemens irrémédiables; d'un autre côté il faut ſe garantir des excès oppoſés, & vous ſçavez mieux qu'un autre qu'il faut par-tout, & en particulier dans notre profeſſion, éviter les partis extrêmes que la paſſion inſpire plutôt que la raiſon.

Dans cet état, pour ainsi dire, habituel d'indigestion, dans cette foule de maladies auxquelles les congestions humorales concourent plus ou moins, il semble que les purgatifs & les vomitifs doivent remplir promptement & entièrement tout l'objet; sans doute ces secours sont souvent appropriés, mais il ne faut pas se dissimuler leur danger, quand ils sont employés à contre-temps, & sans indication précise; au commencement des maladies, quand le sang domine, quand il porte évidemment, ou obscurément à la tête, quand il y a des signes plus ou moins marqués d'engorgement & d'inflammation, quand il y a, ce qui s'observe fréquemment, des complications nerveuses & spasmodiques, &c. &c. L'émétique, loin de produire les bons effets que semblent en promettre les nausées & les indices d'embarras d'estomac, aggrave la maladie, & en dérange la marche. Pendant leur cours, il faut avoir égard au travail de la nature, le seconder, le favoriser, ôter les obstacles qui s'opposent

s'oppofent à fa liberté & à fes effets, & fe bien garder de contrarier par des purgatifs qui ne feroient pas décidément indiqués, fes efforts utiles & réglés.

Le vomitif femble être le moyen par excellence de diffiper ces amas d'humeurs & de bile qui caufent les maladies d'été; l'hyppecacuana en particulier eft regardé comme le fpécifique des diarrhées & des dyffenteries; on doit cependant obferver que lorfque les chaleurs ont été bien fortes, qu'il en eft réfulté beaucoup d'âcreté & d'irritation, ce remède inconfidérément adminiftré devient très-dangéreux; les acides, les anti-phlogiftiques, les délayans, les bains même, font des moyens plus convenables; ils difpofent avec douceur & fécurité à l'ufage retardé des laxatifs légers, des eaux acidules, qui font dans cette faifon un fecours curatif & préfervatif très-fouvent approprié.

C'eft fur-tout la complication des affections nerveufes, qui doit rendre plus circonfpect fur l'ufage des évacuans dans les maladies aiguës; cette complication

très-fréquente ici, comme je vous le disois, indique aussi des secours particuliers. Il faut plus souvent des vésicatoires, pour faire une diversion d'irritation, que pour opérer une dérivation d'humeurs ; ils sont nécessaires pour secouer & ébranler les nerfs qui, dans certaines fièvres, & sur-tout dans celles qu'on appelle malignes, sont le principal foyer du mal ; ils sont propres à ranimer la nature affaissée, à favoriser la résolution d'engorgemens opiniâtres, à fixer aux extrémités les humeurs rhumatismales, à rappeller au-dehors des éruptions cutanées, dont le reflux à l'intérieur occasionne tant d'accidens. Mais, vous avez dû le remarquer souvent, il y a pour l'emploi de ce secours, un moment qu'on pourroit appeller de maturité ; il est quelquefois totalement décisif, & presque instantané, quand on saisit bien ce temps, & non-seulement il ne produit aucun effet, si on se presse trop d'y recourir, mais encore on se prive d'une grande ressource pour les circonstances tardives

qu'on peut prévoir, où il feroit plus nécessaire & plus convenable ; d'un autre côté, il faut éviter l'extrême opposé, en retardant jusqu'au temps où la sensibilité est perdue, de manière à ne pouvoir plus être excitée ni réveillée. Vous avez été dans le cas d'observer aussi qu'il y a des attaques d'apoplexie où il semble qu'on ne peut pas trop tôt appliquer les vésicatoires, pour détourner l'engorgement funeste du cerveau, & irriter des nerfs relâchés ; cependant ils deviennent inutiles, & même nuisibles, si l'on suit trop précipitamment cette indication apparente ; souvent il est nécessaire de faire précéder la saignée & les évacuans ; souvent ces maladies ont leur foyer dans le bas-ventre ; souvent elles ne sont que le début, ou, un accident particulier des fièvres exacerbantes & putrides qui doivent avoir un cours réglé, dont les vésicatoires trop tôt appliqués troubleroient la marche, ou bien, auxquelles ils manqueroient sur la fin. Ces cas s'offrent fréquemment à la pratique.

L'ufage des exutoires habituels, du fainbois, du cautère, eft bien affez répandu, & il faut convenir qu'il eft fort indiqué par l'altération très-ordinaire dans le fang, produit d'humeurs rhumatifmales, laiteufes, dartreufes, utérines, &c. qui ont été négligées, répercutées, irritées, contrariées, &c. La gale, la petite vérole, effets du hazard ou de l'intention, excitées fortuitement par une contagion naturelle, ou déterminées à deffein par l'art, ont dans certaines occafions fait l'office heureux d'un cautère puiffant & fort étendu. On a vu par l'action de ces maladies, & par le traitement qu'on y a dirigé, fe diffiper des affections graves, anomales, opiniâtres, qui dépendoient fûrement de quelque humeur tenacement attachée aux nerfs, qui avoit éludé l'action des remèdes ordinaires. Quel qu'ait été le fuccès de ces révolutions, on doit prendre garde de n'en pas abufer, & de ne pas fe livrer, fans beaucoup d'examen & de réflexion, à ces tentatives hardies. Il en eft de même

du feu ; cette arme violente, la dernière ressource de l'art, suivant notre grand maître (1), a pu être quelquefois utilement employée contre des maux graves & rebelles ; mais exercée sans ménagement, sans besoin marqué, avec trop de fréquence, elle est devenue pernicieuse, destructive, meurtrière même, pour l'apologiste inconsidéré de ce terrible moyen.

La laine portée sur la peau, forme aussi une sorte d'exutoire soutenu qui y appelle doucement les humeurs, qui entretient, augmente ou rétablit la transpiration insensible, & en prévient les dérangemens. L'habitude en est fort fréquente dans ce pays, ainsi que celui des chemises ou camisoles de coton, qui remplissent plus foiblement le même objet. On ne peut trop en recommander l'usage, à cause des dérangemens très-faciles & très-frequens dans le cours de la transpi-

(1) *Quæ medicamenta non sanant ferrum sanat, quæ ferrum non sanat ignis sanat.* Aphor. 88. Lib. VII.

ration, & comme un moyen quelquefois ſuffiſant de ſoutenir cette évacuation importante, de ſe garantir des catarrhes, de diſſiper des affections rhumatiſmales, au moins propre à les adoucir, à en préſerver & à en prévenir le retour.

On ne doit jamais perdre de vue, ſurtout dans ce pays, la part que ces humeurs ont, ainſi que les éruptions rentrées, & les laits répandus, à la production des maladies. Elles ſont le principe obſcur de beaucoup d'affections vagues qui déconcertent le diagnoſtic & le traitement ; les obſtructions qui en réſultent, la phthiſie & l'hydropiſie qu'elles entraînent enſuite, ſeroient quelquefois ſuſceptibles de guériſon, ſi on dirigeoit à ces cauſes déterminées des remèdes appropriés ; la phthiſie, ici de même & plus encore que chez nous, réſiſte ordinairement à cette eſpèce de remèdes *fatua* & nuls, preſque excluſivement employés, parmi leſquels le lait tient le premier rang ; elle eſt aigrie & précipitée par la méthode active & incendiaire que

quelques-uns veulent y ſubſtituer. Si quelquefois elle eſt guérie, c'eſt lorſqu'on attaque promptement la cauſe par des moyens propres, c'eſt dans les cas où des fondans doux, & des balſamiques bien ménagés, peuvent réſoudre inſenſiblement les tubercules, déterger & cicatriſer les ulcères, ſans appeller l'inflammation.

Quoique l'hydropiſie ne ſoit pas, comme dans les pays chauds, la ſuite des excès d'un vin ſpiritueux, & l'effet immédiat d'un ſquirre qu'on pourroit appeller *tartareux*, & du racorniſſement des viſcères, elle eſt produite ou entretenue par des obſtructions & des engorgemens plus ou moins conſidérables; elle ne ſupporte pas mieux l'uſage indiſtinct des purgatifs âcres, qu'on a décorés du nom triomphant d'hydragogues. Baillou, obſervateur très éclairé, a depuis longtemps remarqué la fréquence des morts qui ſuivent l'effet ſouvent déplacé de ces remèdes dans cette maladie; vous avez vu avec quelle force

& quelle raiſon M. Bacher s'eſt élevé contre leur abus pernicieux. J'avois gémi ſur l'empiriſme, devenu par l'ancienneté plus nuiſible & plus pernicieux, qui ſubordonnoit à cette méthode le traitement de toutes les hydropiſies. J'avois prié en conſéquence la Société Royale de Médecine de demander des renſeignemens ſur ce ſujet intéreſſant, elle a bien voulu entrer dans mes vues; non-ſeulement elle a déféré à ma prière, a propoſé ce ſujet, & en a diſtribué le prix, mais encore elle y eſt revenue, & a doublé elle-même les recommandations & les encouragemens. Il ne pourra que réſulter de tous ces travaux des lumières utiles à l'humanité : toujours eſt-il certain qu'on doit varier le traitement ſuivant les cauſes & les ſujets, ſuivant la nature & le ſiège des engorgemens, ſuivant les complications & les accidens qui s'y joignent, & l'on ne doit pas oublier que l'irritation nerveuſe, acceſſoire très-ordinaire, rend en général fort déplacés les purgatifs âcres, & exige beaucoup de circonſ-

pection, de préparation & de ménagemens dans les cas où ils peuvent être indiqués ; en un mot, il y a peu de maladies qui par leur importance & leur gravité soient moins dans le cas d'être abandonnées aux seules forces de la nature, ou livrées à l'inexpérience & au charlatanisme.

Les fièvres intermittentes, beaucoup plus humorales ici que dans nos cantons, exigent & comportent moins le quinquina. La pratique présentoit chez nous peu de ces fièvres qui ne fussent promptement & avantageusement combattues par un vomitif, un ou deux purgatifs, & du quinquina à hautes doses. Il n'en est pas de même dans ce pays : au printemps, en insistant pendant quelque temps sur les délayans, les incisifs, les évacuans, entr'autres sur les eaux minérales acidules, on a rarement besoin du fébrifuge spécifique ; en automne il seroit dangéreux de l'employer, avant d'avoir détruit par l'usage continué des apéritifs plus forts, des fondans énergiques, des

purgatifs répétés, les engorgemens plus ou moins décidés dans les organes qui en ſont le principe; elles cèdent alors à ces moyens ſeuls qui en ont emporté la cauſe, où le quinquina qui leur ſuccède détruit facilement l'eſpèce d'habitude organique & nerveuſe qui décide le retour périodique des accès.

Cette vertu anti-périodique bien marquée, & preſque excluſive, rend le quinquina précieux dans beaucoup de maladies qui reviennent par intervalles plus ou moins réglés, ſur-tout quand elles ſont jointes à un état d'atonie & d'épuiſement, comme il arrive fréquemment dans ce pays; je l'ai employé avec beaucoup de ſuccès dans des hémoptiſies ainſi compliquées. Il rétablit, par un uſage continué, le ton détruit du ſang & des nerfs, & arrête, par cette vertu énergique, la diſſolution qui détermine la gangrène, ſoit lorſqu'elle eſt tout-à-fait manifeſtée par des ſymptômes extérieurs, ſoit lorſqu'elle s'annonce dans le cours de certaines fièvres malignes, éruptives, &c.

Il eſt le remède propre & preſque unique de cet état de conſomption & de dépériſſement qui ſe trouve ſans matière & ſans engorgement, ſuite ordinaire des excès & des débauches ; il n'eſt pas moins utile dans ces affections vaporeuſes, & dans ces dérangemens habituels d'eſtomac qui ne dépendent que de foibleſſe. Ces cas ſont très communs; mais il eſt encore plus ordinaire de rencontrer ces empâtemens glaireux, d'abord effet & enſuite cauſe de digeſtions imparfaites & difficiles ; ils excluent les toniques aſtringens, ils céderoient preſque toujours au ſeul régime, mais il eſt ici à-peu-près impraticable ; on le ſupplée, autant qu'il eſt poſſible, à l'art de ſuppléer la nature, par de petites doſes d'hyppecacuana, par l'uſage habituel de la rhubarbe, de l'aloës, &c. pris avant le repas, qui joignent à la qualité ſtomachique, inciſive, l'avantage eſſentiel d'entretenir ou de procurer la liberté du ventre qui manque ſouvent ; mais les criſpations, les irritations nerveuſes, les diſpoſitions

ſpaſmodiques, la préſence des humeurs âcres, l'altération ſcorbutique du ſang, contr'indiquent encore ces remèdes chauds, ou du moins exigent dans leur uſage de la réſerve & des précautions.

L'âge critique, qui eſt pénible chez les femmes, ſur-tout chez celles d'un certain état, par la complication de pléthore ſanguine, de congeſtion humorale, & d'affection nerveuſe, devient ainſi pénible à ſupporter, & embarraſſant à diriger; ce paſſage ſeroit rendu plus facile par l'exercice & le régime: on diſſiperoit, ou même on préviendroit beaucoup d'incommodités, trop ordinaires à cette époque. Sans doute il eſt quelquefois inévitable de recourir à la ſaignée, mais ce ne peut être qu'avec beaucoup de précaution, à cauſe de l'état des nerfs. Parmi les anti-ſpaſmodiques, les uns n'ont que des effets momentanés, les autres ne peuvent être employés ſans inconvénient, s'il eſt beſoin d'évacuations ſanguines ou humorales; ces dernières ſont en général plus contraires aux diſpoſitions vaporeuſes.

Cependant, lorſqu'elles ſont bien néceſſaires, les eaux minérales offrent pour les obtenir un moyen aſſez approprié; il y en a de ſalines, de ſavoneuſes, d'acidules, qui peuvent être employées avec choix, ſuivant les circonſtances, continuées longtemps à petites doſes, ou données plus abondamment pendant un plus petit nombre de jours. L'exercice, le régime, la diſſipation & la gaieté, qu'on joint ordinairement à ce remède, en augmentent & en favoriſent le bon effet: les fleurs blanches, auxquelles les femmes de ce pays ſont extrêmement ſujettes, deviennent encore plus fréquentes à cette époque; quelquefois elles ne dépendent que d'un reſte de foibleſſe & de relâchement dans des vaiſſeaux qui ont ſervi à une autre évacuation; d'autres fois elles ſont une eſpèce d'égoût formé inſenſiblement, & qui par ſon ancienneté devient digne d'attention; dans quelques ſujets elles ſont entretenues par des cauſes particulières; l'humeur, qui en eſt la matière, varie auſſi beaucoup de nature;

tantôt âcre & irritante, & tantôt inactive, elle annonce, par un caractère & des effets diversifiés, des principes différens. Les eaux acidules & ferrugineuses sont dans les cas simples d'atonie & de congestion, un remède très-convenable.

Il est beaucoup d'autres occasions où ce moyen seroit utile, on en doubleroit la vertu en le rendant agréable ; il est surtout à propos, comme nous le remarquions dans un grand nombre de maladies d'été ; les eaux de Passy, qui sont à notre porte, offrent à cet égard beaucoup d'agrément & d'utilité.

On est aussi dans le cas d'attendre & d'obtenir des bains les plus grands avantages, dans toutes les circonstances relatives à l'âge critique. Tièdes, ils relâchent, détendent, assouplissent ; froids, ils sont un excellent tonique ; cette différence d'action & de vertu les rend appropriés à des cas différens ; & il en résulte en même temps qu'on ne doit ni en user indistinctement, sans motif & sans régle, ni en abuser ; autant les bains tièdes sont

propres à calmer les irritations, à diminuer les resserremens & les spasmes, à favoriser l'issue des transpirations; autant ils pourroient devenir nuisibles dans des cas où l'on auroit à craindre de l'atonie & de la foiblesse. L'usage déplacé & poussé trop loin de ces bains, des lavages intérieurs, & même des lavemens, efféмine, suivant l'expression de Baillou, & détermine souvent des vapeurs, & d'autres incommodités. Ils sont en général fort à la mode dans ce pays, & je pense même, mon cher ami, qu'on en abuse souvent, sur-tout dans l'état de grossesse; pour le plus léger tiraillement, pour la plus petite douleur, effet naturel & passager de l'extension nécessaire des ligamens, on plonge une femme dans le bain; il en résulte quelquefois des fausses couches, ou une foiblesse dans la matrice, qui est de conséquence dans la suite. Ce secours restreint dans ces circonstances aux cas de nécessité, & renvoyé au neuvième mois, offre une ressource vraiment précieuse, & marquée par des succès

intéressans. C'est sans doute parce qu'il est agréable, qu'on s'y livre sans précaution ; on pourroit inférer de-là que le déboire des remèdes auroit une sorte d'utilité : celle de les faire réserver pour les cas de besoin. Le bain froid a l'avantage de fortifier sans échauffer, de resserrer sans irriter, de calmer sans affoiblir, de rafraîchir sans réfroidir ; son usage même peu indiqué, auroit moins d'inconvénient, & pourroit être plus facilement accordé au goût & au plaisir ; mais il y a des personnes qui ont la transpiration facile à déranger, la poitrine irritable, des humeurs rhumatismales, gouteuses, dartreuses, ou autres, des dispositions aux crachemens de sang, &c. &c. qui ne doivent pas se le permettre sans examen & sans ménagement : les lotions avec l'eau froide sont plus convenables aux enfans que les bains entiers.

On trouve ici, non-seulement tout ce qui est nécessaire pour les bains de santé, d'agrément & de propreté, mais encore de quoi suppléer & remplacer les bains,

les douches & les étuves, qu'on étoit obligé d'aller chercher aux fontaines thermales. La France offre en plusieurs contrées de ces sources imprégnées de différens minéraux, qui ont divers degrés de chaleur, & des propriétés variées. On y voit, par l'attention du gouvernement, & sous la direction de médecins éclairés, les secours réunis produire des effets prodigieux, opérer des guérisons difficiles. C'est sur-tout dans ces rhumatismes froids, dans ces affections nerveuses qui portent atteinte au mouvement & au sentiment, que leur action & leurs succès sont plus marqués; mais l'art, aussi industrieux que la nature est féconde, a réussi à les imiter; & a pu ainsi les mettre à portée de beaucoup de gens qui ne pouvoient pas les aller chercher au loin; vous voyez, mon cher ami, que dans cette ville fertile en ressources de toute espèce, les moyens de remédier semblent se multiplier dans la même proportion que les occasions & les principes de maladie. Mais on ne doit jamais oublier, que même dans ces cas

où l'apathie & l'atonie ſemblent portées au plus haut période, il ſe trouve des complications de ſpaſmes & de reſſerrement, que des tenſions exceſſives dans des organes antagoniſtes ont quelquefois déterminé ou ſuivi ces relâchemens paralytiques, & que les agens irritans deviennent alors tout-à-fait déplacés, ou exigent beaucoup de circonſpection dans leur uſage.

Pour ranimer & régler le cours du fluide, qui diſtribue la vie avec le ſentiment & le mouvement, il ſemble qu'il n'y avoit pas de moyen plus actif & plus propre que ce même fluide, qui paroît être l'ame & le principal inſtrument de la nature, & que cependant l'art a pu, par une induſtrie merveilleuſe, maîtriſer, diriger, conduire, exciter & renforcer à volonté; la théorie avoit penſé que les eſprits animaux étoient de nature électrique, que tous les maux devoient en conſéquence provenir d'un excès ou d'un défaut d'électricité; que ceux qui avoient plus particulièrement leur ſiège dans les

nerfs, reconnoiſſoient plus immédiatement cette cauſe, & ne pouvoient manquer de trouver dans l'électriſation un remède efficace. L'expérience a paru donner plus de poids à ces idées ; on voyoit par ſon effet les nerfs diverſement ébranlés & ſecoués, recevoir des commotions plus ou moins fortes, qu'on pouvoit pouſſer juſqu'au ſpaſme, à la convulſion, & même à la mort, le ſang agité, diviſé juſqu'au point d'être diſſous, & plus facilement corrompu. Quels réſultats ne devoit-on pas ſe promettre en modifiant cette action, en la proportionnant & l'adaptant aux cas, aux ſujets, aux circonſtances ? Depuis plus de trente ans des hommes célèbres ont répété les tentatives; vous trouverez à ce ſujet des recueils immenſes d'obſervations, & des prétentions plus multipliées encore. Nous avons entr'autres ici dans ce moment un artiſte fameux, qui dirigeant à des objets utiles l'adreſſe incroyable dont il eſt pourvu, manie avec beaucoup de dextérité cet agent

merveilleux, & un médecin éclairé qui en fait ſon unique occupation ; les détails que M. Mauduit donne de ſes effets avec la plus franche & la plus impartiale exactitude, les rapports dans leſquels il préſente avec candeur les cas où l'électricité guérit, ceux où elle ſoulage, ceux où elle eſt nuiſible, ſont un modèle digne d'être propoſé à tous les médecins honnêtes, & un tableau très-intéreſſant pour tous ceux qui cherchent à s'inſtruire ; mais pour avoir un préſervatif aſſuré contre les prétentions exceſſives de l'engouement & de l'enthouſiaſme, ne manquez pas de lire avec attention l'excellent mémoire de M. Marat ſur l'*électricité médicale.*

Ce ſeroit bien encore ici le cas de répondre à votre empreſſement toujours renaiſſant, & de vous parler encore du magnétiſme animal, de ce moyen fameux, analogue à l'électricité, d'agir puiſſamment ſur les nerfs, & par eux ſur toute l'économie animale, qui a été propoſé comme une panacée infaillible, adminiſtré avec hardieſſe, adopté avec enthou-

ſiaſme, & qui a fait depuis quelques années, & fait encore beaucoup de bruit : mais que puis-je ajouter à ce que je vous ai déjà marqué ſur ce ſujet, & aux détails plus étendus que vous avez puiſés dans cette multitude d'écrits dont il a été l'objet ? Sans doute il peut y en avoir qui ſoient l'ouvrage de l'enthouſiaſme, ou de la prévention contraire ; pour éviter le double écueil dans lequel ils pouvoient conduire, j'ai voulu tout voir par moi-même, & je ne vous ai rien mandé qui ne fût le réſultat d'une obſervation aſſidue & répétée. Je vous ai déjà dit que l'humeur intéreſſée du principal auteur de cette méthode ne m'avoit pas permis de ſuivre ce travail chez lui, mais que j'avois trouvé chez ſon premier élève & ſon heureux émule toutes les facilités, la complaiſance, la franchiſe, le déſintéreſſement qu'on peut déſirer d'un homme honnête & éclairé, que j'ai pu y examiner & ſuivre les malades, obſerver la pratique du magnétiſme, ſes effets, ſes ſuites & ſes réſultats ; m'inſtruire des

procédés & des moyens, les mettre moi-même en usage; je n'ai vu aucune différence d'avec ce qui se passoit dans l'autre attelier. Mais je ne puis assez vous répéter qu'on ne peut suspecter la droiture & la bonne-foi d'un médecin qui accueille avec empressement ses confrères, qui les appelle, les invite, leur communique tout ce qu'il fait & ce qu'il sçait. Sans doute il peut se tromper, *humanum est errare*, mais il ne peut être accusé de dol & de fourberie, & beaucoup de personnes qui l'ont imité, ou qui ont cru aux merveilles du magnétisme, semblent être par leur état, leur mérite, leurs lumières & leur façon de penser, à l'abri des inculpations de bêtise, d'imposture, de charlatanisme & d'avidité, qu'on leur a trop facilement prodigué; elles ont été séduites, & il étoit très-facile de l'être, je dirois presque, très-difficile de ne pas l'être par beaucoup d'effets très-sensibles, par des phénomènes très-apparens, par des changemens peu équivoques, par les assurances les moins suspectes de soula-

gement & de guérison ; ce spectacle étoit vraiment fait pour surprendre & pour en imposer, & il ne falloit pas moins qu'une observation faite de sang froid, & avec constance, pour dissiper une illusion assez naturelle. Combien de faussetés & d'absurdités ont attiré la croyance des gens les plus respectables & les plus éclairés, combien de mensonges ridicules ont été adoptés de bonne foi par eux, & proposés avec franchise, sans qu'on ait pu les accuser de manquer d'esprit & de probité? L'histoire des nations, des peuples, des particuliers, en fournit des exemples frappans & nombreux dans tous les genres. Mais aussi combien de choses mal présentées dans un temps, ou trop outrées, ou pas assez développées, ont été proscrites & chargées d'anathêmes, qui reparoissant ensuite sous une forme plus avantageuse, & dans des circonstances plus favorables, ont attiré le suffrage général (1). Un écrivain ingénieux

(1) Les effets si marqués de la baguette,

a fort judicieuſement remarqué, qu'*avec le temps vieilles folies deviennent ſageſſe, & anciens petits menſonges ont produit de groſſes, groſſes vérités.*

Pendant l'eſpace de trois mois que j'ai ſuivi fort aſſidument ces opérations, j'ai vu beaucoup de ſpaſmes, de convulſions, de mouvemens extraordinaires, produits par le procédé magnétique ; pluſieurs effets ſinguliers ont paru s'exciter ſous mon doigt magnétiſant ; mais je puis atteſter, avec vérité, que je n'en ai vu réſulter aucune guériſon de maladies bien réelles, bien caractériſées, ſuſceptibles d'être obſervées, dont j'ai tenu note

---

que vous avez vus, & autres phénomènes analogues, que les obſervateurs ſeuls, décidés par la vérité & par l'intérêt, accueilloient bonnement, & que les ſçavans gênés par les explications dédaignoient orgueilleuſement, ſont devenus une branche de la phyſique, un moyen vraiment intéreſſant, depuis que le célèbre & infatigable Thouvenel a prouvé leur rapport & leur liaiſon avec l'électricité minérale.

exacte,

exacte, que plusieurs ont persisté au même degré, malgré le régime, la dissipation, la crême de tartre, & d'autres remèdes; qu'il y en a eu qui n'ont point été empêchés par ces secours foibles ou non appropriés, d'avoir une issue funeste. Quant aux maux de douleur, que nous ne sçavons que par la relation des sujets, quelque confiance qu'ils méritent, nous ne pouvons regarder leur rapport comme des observations propres & décisives, & j'ai appris à me méfier des certificats donnés dans des momens de bien être, dans des accès d'enthousiasme & de reconnoissance, ou arrachés à la complaisance; combien de gens, après plusieurs mois, après des années entières d'une persévérance étonnante, se plaignoient encore des mêmes maux dont ils avoient attesté être radicalement guéris? Vous sçavez combien l'imagination, l'exercice, le régime, & les différens secours ajoutés ouvertement, ou en cachette, ont eu de part, à ce qu'il y a eu de réel dans les succès. Il pourroit bien y avoir aussi

quelque effet phyſique, comme je vous diſois, produit naturel des émanations qui s'échappent des corps animés, & que les autres reçoivent & abſorbent : c'eſt par elles que la nature a lié les individus, qu'elle a établi entr'eux une réciprocité d'influence & d'action d'où réſultent des phénomènes de divers genres plus ou moins précieux dans l'ordre de la ſociété, qui ſervent peut-être à l'étendre & à la perpétuer. Le procédé du magnétiſme, qui s'opère par un rapprochement aſſez ſoutenu, par un contact immédiat, par des frottemens, &c. peut ſans doute exciter une ſorte d'inſurgence dans les houpes nerveuſes (1), dans les follicules glanduleux, peut être une activité particulière dans certains organes, donner ainſi lieu à des phénomènes analogues

(1) Cet effet nerveux n'avoit pas échappé à l'attention de M. Pomme, & il a fort judicieuſement, dès 1782, reconnu & indiqué les ſuites fâcheuſes qui avoient lieu lorſqu'il étoit déplacé ou pouſſé trop loin.

plus ou moins marqués, plus ou moins considérables & diversifiés, suivant les sujets magnétisans ou magnétisés, suivant les parties affectées, les dispositions, & mille circonstances qu'on peut aisément se figurer; mais quels que soient les effets résultans de ce concours de causes physiques & morales, il ne m'a pas paru qu'ils fussent assez constans & assez durables, pour pouvoir offrir un moyen de guérison susceptible d'être employé avec un avantage réel; l'observateur désintéressé peut y trouver de quoi s'occuper & se satisfaire.

Dans ce moment se présente encore un nouveau genre de phénomènes tout-à-fait digne d'attention, qui peut exercer ou amuser l'esprit. Les grandes crises, les attaques de spasme & de convulsion, quoiqu'en général peu pénibles pour les personnes magnétisées, semblent avoir été aujourd'hui abandonnées par les magnétiseurs; ils se prétendent maîtres de suspendre l'opération de l'agent, de l'arrêter dans ses effets à un certain période,

ou au lieu de déterminer ces convulſions effrayantes, ils produiſent une manière d'être qui a l'apparence moins déſagréable, mais qui ſuppoſe une affection bien étrange des nerfs & des eſprits. Dans certains ſujets favorablement diſpoſés, & qui ſont fort rares, ils décident le ſomnambuliſme; ils jettent la perſonne magnétiſée dans cette eſpèce de ſommeil imparfait, où l'on fait, ſans l'application des ſens, des choſes qui ſemblent en ſuppoſer l'action la plus expreſſe, l'exercice le plus immédiat, & qui en ſurpaſſent même les facultés; vous vous rappellez, mon cher ami, les faits ſinguliers que j'ai cités ſur cette matière à l'article *ſomnambule* de l'encyclopédie, & dont je vous ai communiqué les preuves; le ſomnambule magnétiſé va encore plus loin, s'il faut en croire des témoins bien graves, & comme je n'ai pu, à cauſe de ma maladie, voir par moi-même, je ſuis obligé de m'en rapporter à leur relation, ou du moins de ne vous parler que d'après eux. Mais j'ai entr'autres, pour garant, un

médecin très-impartial & très-éclairé ; il m'a aſſuré avoir aſſiſté à pluſieurs de ces expériences, où une perſonne magnétiſée étoit tout-à-coup jettée dans cette eſpèce de ſommeil ; paroiſſant alors privée de l'exercice de tous ſes ſens, ayant les yeux fermés & couverts encore d'un bandeau très-épais, elle ne ſembloit ni voir ni entendre pour le commun des ſpectateurs, mais pour le magnétiſeur, & ceux avec qui il l'avoit miſe en relation, elle acquéroit une activité (1), une ſorte d'intelligence, & de compréhenſion, qui la mettoit dans le cas d'exécuter leurs volontés tacites, & les moins exprimées. Vous ſçavez que les ſomnambules ordinaires voyent, ſans le ſecours des yeux, les objets qui les affectent, & ſont abſolument inſenſibles aux autres ; le moindre

(1) Ainſi Platon penſe que pour prophétiſer il faut être hors de ſoi, que la prudence ſoit offuſquée par le ſommeil, par la maladie, ou enlevée de ſa place par enthouſiaſme ou extaſe céleſte.

mouvement des yeux de la part du magnétiſeur, un geſte indicateur de plus de la part des perſonnes miſes en relation, ſuffiſent, dit-on, pour annoncer leur volonté au ſomnambule magnétiſé, & pour le décider à l'exécuter; mais ſi les yeux & les mains de ceux qui ordonnent mentalement ſont immobiles, leurs idées ne ſont ni compriſes, ni ſuivies, enſorte qu'il faut toujours une modification extérieure qui peigne la volonté; ce ſigne, quoique léger, ſuffit à quelqu'un qui eſt dans une ſorte d'extaſe & d'exaltation; ainſi certains eſclaves attentifs & intelligens comprennent au moindre clignement des yeux l'intention de leurs maîtres; mais il faut toujours que l'acte ſpirituel, idéal, métaphyſique, par lequel on veut, ait un effet phyſique & matériel ſur une fibre, un nerf ou organe intérieur, & qu'il en réſulte une modification particulière d'un organe extérieur qui l'annonce; c'eſt ordinairement la voix, la parole, qui en ſont la manifeſtation la plus expreſſe, mais ſouvent

le geste, le mouvement des yeux, la physionomie y suppléent (1). Il est sans doute singulier que le somnambule magnétisé, voye, sans le secours des yeux, ces modifications presque imperceptibles; mais si les faits allégués sont bien exacts, ce n'est que quelques degrés de perfection de plus que chez celui dont j'ai parlé, & dont je conserve les ouvrages que vous avez vu; toujours il faut que l'acte de la volonté soit, pour ainsi dire, matérialisé, pour qu'il frappe ses sens.

On ajoute que le magnétisé, dans cet état de somnambulisme, voit à travers les tégumens & les autres enveloppes du corps tout ce qui se passe dans son intérieur, qu'il y observe la disposition des organes, qu'il reconnoît leur altération, qu'il juge & expose les principes cachés de maladie; on cite à cet égard des milliers d'observations, mais mon observa-

(1) *Oratio mentis est caracter*, dit Baillou, *& vultus animi certus & constans index.* Epidem. lib. 1.

teur ne m'a communiqué aucun fait capable de convaincre, encore moins de décider, & bien des gens y ſoupçonnent des arrangemens & des tricheries très-faciles. Au ſurplus, tout cela ne guérit de rien, & les ſujets qui ſont ainſi ſuſceptibles ſont très-rares, comme les Blétons & les autres électromètres. Il n'eſt pas étonnant qu'il s'en trouve ſur un théâtre comme celui-ci, & dans quelques autres grandes villes, & que ſur une immenſité de tentatives il y ait eu quelques effets de magnétiſme aſſez évidens pour lui donner une ſorte de vogue, & en faire établir les machines & les inſtrumens; mais quoique je cruſſe fort à l'empire de la mode, j'ai trouvé bien ſingulier ce que vous me mandez de ſon introduction dans ce genre, juſques dans votre petite ville. Je ne penſois pas que le nombre des oiſifs, pour ne rien dire de plus, y fût aſſez grand pour donner lieu & fournir à un pareil établiſſement; mais vous pouvez être aſſuré que, quoique bien plus tard formé, il tombera encore plutôt

qu'à Paris. Le magnétiſme animal avec ſes excès, ſes écarts, & ſur-tout ſes prétentions curatives, augmentera, d'après la vogue étonnante, quoique paſſagère, qu'il a eu, l'hiſtoire des folies humaines; mais peut-être bien apprécié, il méritera un petit coin dans les faſtes de la phyſique & de la médecine. Au reſte c'eſt bien aſſez inſiſter ſur un ſujet qui aura peut-être déjà perdu la plus grande partie de ſon prix, lorſque vous recevrez ces détails; j'ai peut-être même donné plus d'étendue que je n'aurois dû à ceux qui ont précédé, quoique bien plus importans, mais on ſe laiſſe facilement entraîner par des matières auſſi intéreſſantes, & par le plaiſir de converſer avec vous. L'amitié eſt verbeuſe: je vais paſſer au premier objet de l'ouvrage, qui en ſera ainſi devenu l'acceſſoire, & que je pourrai traiter plus ſuccinctement.

Je ſuis, &c.



LETTRE IX.

Sur la petite Vérole.

L'INFLUENCE du climat, mon très-cher confrère, évidemment marquée ſur toutes les maladies, eſt, comme je vous le diſois, plus conſidérable & plus ſenſible ſur la petite vérole. Comme maladie éruptive, elle a ſon ſiège ſur l'organe le plus expoſé aux impreſſions de l'air; elle eſt plus particulièrement ſubordonnée à toutes les cauſes qui peuvent changer la diſpoſition de la peau, la rendre plus ſerrée, ou plus ſouple, lui donner du ton, ou la relâcher, à toutes celles qui agiſſent ſur la tranſpiration. Comme maladie fébrile, qui ſuppoſe un effort général dans les organes & dans les humeurs, elle tient aux conſtitutions épidémiques, aux affections régnantes, en ramaſſe les ſymptômes, & devient ainſi tout-à-tour putride, péripneumonique, angineuſe, catharrale, bilieuſe, diſſentérique, &c.

Par le bouleverſement général qu'elle excite dans le corps, par le concours néceſſaire du ſang & des humeurs, des nerfs & des vaiſſeaux, de tous les organes, & ſur-tout du tiſſu cellulaire, qui eſt le lien des autres, le ſiége des congeſtions morbifiques, le théâtre du travail & de l'action de la nature ſur elles, la petite vérole participe à tous les vices, à toutes les diſpoſitions, à tous les dérangemens qui ont lieu, & qui ſont l'effet des conſtitutions particulières & individuelles, ou produits par les cauſes générales & communes; c'eſt par-là qu'elle devient confluente, cohérente, ſiliqueuſe, pourprée, gangreneuſe, charbonneuſe, &c.

Il eſt certain que cette maladie, lorſqu'elle eſt ſimple & régulière, eſt à-peu-près exempte de danger, que les accidens & les anomalies ſont un effet marqué des complications. Celle que nous avons eu plus ſouvent occaſion d'obſerver dans notre climat pur & ſalubre, provenoit du traitement déplacé que la tendreſſe in-

considérée des mères, & les fausses idées de la maladie avoient introduits, nous étions dans le cas de voir qu'en général la végétation variolique, laissée à la nature, se faisoit paisiblement; mais le desir de l'accélérer, de l'animer, de la rendre plus entière, de faire sortir plus vîte & plus complettement le venin dont on jugeoit le sang & l'intérieur du corps altérés, avoit fait recourir aux remèdes chauds, au régime incendiaire. Le nombre des victimes immolées par cet abus pernicieux est incroyable; de bons praticiens se sont efforcés de le dénoncer & de le détruire. Je n'ai pu résister au sentiment d'horreur & d'indignation qui s'est élevé en moi à la vue des maux qui en étoient la suite; j'ai sollicité vivement la proscription de ce funeste empirisme, un motif aussi louable a pu donner quelque prix & quelque succès à mon travail (1).

---

(1) Avis aux mères sur la petite vérole, &c. chez M. Perisse, libraire, Marché-neuf Notre-Dame, 1770.

Nos efforts réunis ont ramené les esprits, & nous avons eu la satisfaction de voir le plus souvent la petite vérole abandonnée à elle-même, suivre sans danger une marche simple & régulière. Les conseils ordinaires de l'art, quelquefois nécessaires, communément utiles, toujours heureux, se réduisoient à un vomitif, des bains de jambes, dans le temps de l'incubation, un air frais, ou au moins renouvellé pendant l'éruption, un régime adoucissant, du lait coupé avec les racines de scorsonaire, ou de persil, ou bien de la limonade; quelques calmans dans le temps de la suppuration, des purgatifs à la fin. Dans des petites véroles très-graves, mais exemptes de complication, qui ont lieu à présent, cette méthode que j'ai eu bien souvent occasion d'employer m'a constamment suffi & réussi, & j'ai observé que les malades qui y ont été soumis ont été plus promptement débarrassés que d'autres différemment traités, & sur-tout que les croutes, plutôt & plus facilement détachées, n'ont point laissé de vestiges, de ces excavations difformes qui sont en

général fort défagréables, & fur-tout pour une portion très-intéreffante de la fociété.

Combien la petite vérole dégénère ordinairement dans cette ville de cette heureufe fimplicité! combien de fujets, d'occafions & de fources de complication! Il y en a une indépendante des difpofitions maladives, qui a ici la plus grande part à la gravité & aux dangers de la petite vérole, elle eft l'effet de l'âge. La petite vérole eft regardée par tous les auteurs comme propre à l'enfance, elle eft en conféquence moins dangereufe quand elle a lieu dans ce période de la vie, & il eft connu combien la peau des enfans eft plus fouple & plus tranfpirable, combien l'organe cellulaire eft difpofé aux affections éruptives; d'ailleurs les principes étranges de maladies font moins répandus dans leurs corps; mais ce qui aggrave encore la petite vérole dans les adultes, c'eft l'irritation du genre nerveux; le travail qu'exigent le développement, l'éruption, la maturation de l'humeur variolique porte fingulièrement

ſur cet organe ; le cours de la maladie eſt conſidérablement dérangé par les ſpaſmes, les criſpations & les accidens variés, qui ſont la ſuite de cette affection, & l'eſprit des malades eſt très-fatigué par les idées noires & lugubres qu'elle entraîne ; Van Helmont, Diemerbroek, & un grand nombre d'autres auteurs auſſi célèbres, ont remarqué que la crainte & la triſteſſe, non-ſeulement diſpoſoient à l'invaſion des maladies épidémiques, mais encore les aggravoient ; pluſieurs même ont penſé que la contagion, & la mortalité de la peſte, n'avoient d'autre principe que la frayeur.

Cette complication formée par l'âge avancé s'obſerve très-fréquemment ici. La petite vérole y attaque moins généralement les enfans, la plupart ſont ſouſtraits à ſon invaſion, & comme il eſt à-peu-près indiſpenſable (*nemini parcunt*) (1) de payer ce tribut tôt ou tard, ils y reſtent ſoumis, avec le double déſagrément d'eſſuyer ce fléau d'autant plus

---

(1) Sydenh. Oper. cap. II. ſect. III.

grave & plus dangereux, qu'il eſt plus retardé, & de porter plus long-temps le poiſon de la crainte ; il n'y a qu'une voix parmi les praticiens ſur l'augmentation de danger que cauſent à la petite vérole les années en ſe multipliant, & M. A. Petit, dont le témoignage eſt ſi impoſant, ne craint pas d'avancer, que ſi *on pouvoit empêcher la petite vérole d'attaquer des ſujets avancés en âge, on l'empêcheroit d'être grave & funeſte.* Dans nos contrées la petite vérole ſe répand ordinairement par épidémies qui ſe renouvellent après un certain nombre d'années, & lorſqu'elle a lieu, elle eſt à-peu-près univerſelle ; portée ſur les aîles des vents, elle pénètre avec l'air dans les maiſons du riche & dans les chaumières du pauvre ; elle attaque indiſtinctement tous les ſujets, elle les atteint à la ville & à la campagne, & les ſoumet plus généralement à ſes coups, qui ſont d'autant plus légers que les victimes ſont plus tendres, & plus délicates. A Paris étant à-peu-près habituelle, elle ſemble moins épidémique & moins contagieuſe ;

l'air moins pur feroit-il moins propre à la répandre ? Les miafmes varioliques feroient-ils contrariés, dénaturés par d'autres exhalaifons, & auroient-ils, en conféquence, moins de force & d'activité ?

Par fa perfiftance habituelle, la petite vérole fe trouve encore dans le cas d'être modifiée par les différentes faifons, ce qui, en lui donnant des caractères particuliers, exige dans le traitement des attentions relatives. Dans tous les temps l'air manque de cette pureté & de ce reffort qui donnent au tiffu cellulaire le ton & la force néceffaires au développement, à l'iffue, à la fixité, & au travail des matières morbifiques fur la peau. L'altération conftante, quoiqu'inégale de cet élément, l'humidité, l'infection, &c. ajoutent des mauvais caractères, favorifent les dégénérations & les irrégularités, & vous pouvez appliquer avec plus de raifon à Paris ce que je difois à cet égard de Lyon, relativement à la petite vérole, & des confidérations qui

en dérivoient pour le traitement (1).

La disposition scorbutique, effet immédiat de cette altération de l'air, assez générale, mais plus marquée dans certaines années & dans certains quartiers, favorise la dissolution du sang ; dans les sujets qui en sont atteints, la petite vérole y est facilement confluente, pourprée, gangreneuse ; les hémorragies fréquentes, ainsi que les diarrhées séreuses, tormineuses, colliquatives.

Dans les enfans pituiteux, phlegmatiques, bouffis, rachitiques, &c. la petite vérole est lente & inactive, la fièvre est trop foible, l'éruption pénible, la peau pâle, les boutons blanchâtres, la suppuration imparfaite, les reflux & transports d'humeurs fréquens.

Bien des jeunes gens épuisés, dont le sang est appauvri, & les nerfs attaqués, ont avec la petite vérole la fievre lente nerveuse ; on observe dans son cours une langueur avec irritation, des soubresauts, des convulsions ; ce dernier symp-

(1) Lettre en forme de supplément à la suite de l'*avis aux mères*.

tôme, qui eſt aſſez fréquent chez les enfans du premier âge avant l'éruption, & qui n'eſt pas auſſi indifférent alors que la plupart des auteurs le penſent après Sydenham, ſurvient quelquefois dans ces circonſtances à l'époque de la ſuppuration, il entraîne & annonce le plus grand danger; ce qui rend cette complication fâcheuſe, c'eſt que dans un état où il faudroit des forces & de la ſoupleſſe, il y a beaucoup de foibleſſe & d'irritation.

Dans quelques ſujets, ſoit diſpoſition propre ou cauſe maladive générale, la fièvre putride développée détermine les redoublemens, l'affection de la tête, le délire, &c. La ſaburre des premières voies en eſt la ſource ordinaire, c'eſt la principale cauſe, ſuivant Strack, de cette complication & des petites véroles de mauvais caractères, & c'eſt-là ſans doute le fondement de l'obſervation ſi répétée par cet auteur, & par un grand nombre d'autres (1), que la petite vérole eſt

(1) On doit ſur-tout citer celui de quarante ans d'obſervations d'épidémies, conſignées dans les journaux de médecine.

toujours plus meurtrière chez les riches que chez les pauvres. Il eſt vrai auſſi que quelquefois l'air concourt, par ſes mauvaiſes qualités, au caractère putride des petites véroles; il y a des épidémies de petite vérole ſi univerſellement, ſi inévitablement mortelles, qui ont la même malignité à tous les âges & dans tous les états, qu'on ne peut en accuſer qu'une cauſe commune & générale, telle que l'air; on a quelquefois obſervé ſa diſpoſition ſi délétère, que les plantes même en étoient altérées; il y a en particulier des miaſmes varioliques ſi eſſentiellement mauvais, qu'ils portent la mort avec la maladie; toutes les précautions du régime, toutes les reſſources de l'art ſont ſans force & ſans effet dans ces circonſtances calamiteuſes.

La conſtitution catarrhale, bilieuſe, inflammatoire, joint quelquefois les ſymptômes de fluxion, d'affection d'organes particuliers, d'effervefcence, d'inflammation, qui précipitent ou retardent l'éruption, dérangent la marche de la

maladie, & l'effort de la nature à l'extérieur.

En général, ſoit irritation interne qui appelle au-dedans, ſoit reſſerrement, ou foibleſſe dans le tiſſu de la peau, qui ſe prête mal à l'effort qui eſt dirigé vers elle, ſoit atonie dans l'organe cellulaire qui ne pouſſe pas aſſez en-dehors, l'humeur reflue dans ſon tiſſu, & par les communications qu'offrent ſes cellules & ſes prolongemens, ſe porte dans l'intérieur, & ſe dépoſe ſur quelque partie plus ou moins eſſentielle, de-là les dépôts, les métaſtaſes, &c.

Vous ſentez bien, mon cher confrère, que dans des états ſi compliqués l'inaction ne peut être abſolue, qu'on ne peut pas s'abandonner aux ſeules forces de la nature, ni adapter à des cas ſi différens un traitement uniforme; ce n'eſt point ici, comme quelques auteurs l'ont penſé, qu'on peut & qu'on doit tâcher d'étouffer une maladie dans ſon principe, éteindre & réſoudre une inflammation, il faut qu'elle parcoure des périodes détermi-

nées, qu'elle ait un cours réglé, une force modérée, & qu'une ſuppuration, ou pour parler plus exactement, une maturation complette la termine. Le même régime, ce régime adouciſſant & rafraîchiſſant ſeroit déplacé dans beaucoup d'occaſions ; l'air frais qui paroît auſſi avantageux qu'il eſt agréable, qui apporte le bien être & le plaiſir, qui calme l'effervеſcence intérieure, diminue la fièvre, retarde l'éruption, donne du ton à la peau, que pluſieurs praticiens, & ſurtout des inoculateurs, ont cru devoir être le remède par excellence de la petite vérole ; l'air frais, dis-je, ne convient pas dans tous les cas ; il y a des complications catarrhales qu'il décide, ou qu'il aggrave ; il y a des états de criſpation & de reſſerrement dans la peau qu'il augmente, des diſpoſitions de foibleſſe & d'irritation dans la poitrine auxquelles il nuit ; des circonſtances de tranſpiration & de ſueur, où il ſeroit encore plus déplacé ; l'abus & l'excès dans ce genre peuvent être faciles & dangéreux. Ici

comme chez nous je préfère, avec Boerhaave, une température modérée; mais ce qui me paroît absolument essentiel, toujours utile, toujours nécessaire, c'est que l'air soit autant qu'il est possible pur & renouvellé, que sans exposer les malades aux courans d'air, on lui donne plusieurs accès, ou issues dans les appartemens, qu'il soit corrigé, purifié, sur-tout par l'évaporation du vinaigre. Ici dans les habitations du peuple & dans les hôpitaux, un air mauvais ne peut guère être remplacé que par un air plus ou moins altéré, & l'entassement des malades concourt encore à augmenter l'infection. Hoffman, Swieten, &c. &c. ont remarqué combien cet inconvénient concourroit au danger & à la mortalité des playes, des différentes maladies, mais sur-tout de la petite vérole.

L'attention de tirer les malades hors du lit, dont le renouvellement de l'air, la dissipation, la diminution de chaleur, quelquefois même de la fièvre, sont les effets & la suite, ne peut avoir lieu dans

beaucoup de cas où la maladie eſt très-grave, l'affaiſſement extrême, les défaillances fréquentes ; elle feroit déplacée, & l'aſſujettiſſement au lit devient néceſſaire, ſi la fièvre manque de vivacité, ſi le malade eſt foible, pâle, languiſſant, s'il y a une moiteur utile. Dans ces mêmes circonſtances, le changement de linge que la propreté exige encore plus dans cette maladie que dans toute autre ſituation, & qui eſt d'ailleurs très-favorable à la ſanté, ne peut être fait qu'avec beaucoup de circonſpection ; il y a des auteurs avec Diemerbroek, qui frappés de quelques accidens déterminés, par trop peu de précaution à cet égard, ont jugé qu'il ne falloit point changer de chemiſe avant le quatorzième jour ; vous connoiſſez l'opinion générale répandue dans nos contrées, qu'il faut bien ſe garder de mettre à ces malades du linge blanc de leſſive, & qu'il ne faut leur donner que celui qui a ſervi au moins pendant quelques heures à une perſonne ſaine, & peut-être ce préjugé, qu'on traite de populaire,

populaire, n'eſt-il pas abſolument dépourvu de motif & d'utilité, au moins eſt-il vrai qu'il faut, dans bien des cas, faire cette opération avec beaucoup de ménagement; qu'on doit, comme dit Swieten, ſacrifier, ſi l'on peut, la chemiſe ſale, la déchirer, pour l'enlever plus doucement, & la brûler même enſuite, pour détruire un foyer d'infection plus tenace & plus durable qu'on ne pourroit croire; on doit avoir attention que celle qu'on lui ſubſtitue ſoit bien sèche; il y a des auteurs qui veulent même qu'elle ſoit chauffée & parfumée; mais il faut ſur-tout éviter, par la promptitude & les précautions, qu'il réſulte de ce changement, des tremblemens & des friſſons qu'Huxham croit nuiſibles & de mauvais augure; gardons à cet égard, comme à tous les autres, ce juſte milieu entre cette légéreté qui brave des inconvéniens & des dangers réels, & cette crainte trop forte qui expoſeroit les malades à croupir dans la ſaleté & la puanteur, quelquefois

portées au point de leur nuire, & d'incommoder ceux qui les ſervent.

La ſaignée pratiquée dans la période préparatoire, a les mêmes avantages & les mêmes inconvéniens que la méthode rafraîchiſſante ; il eſt rare qu'on ſoit dans le cas d'y recourir dans les ſujets au-deſſous de douze ans, & de la négliger dans ceux qui ſont plus âgés ; c'eſt le ſentiment de tous les praticiens de ce pays, il eſt fondé ſur l'expérience. Baillou qui a été un des plus célèbres, la recommande fort dans ce cas ; Rhaſés qui écrivoit dans le climat de la Perſe, plus analogue au vôtre, y compte beaucoup, ainſi que ſur l'air frais, il ne craint pas même de l'employer après l'éruption, lorſque la maladie l'exige ; cependant il faut alors des motifs plus forts pour s'y décider ; je penſe qu'on doit en avoir de plus impérieux encore pour uſer de ce remède dans la période ſuppuratoire, quoique de Haen le conſeille alors aſſez vaguement ; mais dans la fièvre ſecondaire il devient ſouvent indiſpenſable ; vous connoiſſez

à cet égard la pratique de Sydenham, de Freind, d'Huxham, &c. & l'obſervation qu'ils ont faite ſur la nature coéneuſe du ſang, qui leur paroît, avec raiſon, un titre de plus en faveur de la ſaignée. Mais c'eſt dans le temps de l'incubation qu'elle convient principalement, elle diſſipe & prévient beaucoup d'accidens, elle calme & ſoulage, favoriſe par une détente générale l'éruption, & concourt par la diminution de la fièvre à en détourner l'effort de la tête & des organes intérieurs qui pourroient être mal diſpoſés; elle devient inutile dans les cas où les efforts ſont modérés, & nuiſible, s'ils ſont foibles & lents; mais pour l'employer avec plus de ſûreté & d'avantage, pour en décider l'omiſſion, ou la répétition, il n'y a qu'à agir d'après des indications préciſes; ainſi l'on conciliera les ſentimens oppoſés de ceux qui ſont trop prévenus en faveur de ce moyen, & de ceux qui en redoutent trop l'uſage.

On peut faire les mêmes obſervations ſur le bain, il eſt communément reſtreint

aux adultes ; il paroît, sans doute, tout-à-fait propre à assouplir la peau, à ouvrir les pores, à préparer le transport & l'issue des humeurs qui doivent s'y faire ; c'est une pluie douce qui dispose la terre à la sortie & à la végétation des germes qui ont été déposés dans son sein. Ce secours est d'autant plus convenable & utile, que le tissu de la peau est plus dense & plus serré, que le genre nerveux est plus irritable ; les habitans des monts Carpates, dont le froid vif & soutenu avoit tout-à-fait endurci & pour ainsi dire tanné le cuir, succomboient pour l'ordinaire à la petite vérole, jusqu'à ce que Fischer eût introduit l'usage des bains dans son traitement. Il fut forcé, & se trouva très-bien de prolonger ce secours dans toutes les périodes de la maladie ; le bain n'a pas été observé moins nécessaire dans des contrées d'Amérique de la température la plus opposée ; les pores eussent été assez ouverts, la peau assez relâchée chez les nègres de ces climats ; mais ils dérangeoient cette

diſpoſition avantageuſe de la peau par l'habitude de la vernir avec des huiles, des ſucs d'herbe, & différentes drogues; le bain ſeul pouvoit enlever cet obſtacle, & détruire par ſon uſage conſtant les inconvéniens qui en réſultoient : malgré ces expériences heureuſes, & quelques tentatives ſemblables dans ces pays, il me paroît qu'il y a de l'excès & de l'abus dans les prétentions & la pratique de quelques médecins qui, à l'exemple de Clifton, employent & conſeillent le bain dans tous les cas & dans tous les temps. Si la peau eſt lâche, le malade empâté, pituiteux, chargé d'humeurs, il n'eſt pas même approprié dans la période préparatoire, & mille circonſtances le rendent contraire dans les autres; d'ailleurs le temps qui précède l'éruption ſouvent fort court & peu décidé, ne favoriſe pas l'emploi du bain, lors même qu'il eſt indiqué; dans certains ſujets il porte beaucoup à la tête; pour le plus grand nombre il eſt trop pénible, incommode, abſolument impraticable. On y ſubſtitue avec

avantage le bain de jambes qui, quoiqu'en dise Diemerbroeck, ramollit la peau plus dure des parties inférieures, y appelle l'effort des humeurs, le détourne de la tête, & la soulage, qui peut être pris avec plus de facilité, & assez de précaution pour prévenir les inconvéniens que cet auteur craint, & peut être répété souvent ; vous n'avez jamais observé, mon cher ami, que de bons effets de ce secours favori, & vous avez pu, par lui, suppléer & éviter bien d'autres remèdes. On en prolonge l'effet avec encore plus d'avantage & de sécurité, en y substituant, après l'éruption, des flanelles imbibées d'eau chaude, ou d'une décoction émolliente. Ces fomentations peuvent être plus étendues, dans bien des cas où la peau est sèche, les pustules racornies, & où il y a lieu de craindre que l'humeur gênée dans son issue au-dehors, ne reflue sur quelque organe intérieur ; je les trouve plus commodes dans ces circonstances que le bain de vapeur qui, quoique convenable à bien des égards, peut être plus

difficilement appliqué à un malade qui se trouve alors accablé, affaissé, & dans une sorte d'impossibilité de se prêter aux mouvemens & aux situations que cet appareil exigeroit. Si on expose indifféremment tout le corps à la vapeur, en la répandant dans l'appartement, on risque de relâcher & d'affoiblir la poitrine, qui n'est déjà vraisemblablement que trop disposée & menacée; je trouve en général les fomentations préférables dans tous ces cas; un praticien a observé des effets prodigieux dans une petite vérole séchée & rentrée, d'une chemise piquée de feuilles de lierre bouillies, dont il avoit fait revêtir son malade; plusieurs conseillent, en pareil cas, l'application des emplâtres doux, tels que ceux de melilot, de la mère, &c. non-seulement sur le visage, mais même sur tout le corps, & en attestent les succès.

Les évacuans sont ici d'un usage plus universel, ils semblent aussi bien plus nécessaires, ils conviennent en général, avant l'éruption, aux personnes âgées,

ainſi qu'aux enfans. Les congeſtions humorales, les complications bilieuſes, les diſpoſitions putrides & vermineuſes les indiquent; ils peuvent contribuer à diminuer la fièvre, & par conſéquent à rendre l'éruption plus tardive & moins abondante; le vomitif ſemble auſſi, par la ſecouſſe générale qu'il donne à la machine, ſervir, ſuivant l'expreſſion de Sydenham, à débrouiller la matière variolique embarraſſée dans les dédales du tiſſu cellulaire, & confondue avec d'autres humeurs, il en facilite le développement & l'iſſue, met la nature plus exactement aux priſes avec la cauſe morbifique qu'elle doit dompter & chaſſer, il porte auſſi à la peau & augmente la tranſpiration; il faut cependant craindre ces remèdes dans les ſujets irritables, vaporeux, diſpoſés à la diſſolution & aux hémorragies, ne le donner qu'avec beaucoup de réſerve & après des préparations variées dans bien des circonſtances de pléthore, de chaleur, d'irritation & d'effervеſcence. L'émétique en grand lavage, ſimple

fondant, fournit une boiſſon très-utile pendant le cours de la maladie dans beaucoup de cas d'embarras & d'empâtement.

Les cathartiques ſont plus rarement employés dans la période préparatoire à cauſe de la briéveté du temps, & ils y conviennent moins, parce qu'ils affoibliſſent davantage, parce qu'ils détournent les humeurs de la peau, dérangent le travail de la nature, peuvent établir des diarrhées contraires à la végétation cutanée, appeller ſon effort vers les inteſtins. Vous connoiſſez l'opinion du célèbre Morton, qui croyant la conſtipation toujours utile, vouloit qu'on évitât ſoigneuſement de la contrarier, & les prétentions oppoſées de ce médecin, (M. Gontard) qui s'étant figuré que la petite vérole étoit originairement dûe à quelque altération du *méconium*, penſoit qu'on ne devoit jamais ceſſer d'attaquer la cauſe dans ſon berceau; il conſeilloit, en conſéquence, avec la plupart des praticiens, les purgatifs dans la période

préparatoire, pour évacuer les humeurs qui étoient le principe ou le foyer de la maladie; il les croyoit, avec Boerhaave, propres dans la feconde à diminuer l'inflammation & la fuppuration; il les employoit, avec Helvetius, dans la troifième, pour emporter le produit du trouble & de l'effervefcence, & avec Huxham dans la fièvre fecondaire pour en détruire la caufe; enfin il fe propofoit, en y infiftant dans tous les temps, dans toutes les efpèces, & dans tous les cas, d'énerver & d'anéantir ce germe, & il efpéroit d'y parvenir dans un petit nombre de générations, fi on fuivoit par-tout avec exactitude cette méthode. Vous jugez facilement le danger de ces préceptes théoriques, & l'inopportunité des purgatifs dans les temps de l'éruption & de la fuppuration, à moins que des accidens particuliers ne fourniffent des indications précifes & bien déterminées. La conftipation eft ordinaire & utile, furtout dans cette dernière période. Il eft vrai qu'ici au commencement de l'exfic-

cation, & dans la fièvre sécondaire, nous avons plus habituellement besoin de pourvoir à la liberté du ventre, de la procurer, d'exciter des évacuations. Les purgatifs paroissent à Freind la principale ressource dans bien des cas désespérés, & il s'appuye sur un grand nombre de faits, sur l'autorité des arabes, de Fernel, &c. Sydenham, Lobb & bien d'autres, croyent cette liberté du ventre, & la diarrhée naturelle ou produite par l'art, particulièrement utile aux enfans, elle supplée en général chez eux la salivation qui a lieu dans les petites véroles confluentes, & remédie aux accidens qui suivent dans les adultes la suppression de cette excrétion & de l'enflure des mains qui lui succède; mais c'est sur-tout après l'exsiccation que la répétition des purgatifs, même sans indication apparente, est d'usage & de nécessité; il résulte beaucoup d'accidens, beaucoup d'affections chroniques, vagues & opiniâtres, de l'omission ou de la négligence sur cet article.

Le lait, aussi agréable qu'utile, si

recommandé par Rhafés, Sydenham, Fifcher, &c. que nous avons employé l'un & l'autre avec tant d'avantage, & prefque généralement, ne convient cependant pas à tous les malades, n'eft pas digéré par tous les eftomacs; il y a un temps fur-tout dans la petite vérole confluente, au commencement de la période fuppuratoire où il répugne & fatigue; il eft déplacé dans beaucoup d'efpèces de petite vérole, dans des complications putrides, bilieufes, vermineufes, malignes, &c. il eft plus contraire encore dans les dévoyemens qui en font l'effet. Il y a cependant une efpèce de diarrhée féreufe ou bilieufe, effet bien marqué de l'irritation caufée par une humeur âcre, fymptome d'autant plus fâcheux qu'il affoiblit le malade, & détourne l'effort de la peau. Lorfque cette caufe & cette difpofition font bien conftatées, les purgatifs, les aftringens, l'opium même feroient nuifibles ou fans effet; le lait, fuivant M. de Laffone, dont le nom eft une autorité bien impo-

ſante, en eſt le remède par excellence; c'eſt avec la décoction de racine de perſil que ce praticien célébre conſeille de le couper dans cette circonſtance.

Les boiſſons acides, qui dans nos climats chauds, dans des tempéramens ardens, dans les ſaiſons brûlantes, & dans bien des cas graves, joignent, comme le lait, l'agrément à l'utilité, ne peuvent pas être employées ici auſſi ſouvent & auſſi indiſtinctement : vous ſentez qu'elles ne peuvent pas convenir lorſque le mouvement du ſang eſt trop rallenti, lorſqu'il y a de la gêne & de la difficulté dans l'éruption occaſionnées par le relâchement & la foibleſſe; Morton qui a rencontré beaucoup de ces malades froids & languiſſans, en déſapprouve fort l'uſage, & inſiſte ſur le régime chaud. Sydenham, d'après des obſervations contraires, recommande plutôt le traitement antiphlogiſtique; vous en concluez qu'il n'y a point de méthode bannale qui puiſſe être indifferemment employée, & qu'on eſt forcé de la varier ſuivant le beſoin & les

indications ; je ne penſe pas que vous ayez été dans le cas de vérifier la remarque d'Hoffman , qu'après l'uſage des acides minéraux les creux de petite vérole fuſſent plus profonds , & que vous ayez jamais été détourné par cette crainte de les employer lorſqu'ils vous ont paru néceſſaires.

Les narcotiques offrent dans les cas ordinaires , & chez les adultes , un ſecours particulièrement approprié au moment de la ſuppuration ; ils favoriſent ce travail en ſoutenant l'effort vers la peau ; ils calment & détendent, ſans affoiblir cette action de la nature ; ils diſſipent les ſpaſmes & les irritations qui la dérangent ; ils procurent un ſommeil bienfaiſant, une eſpèce d'yvreſſe ſouvent agréable, & un bien être moral qui manque ordinairement : vous avez peut-être trouvé exceſſif le penchant que Sydenham a marqué pour ce remède , mais il étoit fondé ſur l'obſervation ; Rhaſés , Werlhof, Morton & le plus grand nombre des praticiens ſont preſque auſſi portés à ſon uſage,

& j'avoue que c'eſt un des cas où j'employe le plus volontiers & le plus fréquemment les narcotiques, où leurs bons effets ſont moins mêlés de mauvais ; ils ſont, ſuivant tous ces auteurs, la ſeule reſſource qu'ait l'art pour faire ceſſer les convulſions qui ſurviennent avec tant de danger dans la période ſuppuratoire ; il eſt certain qu'ils ſeroient déplacés dans les cas & dans les temps où il peut être néceſſaire d'entretenir ou d'exciter la diarrhée, ou du moins qu'on ne doit en uſer qu'avec beaucoup de circonſpection & de ſobriété.

Parmi les moyens généraux, & preſque habituellement employés & indiqués dans ce pays, on doit compter les véſicatoires. Vous avez vu, mon cher confrère, que les affections nerveuſes, rhumatiſmales, catharrales, les éruptions fréquentes, les maladies de la peau, les humeurs étrangères, &c. rendoient ce ſecours ſouvent uſité & néceſſaire dans le traitement des maladies; je ne vous ai pas diſſimulé qu'on s'y décidoit ici avec

aſſez de promptitude & de légéreté; mais il faut convenir qu'il eſt peu de cas où ce ſoit avec auſſi peu d'inconvéniens & autant d'avantages ; ſur-tout en les appliquant aux jambes , on attire vers cette partie le principal effort de l'humeur , on y excite une fièvre locale qui y appelle le germe variolique, on ſoutient l'action du tiſſu cellulaire , on prévient des métaſtaſes intérieures, ou, l'on y remédie ; ils deviennent par-là dans les petites véroles rentrées , ou lentes , une reſſource utile , ils contribuent ſur-tout à dégager & alléger la tête, & ils évacuent une partie de l'humeur ; ſouvent la ſalivation qui a lieu dans les confluentes, jette en s'arrêtant vers le onzième jour les malades dans la plus grande détreſſe ; les véſicatoires appliqués la rappellent auſſi-tôt ou la ſuppléent ; on peut les rendre plus ou moins irritans. Quoique l'à-propos de leur application concourre beaucoup à leurs bons effets, il eſt certain que la précipitation à cet égard eſt moins nuiſible dans cette maladie que

dans beaucoup d'autres. On doit cependant toujours prendre garde aux tempéramens très-bilieux, aux ſujets irritables, ardens, & diſpoſés aux hémorragies.

Lorſque l'on craint la diſſolution, ou qu'elle s'annonce par la couleur livide des boutons, par les pétechies, le pourpre, les hémorrhagies, l'air frais offre le meilleur anti-ſeptique, mais il faut encore l'employer avec précaution ; les acides, & ſur-tout ceux qui ſont tirés du règne minéral, concourent à ſes effets, ils fourniſſent utilement à la boiſſon & à l'aſſaiſonnement de la nourriture ; ſi la foibleſſe, comme il arrive ſouvent, ſe joint à cet état, on eſt obligé de joindre aux acides le quinquina, le camphre & le nitre, les anti-gangreneux par excellence. Et ſi l'affaiſſement devient plus conſidérable, on ne peut ſe diſpenſer d'employer le véſicatoire au riſque d'attirer dans la partie où on les met un dépôt gangreneux. Dans ce confiit d'indications & de contr'indications c'eſt la plus preſſante qui décide ; le quinquina eſt ſoumis

à la même obſervation ; il contrarie & aggrave, ſuivant les remarques d'Huxham, de Monro, & comme je vous le diſois, les engorgemens de la poitrine & les embarras du ventre. Il arrive auſſi quelquefois que malgré cette diſpoſition du ſang à la diſſolution, la fièvre eſt très-vive, le cerveau pris, la poitrine gênée, alors il paroît abſolument néceſſaire de tirer un peu de ſang ; dans ces cas, que tous les praticiens regardent comme très-fâcheux & très-critiques, on peut, après un mûr examen, remplir avec moins d'inconvénient, par le moyen des ventouſes ou des ſangſues, le double objet d'évacuer & de dériver.

Les ſujets pituiteux, bouffis, phlegmatiques, ne peuvent être ſoumis au régime rafraîchiſſant ; il faut aider chez eux l'action de la nature trop foible & trop lente, donner au-dehors & au-dedans un peu de chaleur, & ſur-tout briſer & évacuer les humeurs épaiſſes dans leſquelles le germe variolique eſt comme embarraſſé ; c'eſt un des cas où

le vomitif eſt le plus indiqué avant l'éruption, où il eſt le plus utile d'en ſoutenir l'effet par l'émétique en lavage ; dans les autres périodes, il eſt à propos de donner des ptiſanes de ſcorſonaire, de ſerpentaire, de contrayerva, quelques cuillerées de vin, de la teinture de ſafran, des fondans, &c. de recourir promptement aux véſicatoires, même pendant l'éruption, & aux purgatifs ſous différentes formes, d'abord après la ſuppuration ; ces cas ſe préſentent ici aſſez fréquemment.

Ce même régime un peu chaud convient auſſi à ceux qui ont le ſang appauvri, & les nerfs foibles & irrités ; il faut donner un peu d'activité à ces corps énervés, ſoutenir & même exciter l'effort de l'organe cellulaire, ſans augmenter les ſpaſmes & l'épuiſement : les toniques, les anti-ſpaſmodiques, le quinquina, le vin à petites doſes réuſſiſſent très-bien ; les préparations d'opium un peu cordiales, & en particulier celle qui porte le nom de l'Hyppocrate Anglois, méritent

la préférence. Dans un grand nombre de cas de cette eſpèce, les véſicatoires ſont doublement indiqués comme nervin & comme ſtimulant, d'autant plus que c'eſt dans ces ſujets, ainſi que dans les précédens, qu'on obſerve le plus communément les reflux à l'intérieur, les tranſports & les métaſtaſes d'humeur variolique.

Les complications inflammatoires exigent des ſaignées plus répétées dans la première période, & quelquefois même dans les ſuivantes ; il n'y a point de prévention qui puiſſe tenir contre les cas bien marqués du beſoin ; par leur effet la maladie ſe ſimplifie & s'adoucit ; des accidens graves, un danger preſſant naiſſent de l'omiſſion de ce ſecours. Si les fluxions ſont catharrales & pituiteuſes, la petite vérole fournit un motif de plus d'inſiſter ſur les béchiques, les oxymels plus ou moins actifs, les fondans, les véſicatoires. Dans les fièvres bilieuſes qui s'y joignent ; les acides, & ſur-tout ceux qui ſont laxatifs ſont plus ſpécialement

indiqués. Dans les fièvres putrides vermineuſes, on doit, comme s'il n'y avoit pas de petite vérole, diriger à cette maladie principale le ſecours des purgatifs & des anthelmintiques, & y inſiſter même pendant tout ſon cours : ſouvent on eſt forcé de faire la médecine du ſymptôme, & de perdre pour ainſi dire de vue, & la maladie eſſentielle, & celle qui eſt compliquée avec elle; il y a des épidémies dans leſquelles on obſerve une ſorte de conſtance dans les anomalies ; la petite vérole s'annonce avec un caractère de régularité & de ſimplicité qui en impoſe, & après ſix, huit, dix ou douze jours de bénignité, on voit ſurvenir des convulſions promptement mortelles, ou ſe développer des ſignes de la malignité la plus décidée; les années 1716, 1763 furent remarquables, & firent une triſte époque dans ce genre. Il faut dans ce cas diriger à des accidens inopinés des calmans, des ſaignées, des purgatifs, ou d'autres remèdes, ſuivant le cas, ſans

confidérer le temps & la période de la petite vérole.

La fièvre fecondaire, qu'on obferve fréquemment dans ce pays, tient quelquefois de la nature putride, & quelquefois du caractère inflammatoire ; le traitement doit être adapté & varié fuivant ces difpofitions différentes, il faut faire couler le fang ou les humeurs ; il arrive beaucoup plus fouvent ici qu'on foit forcé d'adminiftrer prématurément, & de répéter les purgatifs ; mais on doit dans ce pays, plus qu'en tout autre, fe bien garder de les négliger, lorfque la maladie eft paffée.

Il vous eft aifé de juger, mon cher confrère, par cet apperçu, combien les âges, les tempéramens, l'idiofincrafie, le climat, l'air, les faifons, & les épidémies qui les fuivent, peuvent apporter de changement dans le caractère & la marche de la petite vérole, combien il peut en réfulter de complications ; vous en conclurez facilement avec Mead,

Morton, &c. que le traitement ne peut pas être ſimple & uniforme, que notre méthode rafraîchiſſante ne peut être généralement & indiſtinctement miſe en uſage ; il eſt difficile de vous exprimer combien eſt grand le nombre des petites véroles irrégulières, anomales, confluentes, malignes, plus ou moins compliquées, graves & meurtrières, & je ne puis aſſez vous répéter combien en ſe retardant à des âges avancés elle augmente de déſagrément & de danger ; d'où il réſulte que ſi l'inoculation eſt en général utile, elle eſt ici d'une néceſſité plus immédiate & plus univerſelle. Nous traiterons ſérieuſement, dans une autre lettre, ce grand & important ſujet, à l'égard duquel on ne péche peut-être que par trop de légéreté.



LETTRE X.

Sur l'Inoculation.

Je propoſois il y a près de vingt ans, mon très-cher confrère, à la Société Royale des Sciences la grande queſtion : *lequel des trois partis, ou d'attendre la petite vérole, ou de ſe ſoumettre à l'inoculation, ou de tâcher de l'éviter par la ſequeſtration, préſente plus d'avantages & moins d'inconvéniens ?* (1) Chacun de ces partis avoit des défenſeurs ; de tous côtés il y avoit des raiſons plauſibles, des noms célèbres, des intentions louables, l'objet impoſant de l'intérêt public. J'avois tâché de rapporter avec impartialité les pièces de ce procès fameux, pour obtenir la déciſion d'un tribunal où toutes les connoiſſances, & ſur-tout celles de la médecine, ſont réunies. Le temps, cet arbitre

(1) Lettre à la Société Royale des Sciences, à la ſuite de l'Avis aux mères.

ſouverain des deſtinées dans tous les genres, ſemble avoir, au défaut des compagnies ſçavantes, donné à cet égard une déciſion irréfragable. L'expérience, fille du temps, qui en pareille matière, ſuivant le rapport de cette académie, a *ſeule le droit de forcer les ſuffrages, & de réunir les avis*, a fourni des motifs ſans réplique.

Il a été bien avéré que la ſéqueſtration, les barrières, les lignes, en un mot les moyens de ſe ſouſtraire à la petite vérole étoient impraticables, qu'en conſéquence les tentatives étoient déplacées, ou dangereuſes, dans un temps & dans des pays où elle eſt répandue par-tout, où elle eſt domiciliée & en quelque ſorte naturaliſée, & notamment à Paris, dont elle ne déſempare jamais. Je crois avoir ſuffiſamment prouvé dans la ſuite (1), que l'air renfermoit & tranſportoit les miaſmes

(1) Eſſais ſur l'action de l'air, &c. couronné en 1780, par la Société Royale de médecine.

varioliques, qu'il pouvoit ainſi répandre la contagion. Preſque tous les auteurs, d'accord ſur ce point, penſent même que l'air ſeul peut tranſmettre la petite vérole naturelle ; le contact le plus immédiat de la ſemence variolique ne ſuffit pas à ſa fécondité, il faut qu'elle rencontre une matrice bien diſpoſée, une partie dépourvue d'épiderme, telle que la bouche, le nez, & en conſéquence l'eſtomac & le poumon, & il eſt conſtant que c'eſt par le moyen de l'air ſeul qu'elle peut être appliquée à ces organes.

Le parti de l'attendre patiemment, ſans la fuir ni la chercher, paroîtra auſſi vicieux, ſi l'on fait attention au danger de la petite vérole naturelle, danger encore plus grand dans cette ville qu'en beaucoup d'autres endroits, & à la néceſſité qu'on peut dire générale de l'eſſuyer. On eſt réduit à l'avoir eu, ou à la craindre ſans ceſſe ; il n'y a point d'état, de fortune, de poſition, d'âge, &c. qui puiſſe diſpenſer d'acquitter ce tribut. Les exemples d'exemption que l'on cite ſont fort

rares & mal conſtatés ; ce privilège a été quelquefois concentré dans des familles heureuſes, mais on a obſervé que des perſonnes très-avancées en âge, que l'on en croyoit tout-à-fait à l'abri, finiſſoient par y ſuccomber. Swieten, Stalpart, Vanderwiel, &c. parlent d'octogénaires attaqués de la petite vérole, & nous voyons dans ce moment ici un vieillard âgé de 85 ans terminer par ſes coups une vie que les autres maladies reſpectoient ; en ſorte qu'en s'expoſant à prendre la petite vérole par contagion, on riſque de la contracter quand l'air emportera les miaſmes actifs & preſſés dans le poumon & dans l'eſtomac, ce ſera ſur-tout, comme je l'ai obſervé ailleurs, dans le temps où ſa qualité ſera plus meurtrière, que la contagion ſera plus ſûre & plus étendue. Les épidémies de petite vérole grave ſont toujours plus répandues que celles de petite vérole bénigne ; à cet inconvénient général ſe joignent tous ceux qui ſont relatifs au ſujet, de prendre cette maladie dans le temps le moins

favorable, dans les circonſtances d'âge, d'incommodités, d'affaires, de diſpoſition, &c. les plus contraires, & ce qui eſt encore pis, de laiſſer le poiſon habituel de la crainte s'augmentant avec raiſon par la durée & le retard; les petites véroles doublées ſont un phénomène qui a été ſans doute obſervé, mais qui eſt auſſi rare que l'exemption; les exemples que quelques praticiens citent ne ſont pas plus fréquens après la petite vérole inoculée, qu'après celle qui a eu lieu naturellement: malgré des milliers d'obſervations de cette maladie, je n'en ai point rencontré qui eût attaqué une ſeconde fois le même ſujet, il ne s'en eſt point préſenté à votre pratique peut-être encore plus étendue. Dans nos cantons où la nature eſt plus ſimple, ſes écarts ſeroient-ils moins communs? Le célèbre Mead non-ſeulement allègue la même obſervation négative, mais il aſſure que *nul mortel ne doit avoir le moindre ſoupçon qu'il puiſſe jamais eſſuyer deux fois ce danger* (1).

(1) De variol. & morbill.

Puiſqu'il eſt ainſi convenu qu'on doit avoir néceſſairement la petite vérole, & qu'on ne peut l'avoir qu'une fois, on ne ſçauroit trop apprécier le moyen qui s'offriroit de ſe débarraſſer de ce fléau dans le temps, la ſaiſon, la circonſtance de la vie les plus commodes & les plus favorables, ſur-tout ſi ce moyen réuniſſoit encore l'avantage de diminuer, que dis-je, d'annuler les accidens & le danger, ſi on mettoit par lui à l'abri la vie, la ſanté & même la beauté. On a dit à cet égard que la nature nous décimoit, & que l'art nous milléſimoit. Cette ville offre encore une diſproportion plus favorable à l'inoculation; peut-être eſt-il vrai qu'il meurt ici plus du dixième des ſujets attaqués de la petite vérole naturelle, & qu'il n'en meurt pas le millième de ceux qui l'ont par l'inoculation; nos regiſtres & ceux de beaucoup d'autres, parmi leſquels je puis citer ceux de M. Rainby, fourniſſent une exemption abſolue; & en vérité, pour donner dans l'état le plus décidé de ſanté une maladie qui peut être

grave , il faut être à-peu-près sûr que l'issue en sera heureuse.

Je n'ai pas besoin d'entrer dans de plus grands détails sur les avantages de l'inoculation ; votre opinion est fixée par votre propre expérience & par la pratique heureuse que vous avez fait vous même de cette méthode; s'il reste encore quelqu'un qui ne soit pas tout-à-fait convaincu & persuadé par l'immensité de faits qui sont publics , & par les raisons plausibles exposées dans un grand nombre d'excellens ouvrages , je l'invite à lire attentivement & sans prévention les rapports faits en 1766 par le célèbre A. Petit; la vérité y est présentée avec beaucoup de force & de solidité, & toutes les objections que la raison , la passion, ou le préjugé ont opposées, discutées avec sagesse, & victorieusement combattues.

L'inoculation se présentant avec tant d'avantages , & sur-tout favorable à la conservation de ce don de la nature qui fait que le sexe attache un nouveau prix à la vie, & que les hommes en trouvent

un de plus aux femmes, a dû s'attirer bien des partisans; elle a été sur-tout accueillie & pratiquée par les peuples qui prisent encore plus la beauté comme objet d'un commerce lucratif. L'intérêt plus fort que toutes les discussions littéraires, l'a fait admettre par les Grecs, les Georgiens, les Arméniens & les Circassiens; on en ignore précisément l'époque, mais on lui connoît plus de douze cens ans d'antiquité chez ces peuples. Une femme de Thessalonique l'introduisit, ou la renouvella à Constantinople vers le commencement du siècle; elle mit dans sa pratique des formes religieuses, y joignit des cadeaux pour les prêtres Grecs; la superstition se réunit ainsi à la raison pour faire goûter & répandre une méthode qui favorisoit l'amour & l'intérêt : elle fit des progrès rapides & fort étendus. Simoni envoya en 1713 au célèbre Woodward quelques détails sur cette opération; elle fut le sujet d'une dissertation que Pilarini publia en 1715 à Venise; mais son établissement dans la

partie occidentale de l'Europe, qui commença à Londres, date du retour de miladi Montague en 1721; elle y avoit foumis un de fes enfans dans le levant, elle la fit appliquer après fon retour fur un autre. Le fuccès, joint à la gravité d'une épidémie de petite vérole qui régnoit alors, détermina, après des tentatives prudentes fur des criminels, à l'employer fur la famille royale. Même en Angleterre, l'exemple des fouverains a la plus grande influence fur les fujets; elle a paffé de-là en Amérique, où l'intérêt eft encore dans le cas de calculer la confervation des têtes, & où il femble que la petite vérole y porte de fortes atteintes; il y eut enfuite quelque temps de langueur à Londres; les gens de l'art qui exigeoient des obfervations répétées pour décider leur fuffrage, commençoient par la cenfure, les théologiens la profcrivoient, en foutenant qu'on intervertiffoit l'ordre de la providence, & qu'on attentoit à fon autorité; mais une épidémie meurtrière de petite vérole en 1738 en

releva l'ufage d'abord dans la Caroline, & enfuite dans le refte de l'Angleterre, & les faits heureux, bien multipliés, fupérieurs à tous les mauvais raifonnemens, paroiffent l'y avoir bien folidement établi. Vous connoiffez, mon cher ami, fes progrès dans cette partie de l'Europe, vous fçavez qu'elle y a été fortifiée & fimplifiée par les Suttons, il y a environ vingt ans, & que les gens de l'art, dociles pour l'intérêt public au confeil d'Hyppocrate (1), n'ont pas craint d'adopter une méthode reconnue bonne parce qu'elle avoit été imaginée, ou propofée par quelqu'un qui n'en étoit pas. Elle a été de bonne heure adoptée à Genève, fous les aufpices de MM. Calendrini, Butini, Guyot & Tronchin; c'eft par ce dernier qu'elle a été portée en 1748 en Hollande, quoique plus de vingt-cinq ans auparavant elle y eût été

(1) *Neque vero pligeat ex plebeiis fcifcitari fi quid ad eurandi opportunitatem conferre videatur.* Præcept. fect. I.

recommandée par le grand Boerhaave ; dans la feconde édition de fes aphorifmes en 1722, & par Leduc, médecin Grec, qui l'avoit fubi lui-même. Poverini & Lunadei en ont fait les premiers effais en Italie. Notre poëte philofophe Voltaire en célébroit chez nous les avantages en 1728; Boyer & Dodart en avoient même parlé avant lui. Kirpatrich, & fur-tout la Condamine en furent les promoteurs ardens, mais ce ne fut qu'en 1755 qu'on commença à la pratiquer. M. le chevalier de Chatelux fe voua lui-même à fervir d'exemple, & M. le duc d'Orléans confiant fes enfans à M. Tronchin, donna fur des fujets précieux une leçon importante à la nation ; l'inoculation a paffé fucceffivement en Danemarck, en Suède, en Weftphalie, dans le refte du nord, de l'Allemagne, & dans le duché de Tofcane ; il n'eft point de pays où elle ne foit aujourd'hui adoptée & pratiquée avec fuccès, malgré les réclamations que différens motifs ont infpiré contre elle ; mais on ne connoît

point l'époque de ſon établiſſement dans les autres parties du monde, dans l'Afrique & dans l'Aſie, & ſur-tout dans l'Inde & la Chine, qui paroiſſent avoir été ſon premier berceau, & où elle eſt exercée ſous une forme particulière ; il y a même des indices d'une ancienne exiſtence de cette pratique dans quelques parties de notre Europe ; Buddam prétend qu'on inoculoit de temps immémorial dans la partie méridionale de la principauté de Galles ; le docteur Schuenke dit qu'en 1712 on en faiſoit autant parmi le peuple dans le comté de Meurs & dans le duché de Clèves en Weſtphalie ; on aſſure auſſi avoir vu des veſtiges de cette opération dans quelques provinces de France, & notamment en Périgord.

Sans doute la raiſon, la réflexion, l'amour de l'humanité, & d'autres motifs auſſi louables ont ſuſcité des adverſaires à l'inoculation, peut-être l'amour propre, l'intérêt, l'eſprit de parti, l'entêtement, &c. ont-ils augmenté leur nombre & prolongé les diſputes ; mais le feu des

querelles, & le choc des discussions, ont servi à épurer, à perfectionner l'objet, & l'inoculation triomphant de tous les obstacles, après environ un siècle de combats, doit être bien distinguée de ces moyens que le charlatanisme propose, que l'enthousiasme adopte, & qui n'ont qu'une vogue éphémère ; l'expérience répétée, constamment heureuse, a été la meilleure réponse à toutes les inculpations hasardées : que *la petite vérole produit de l'inoculation n'étoit pas vraie, qu'elle ne préservoit pas de la naturelle, qu'elle étoit aussi fâcheuse, qu'elle généralisoit la maladie en l'étendant sur un sixième des hommes qui en étoient exempts*, &c. &c.

Mais parmi les reproches qu'on lui a faits, il y en a deux qui ont paru plus fondés & plus dignes d'attention ; l'un regarde la société en corps, la collection des individus, & par conséquent ceux qui sont chargés de leur administration & de leurs intérêts ; l'autre concerne les particuliers.

On a cru appercevoir que depuis l'établiſſement de l'inoculation le nombre de victimes que la petite vérole immoloït étoit devenu plus conſidérable, & l'on a décidé que ſon admiſſion, peut-être avantageuſe à quelques individus, cauſoit un dommage évident à la ſociété. MM. de Haen, Raſt, Odier, &c. ont préſenté en divers temps des calculs ſpécieux, fondés ſur les tables nécrologiques de Londres, où l'on note l'eſpèce de maladie qui conduit au tombeau. Il paroît en effet que la petite vérole, qui dans les années antérieures à l'établiſſement de cette méthode emportoit environ la ſeizième partie des morts, en immoloit à-peu-près un neuvième dans les années qui ſuivirent l'établiſſement & la pratique de l'inoculation. MM. le chevalier de Chatelux, David Relham, Short, Roux, &c. ont relevé les erreurs gliſſées dans ces calculs, ſuppléé à des omiſſions peut-être volontaires, & détruit les inductions outrées qu'on en tiroit; mais il eſt hors

de doute que l'inoculation, perpétuant les épidémies de petite vérole, rendant ainsi cette maladie plus générale & plus continue, il a pu mourir un plus grand nombre de personnes sur un beaucoup plus grand nombre qui étoient affectées. Le temps a dû diminuer & a diminué en effet ces désavantages, & on a même observé dans la suite que la mortalité en général étoit moindre, ce que l'on ne craint point d'attribuer aux progrès de l'inoculation (1); on a d'ailleurs obvié, d'une manière tranchante, aux inconvéniens de la contagion, en défendant d'inoculer dans les villes; on y eût pourvu d'une autre façon, en faisant de l'inoculation une loi générale, mais l'autorité a craint de s'exercer sur un genre aussi délicat; notre auguste chef n'a commandé que par un exemple intéressant: il est cependant reconnu, même par les adversaires de l'inoculation, que la *petite vérole faisoit beaucoup plus de ravages dans les villes*,

(1) Transact. Philosoph. année 1782.

& sur-tout dans les villes capitales, que dans les bourgs & villages (1).

Le reproche plus individuel qu'on a fait à l'inoculation, est de laisser les sujets qui s'y sont soumis, infirmes, languissans, valétudinaires, en proye à des affections vagues, chroniques, indécises, &c. On déduit facilement la cause de l'observation qu'on cite à ce sujet, de ce que la petite vérole produite de l'inoculation est trop douce, incertaine, incomplette, de ce qu'elle survient dans un temps où le sang n'est pas disposé à cette dépuration, de ce que les efforts trop légers qui sont excités sont insuffisans pour débarrasser le corps d'un germe introduit, & d'une disposition antérieure, peut-être aussi de ce qu'on a inséré des levains étrangers avec celui de la petite vérole.

Nous conviendrons encore, mon cher confrère, que cette inculpation n'est pas tout-à-fait destituée de fondement; mais

(1) Discours de M. de l'Epine, contenant le rapport de la faculté de médecine en 1765.

on ſera forcé d'avouer que ces ſuites déſagréables & fâcheuſes dépendent principalement de la manière d'inoculer, & de l'omiſſion des précautions néceſſaires. Vous pouvez vous rappeller, qu'en diſcutant cette queſtion intéreſſante, nous remarquions les inconvéniens & le danger qu'il y avoit à traiter trop légèrement une opération de cette importance. Je crois qu'on ne peut pas trop inſiſter ſur cette vérité pratique; les ſoins, les précautions, les ménagemens avant l'inoculation, pendant le cours de la maladie qui en eſt l'effet, & après qu'elle a eu lieu, ſont les ſeules ſources & les principaux titres de ſes ſuccès; les exemples en ſont frappans & multipliés; donnez ſeulement un coup d'œil ſur ce qui ſe paſſe en Angleterre : à Blandfort, près de Londres, ſur 384 perſonnes inoculées, ſans choix, ſans attention, & ſans méthode, il en meurt treize; un plus grand nombre a des accidens ou des ſuites fâcheuſes. Dans le comté d'Eſſex, ſur 900 qui ont été traités avec des ſoins eclairés,

on n'a pas vu ſurvenir un ſymptôme grave. M. Jurin, par la comparaiſon des liſtes, a trouvé qu'au commencement il en mouroit en Amérique un ſur ſoixante, en Angleterre un ſur quatre-vingt-onze, & qu'à préſent, même dans un hôpital, de 593 inoculés, il n'en étoit mort qu'un en quatre ans, tant les attentions & les lumières ſont utiles pour aſſurer le ſuccès de cette opération : votre propre expérience & celle de tous les inoculateurs éclairés portent cette vérité pratique au plus haut degré d'évidence.

Je ne ſuis pas ſurpris que le gros de la nation, en Angleterre comme ailleurs, ſe livre pour cet objet, & pour bien d'autres, à des charlatans, mais je trouve étonnant que les gens qui ſont à tant d'égards au-deſſus du peuple, s'en rapprochent ſur l'article de la ſanté, que des perſonnes ſenſées ſe livrent elles-mêmes, ou leurs enfans à l'inoculation, ſans conſeil, ſans guide, ſans examen & ſans précaution, & il me paroît bien plus ſingulier que des médecins tels que

Buchan & Bienville, en se récriant sur les dangers de l'inoculation, & sur la gravité des petites véroles qui en résultent, soutiennent qu'elle ne requiert pour être pratiquée, ni expérience, ni lumières, qu'elle peut être exercée par les pères & mères sur leurs enfans, sans y mettre plus de façon que s'il s'agissoit de leur donner à boire & à manger.

Je trouve dans une dissertation qu'on vient de m'envoyer, une raison contre l'utilité de l'inoculation, qui vous paroîtra sûrement, ainsi qu'à moi, fort singulière, elle est fondée sur une opinion particulière qu'on a de la petite vérole, & dont il feroit à souhaiter que les preuves fussent plus en faits qu'en idées. M. *Medicus*, médecin allemand, dont M. *Weltner* nous y développe les sentimens, s'est figuré que la petite vérole n'étoit pas une maladie propre, exclusivement due à un germe particulier, mais qu'elle étoit déterminée par la constitution de l'atmosphère, comme les fièvres ordinaires, & notamment par la diathèse humide,

comme les autres maladies de la peau, qu'on n'étoit point néceſſité à l'avoir une fois, ni diſpenſé de l'avoir plus d'une, qu'inoculée ou non, elle étoit ſuſceptible de revenir ſur le même ſujet, toutes les fois que l'air particulièrement altéré, frapperoit des corps diſpoſés, que le pus ſeul, comme celui de la galle, étoit capable de la tranſmettre & de la propager, que ce pus, plus peſant que l'air, ne pouvoit jamais s'y élever, & s'y répandre, ſans perdre ſa qualité de pus, & ſa propriété contagieuſe; il prétend qu'on peut & qu'on doit empêcher que la petite vérole ne parvienne à donner du pus, pour prévenir tout accident, tout ſymptôme grave, dont la formation du pus eſt l'effet & le but; il aſſure que le quinquina, donné à l'inſtant que la petite vérole ſe déclare, ou s'annonce, remplit ſupérieurement cet objet; il l'aſſocie ordinairement aux anti-phlogiſtiques, quelquefois à la ſaignée, à l'émétique, aux purgatifs, aux contre vers mercuriaux, aux véſicatoires même, mais c'eſt tou-

jours le quinquina qui eſt la baſe & qui eſt le grand agent de cette méthode, qu'il appelle préſervatrice extirpatoire ; il compte tellement ſur ſes vertus, qu'il ne craint pas d'aſſurer, *ſans l'avoir éprouvé*, que ſi on donnoit du quinquina à des perſonnes inoculées, la petite vérole ne ſuivroit pas ; c'eſt la même prétention que celle de M. Vanvoenſel ſur le mercure.

Pourquoi faut-il qu'une expérience trop répétée contrarie ces idées flatteuſes ; elle atteſte irréfragablement la néceſſité de la petite vérole, la perſiſtance de cette maladie dans toutes les ſaiſons & dans toutes les conſtitutions, le retour des épidemies indépendant de l'humidité, le règne de la chaleur & de l'humidité ſans petite vérole, &c. Les faſtes de la médecine ſont pleins d'obſervations confirmatives ; vous pouvez vous rappeller de celles faites en 1573, 1574, 1577, 1666, & 1724, en 1736 & 1777, &c. L'hiver chaud & humide ne vit éclorre qu'un très-petit nombre de petites véroles fort

bénignes ; en 1666, en 1731, en 1742, (1) & cette année 1785, pendant les différentes saisons froides, & long-temps sèches, on a eu beaucoup de petites véroles très-graves, les jeunes gens surtout, ont été pendant ce printemps, qui a été marqué par une aridité excessive, victimes nombreuses de la petite vérole. Il est aussi bien démontré faux, que quelque graves que soient les épidémies de petite vérole, lorsqu'on a essuyé cette maladie naturelle ou inoculée, on soit exposé à la reprendre ; la terreur qu'on répandroit à ce sujet seroit aussi absurde que déplacée ; l'assertion que le pus seul, dans l'état de pus, donne par un contact immédiat la petite vérole, & qu'il perd en séchant, en se divisant & se dissolvant, sa faculté variolique & contagieuse, n'est pas moins contraire à la vérité qu'à l'intérêt public ; elle tendroit à inspirer une sécurité & une inattention qui pourroit

(1) Baillou, Lamothe, Journaux de médecine, &c. &c.

avoir des ſuites fâcheuſes. Qui eſt-ce qui ignore que les croutes, les fils imbibés & long-temps conſervés, la pouſſière deſſéchée conſervent cette propriété ? on ne peut pas connoître le point de diviſion & de ſubtilité où elle eſt perdue ; on a vu des chemiſes qui avoient ſervi à des varioleux, gardées long-temps ſales, retirées enſuite pour les blanchir, expoſées & ſecouées dans l'air, même après avoir paſſé à l'eau, y répandre des germes contagieux qui avoient la plus funeſte fécondité ; dans des épidémies conſidérables on trouve, ſuivant l'auteur lui-même, l'odeur variolique non-ſeulement dans la chambre des malades, mais dans la maiſon, les carrefours & les chemins. Ses idées outrées ſur la vertu du quinquina ne ſont pas plus fondées, & ſont encore de conſéquence par leur influence ſur la pratique ; quoiqu'il ſoit vrai que ce remède ſoit ſouvent utile, il y a bien des circonſtances où il ſeroit nuiſible & déplacé. On peut remarquer à cet égard, comme à bien d'autres, qu'il eſt fort

dangereux d'asseoir des préceptes pratiques sur des conjectures théoriques, & de substituer, pour fondement d'une opinion importante, des hypothèses hasardées, à une observation réfléchie.

Mais pour revenir à notre sujet, je crois pouvoir avancer qu'il n'y aura point de petites véroles mortelles excitées par l'inoculation, qu'il ne leur succédera point de langueurs & d'affections chroniques, si on a pris les précautions que la sagesse dicte pour faire l'inoculation, & suivi un traitement convenable dans tous les points pour la maladie qu'elle déterminera. Je sçai qu'il y a des praticiens très-exercés qui inoculent sans distinction tout sujet qui se présente, qui croyent tout germe également bon, tout temps, toute saison aussi favorables, qui n'admettent ni préparation, ni ménagement, ne prescrivent aucun remède avant, pendant, ni après, laissent aller, que dis-je, exposent eux-mêmes leurs malades dans toutes les circonstances, à l'air, quelle qu'en soit la température ; ils ont en leur faveur

quelques faits féduifans, des raifons plaufibles, une expérience heureufe; d'autres font rigoureufement attachés à des préparations minutieufes, ils multiplient jufqu'au fcrupule les foins & les précautions. Il y a un jufte milieu entre ces deux extrêmes, & je penfe qu'on peut & qu'on doit éviter dans ce cas, & dans tous ceux qui font relatifs à la fanté, tout moyen violent & toute méthode outrée, & fi quelques attentions & des fecours employés à propos dans les diverfes périodes de cette opération, peuvent ajouter à fes avantages, & en écarter des inconvéniens, il eft hors de doute que leur omiffion feroit un tort réel & pourroit être un délit grave. L'expérience n'a fait qu'ajouter à ma conviction fur cet article; lorfque je me propofois de vous en communiquer les réfultats, & de vous détailler la marche que je fuivois dans cette pratique, j'ai reçu un mémoire de M. Nicot, célèbre inoculateur de Franche-Comté, qui n'eft pour ainfi dire, à bien des égards, que le réfumé de mes idées

&

& de ma méthode, ſur-tout pour le manuel de l'opération; il m'a paru d'autant mieux fait pour votre ſatisfaction & pour l'inſtruction publique, que les avis qui y ſont renfermés ſont fondés ſur plus de vingt mille obſervations qu'il a fait ſeul ou de concert avec M. Girod, auſſi fameux dans cette partie, dont je vous ai communiqué l'éloge, par M. Vicq d'Azyr, écrit avec tant d'éloquence & de ſentimens : je vais vous donner un extrait du mémoire de ce médecin; j'en répandrai ainſi les avantages, & je multiplierai les droits qu'il a à l'eſtime & à la reconnoiſſance publique, j'y ajouterai quelques réflexions : vous verrez que quoique inoculateur fort occupé, & pour ainſi dire, populaire, quoique relâché à bien des égards, il exige & recommande des attentions ſur le choix du germe, du temps, du ſujet, & ſur bien d'autres articles.

Il veut que la matière ſoit priſe dans des boutons bien mûrs de vraie petite vérole, ſur des ſujets exempts d'autres maladies, employée fraîche, ou au moins

desséchée de manière à ne pas altérer sa vertu, & conservée le moins long-temps possible.

« Le moindre défaut, dit-il, dans ces » premières règles, rendra l'opération » inutile, peut-être dangereuse; si la ma- » tière est trop ancienne, mal desséchée, » de fausse petite vérole, elle manque » son effet, l'individu se trouve exposé, » comme auparavant, à la petite vérole » naturelle, d'où résulte un inconvénient » pour lui, & le blâme de l'opération.

» La matière doit être récoltée sur un » sujet de bonne constitution, qu'il soit » inoculé ou non, que la petite vérole » soit abondante, ou bénigne, peu im- » porte; mais il est essentiel que le sujet » soit de bonne santé, exempt de gale, » de dartres, & plus encore d'autres » maladies contagieuses, quelles que » soient les assertions de quelques méde- » cins Anglois, que les maladies étran- » gères à celle-ci ne peuvent pas se com- » muniquer par l'insertion de la matière » variolique.

» Cette matière ſe récolte, autant
» qu'on peut, lorſqu'elle eſt à ſon plus
» haut point de maturité ; plus cette ma-
» tière eſt épaiſſe, meilleure elle eſt,
» ſur-tout pour la tranſporter, plus il eſt
» encore facile d'en placer pluſieurs cou-
» ches ſur le même verre, & plus il y a
» de couches ou d'épaiſſeur, moins celle
» du centre eſt expoſée aux accidens de
» la deſſication, de la gelée, &c. lorſ-
» qu'elle doit être portée loin.

» L'action de récolter cette matière,
» bien loin de procurer de la douleur,
» ſoulage le malade à chaque puſtule
» qu'on lui perce ; il ſeroit même à dé-
» ſirer qu'on employât toujours cette
» précaution dans le temps de la matu-
» rité, on éviteroit la *gravure*, en abré-
» geant le temps des douleurs, des dé-
» mangeaiſons, de la bouffiſſure, & de
» la fièvre, qui en eſt inſéparable ; il ne
» ſeroit plus queſtion de celle qui a lieu
» pendant la deſſication, ſi on procuroit
» ainſi l'évacuation de cette matière pu-
» rulente ; mais dès qu'elle rentre ſurtout

» abondamment dans la maſſe du ſang,
» c'eſt un combat bien ſenſible dont la
» nature n'eſt pas toujours maîtreſſe;
» quoiqu'à cette époque les momens les
» plus dangereux ſoient déjà en arriére ;
» mais alors cette fièvre de deſſication
» ne feroit pas plus ſenſible dans la petite
» vérole naturelle que dans l'artificielle.
» La matière variolique, pourſuit notre
» inoculateur, ainſi recueillie & placée
» ſur un verre, doit être approchée du
» feu pour y être deſſéchée juſqu'à un
» certain point d'épaiſſiſſement, on la
» fermera enſuite dans un étui, où la
» deſſication s'achévera d'elle-même;
» cette matière, quoique bien condi-
» tionnée, *ſera ſtérile au bout de huit*
» *jours par vétuſté.* Mais ſi elle avoit
» éprouvé trop de chaleur pendant l'ex-
» ſication, ou un froid qui l'eût gelée pen-
» dant le voyage, elle feroit ſans effet
» dès ce moment : l'inoculateur peu ex-
» pert croiroit que tous les inoculés avec
» cette matière ſont du nombre des pri-
» vilégiés, tandis qu'ils n'auroient été

» inoculés qu'avec une matière ſans
» force & ſans vertus. S'il y a lieu d'avoir
» des doutes fondés à cet égard, il faut
» réitérer l'opération, mais non pas avant
» ſix ſemaines, à dater de la première, &
» en attendant les garantir de la conta-
» gion, même de ceux (s'il y en avoit
» eu) en qui l'opération auroit pu réuſſir.

» Au ſujet du temps, il obſerve que
» tous les temps ſeroient bons, s'il y
» avoit à craindre de la contagion, &
» qu'on fût logé de manière à ſe garan-
» tir du froid & de la grande chaleur;
» mais que quand il eſt queſtion d'ino-
» culer les enfans du peuple, & ſur-tout
» en grand nombre, & qu'on n'eſt pas
» dans le cas de pouvoir compter ſur
» les ſoins & les attentions des mères,
» occupées ailleurs, ou qui ſe défient du
» ſuccès de l'inoculation; il eſt bon *en*
» *Franche-Comté* de préférer l'automne
» & l'été.

» A l'égard du ſujet, la première pré-
» paration preſcrite avec ſageſſe par le
» gouvernement, eſt de le tirer de la

» ville ; il faudroit auſſi le ſortir des lieux
» infectés d'épidémie, & ſuſpendre l'o-
» pération pendant une huitaine de jours,
» afin de s'aſſurer s'ils n'ont pas déjà le
» germe de la petite vérole naturelle, &
» le voir éclore ſans y ajouter, & par
» conſéquent ſans charger l'inoculation
» des évènemens d'une petite vérole
» naturelle ».

Il regarde la bonne ſanté comme la diſpoſition par excellence à l'inoculation, mais il n'exclut pas de cette opération : 1. les enfans qui ont *la gale*, quoiqu'il ait vu ſouvent l'éruption plus abondante chez eux, & la durée plus longue de l'écoulement qui a lieu après la deſſication par les piquûres ; conſéquemment, dit-il, il y avoit un mêlange d'humeur galeuſe qui s'évacuoit par-là, & les purgatifs indiſpenſables, ſur-tout à ces ſujets, aidés d'un régime ſtrict, achevoient la cure des deux maladies. 2. Les *rachitiques*, mais il commence par faire ſevrer les enfans qui ſont à la mamelle, proſcrit toute eſpèce de lait de leur nourriture,

la borne à des ſoupes maigres, du pain, des fruits; donne de l'eau & du vin pour boiſſon, conſeille l'habitation des lieux frais & même froids, les bains de même, les vêtemens légers, peu d'exercice aux enfans trop foibles & peſans, juſqu'à ce que le ventre ait diminué, que les pieds ſe ſoient rafermis, &c. 3. Ceux qui ont des *croutes laiteuſes :* étant perſuadé qu'elles diſparoiſſent en les ſevrant, qu'elles ſont l'effet du mauvais lait, ou du lait trop ancien, & il remarque que des enfans allaités deux ou trois ans ſont plus maladifs, & quelquefois ſtupides. 4. Il n'exclut pas même ceux qui ſont dans la *période de la dentition*, ſi les enfans nés de parens ſains & robuſtes, n'ont pas le genre nerveux mobile, ſi cette opération a déja eu lieu chez eux ou chez leurs frères ſans accident ni convulſion. On pourroit craindre que la dentition fût pénible, peut-être convulſive, chez ceux dont les pères & mères délicats, épuiſés, ont le genre nerveux de facile irritation, alors il faudroit laiſſer paſſer ce temps.

5. Les enfans ſujets aux vers : cette incommodité n'eſt que le motif d'une attention particulière ; on doit leur rendre un triple ſervice en leur donnant des contre-vers avant & après l'inſertion, en les inoculant, & en recommandant aux parens de leur en donner tous les deux mois, pour détruire un foyer qui eſt une ſource fréquente de maladies graves.

« Avant & après l'inoculation, juſqu'à » la fièvre d'invaſion, il conſeille pour » régime les ſoupes maigres ou au bouil» lon doux, le jardinage au gras, les » gruaux, le riz avec une partie de lait, » des ſoupes de lait, des œufs frais & » cuits au lait ; les poiſſons tels que la » perche & le brochet cuits à l'eau ; le » veau, la volaille bouillie, ou rôtie, peu» vent être accordés à ceux qui ſont ha» bitués à la viande, ainſi que les fruits » bien mûrs de la ſaiſon, avec la précau» tion d'éviter les excès, ſources d'indi» geſtion. L'exercice modéré & les amu» ſemens doivent être ſubſtitués à l'étude » & au travail. Le vin, le café, les li-

» queurs, les viandes & poiſſons ſalés, » épicés, & généralement tout ce qui » peut échauffer, doit être banni.

» Quant à la manière d'inoculer, après » avoir eſſayé dans un temps des inci- » ſions, il a adopté la méthode des pi- » quûres, plus ſimple, moins pénible, » d'un ſuccès plus aſſuré que toute autre, » & ſur-tout que les véſicatoires qui por- » tent de la chaleur dans le ſang, qui » donnent quelquefois, même ſans au- » cune addition de virus, des boutons à » leur place, ou dans le voiſinage, qu'on » pourroit prendre pour ceux de petite » vérole ». Il s'étoit d'abord borné à une piquûre à chaque bras, dans cet endroit qui eſt marqué par un léger enfoncement au-deſſus de l'attache du muſcle deltoide, où le bord externe du biceps rencontre la portion externe du triceps brachial. C'eſt la place ordinaire des cautères; dans la ſuite il a fait quatre piquûres à chaque bras, à environ un pouce de diſtance, ſouvent ſans recharger la lancette pour le même bras. A la dernière piquûre

on appuye le pouce de la main gauche ſur la lancette, lorſqu'elle eſt introduite ſous l'épiderme, afin que toute la matière y reſte; il réſulte de-là plus de ſûreté pour l'inoculation, plus d'affection au bras, & en conſéquence une dérivation utile. D'ailleurs l'ulcère du bras eſt plus facile à guérir que celui de la jambe.

« Pour procéder à cette opération, on
» ſe fait donner un gobelet, ou ſeulement
» une cuillère d'eau tiède, qu'il faut pla-
» cer ſur une table ou fenêtre éloignée
» du ſujet à inoculer, ou, ce qui ſeroit
» encore mieux, dans la chambre voi-
» ſine, pour y préparer le germe, ce qui
» ſe fait en prenant une goutte d'eau
» avec la pointe de la lancette dont on
» ſe ſert pour délayer juſqu'à conſiſtence
» de ſyrop, la matière variolique deſſé-
» chée ſur le verre; lorſque la pointe de
» la lancette eſt couverte de cette ma-
» tière ainſi préparée, l'inoculateur s'en
» ſert pour faire les quatre piquûres au
» bras de l'enfant, ſur la tête duquel on
» a jetté une ſerviette, afin qu'il n'en

» inſpire pas la vapeur ; il retourne char-
» ger la lancette, pendant qu'on habille
» avec précaution le bras opéré, & qu'on
» met l'autre à nud, pour être piqué de
» même ; il eſt difficile d'uſer de toutes
» ces précautions lorſqu'on inocule les
» enfans au lit pendant leur premier ſom-
» meil, il ſuffit pour tout appareil de leur
» laiſſer la même chemiſe pendant vingt-
» quatre heures. Il eſt utile de baigner
» pendant les cinq premiers jours tous les
» matins dans de l'eau tiède les inoculés,
» à l'exception des bras, qui ne ſeront
» pas même lavés ; le bain relâche la
» peau & facilite l'éruption ; cinq jours
» après l'inoculation, on eſt en état de
» juger ſi elle aura ou non ſon effet,
» pourvu que la matière ait été de date
» utile & exempte d'accidens ; dans ce
» cas on appercevra alors à chaque bras
» & à chaque piquûre une petite émi-
» nence ou cercle rouge qui l'entoure &
» qui augmente chaque jour juſqu'au di-
» xième. Au ſixième jour les inoculés
» éprouvent tous plus ou moins une

» douleur ſous les bras aſſez légère ;
» malgré ce ſigne avant-coureur pro-
» chain de la fièvre d'invaſion, ils s'a-
» muſent, courent, boivent, mangent ;
» mais on doit redoubler d'attention
» pour les garantir du ſerein, des cou-
» rans d'air même en chambre, & des
» indigeſtions en diminuant les vivres
» pour éloigner toute complication.

» La fièvre d'invaſion arrive toujours
» au commencement du ſeptième jour,
» & jamais plutôt ; ſes ſymptômes ſont
» l'accablement, la douleur de tête, des
» reins, quelquefois de tous les membres,
» des nauſées, ou des vomiſſemens.
» Quelquefois ils ſont tous réunis ſur le
» même ſujet, quelquefois il n'en paroît
» qu'un ou deux ; on auroit un moyen
» d'en diminuer le nombre ou la viva-
» cité, en n'inoculant qu'à ſept à huit
» heures du matin, alors la fièvre arri-
» veroit après avoir paſſé une bonne
» nuit & l'eſtomac étant bien vuide. Si
» cependant elle ſurvient forte, ainſi que
» la douleur de tête, outre la diète il

» faudra faire prendre aux malades plu-
» ſieurs bains de jambe dans de l'eau
» tiéde, les tenir hors du lit, ſoit pour ces
» bains, ſoit pour rafraîchir le corps,
» donner matin & ſoir un lavement &
» une abondante boiſſon à ſon choix,
» pour toute nourriture des clairs d'orge,
» des crêmes de riz à l'eau, des bouil-
» lons aux herbes toutes les trois heures.

» S'il arrivoit des convulſions, le ma-
» lade ſeroit mieux placé au lit qu'ailleurs;
» il faut donner beaucoup d'air, ne pas
» l'échauffer, pas même le faire parler,
» augmenter, s'il eſt poſſible, la boiſſon
» & ſur-tout la tranquillité; ſans autre
» ſecours les convulſions ceſſent, les
» ſueurs ſuccèdent, alors il faut remettre
» les couvertures juſqu'à ce qu'il ſoit
» temps de changer de linge; il arrive
» pour la plupart que l'accès de fièvre,
» quoique ſenſible, eſt ſi peu violent, que
» la diète & tout ce régime ſévère qui
» a été preſcrit ſeroit préjudiciable ſi on
» les y aſtreignoit: la durée de ce pre-
» mier accès eſt d'environ 48 heures, &

» laiſſe peu d'intervalles juſqu'à celui de
» l'éruption.

» A la fin du neuvième jour l'accès de
» fièvre d'éruption commence, ou au
» plus tard les premières heures du di-
» xième ; il eſt toujours ſenſible, aſſez
» ſouvent accompagné de ſaignement de
» nez, de douleurs aux reins, ſous les
» aiſſelles, de démangeaiſons ou pico-
» temens à la peau ; ces ſyptômes ſont
» plus marqués au bras ; les rougeurs qui
» entouroient chaque piquûre ſe réuniſ-
» ſent, & forment un ſeul & même éry-
» ſipèle à chaque bras, & donnent naiſ-
» ſance à pluſieurs petites puſtules vario-
» liques tout autour, qui ſont la première
» éruption dans le courant du dixième
» jour : à la fin de ce dixième jour, ſur-
» tout pendant la nuit, l'éruption ſe fait
» généralement ; elle s'annonce d'abord
» comme des piquûres de puce, préſen-
» tant cependant une petite éminence,
» mais plus ſenſible au tact qu'à la vue au
» centre de la rougeur : le nombre de ces
» boutons ou puſtules augmente aſſez

» ſouvent juſqu'au onzième jour incluſi-
» vement, temps auquel on peut les
» compter ; ſi le malade a éprouvé du
» froid pendant la journée du onze au
» douze, le nombre aura diminué, plu-
» ſieurs auront diſparu. Il eſt rare que le
» nombre des puſtules ſoit de cent; le
» plus ſouvent il eſt de trente ou qua-
» rante.

» L'éruption faite, & quelquefois en
» même temps il arrive des ſueurs qui
» donnent iſſue au reſte de l'humeur
» variolique ; il eſt donc prudent de faire
» reſter au lit la journée du onze, dans
» la vue de faciliter les ſueurs, ſans cher-
» cher à les augmenter par des remèdes,
» & de changer de linge avec grande
» précaution s'il faiſoit froid ; après ces
» ſueurs la diète n'eſt plus néceſſaire,
» mais la ſobriété eſt toujours de ſaiſon.

» L'éruption finie, ce qui a lieu au
» douzième jour, les accidens ceſſent,
» & les inoculés ſont ſur pied, les bou-
» tons croiſſent en volume pendant ſept
» à huit jours, & ſi on veut les voir à-

» peu-près de la même grosseur que dans » la petite vérole naturelle, il n'y a qu'à » tenir les inoculés un peu chaudement, » les promener, si c'est en été, deux » heures le matin, & autant le soir, dans » un endroit sec & au soleil, sur-tout les » premiers jours de l'éruption ; au on- » zième ou douzième jour les boutons » des endroits de l'insertion s'affaissent, » les rougeurs pâlissent & disparoissent, » mais il y a ordinairement dessous une » dureté qui diminue plus lentement, par » le moyen d'une suppuration ou léger » ulcère qui dure quelques jours. S'il sur- » venoit quelque accident connu on non, » on peut sûrement l'imputer à ce qu'on » n'a pas assez respecté les sueurs du dix » ou onzième jour, qui sont toujours » assez sensibles pour prévenir des in- » commodités & rendre les remèdes inu- » tiles.

» La fièvre de dessication est presque » toujours insensible, elle arrive ou doit » arriver le dix-huitième jour, à dater du » moment de l'insertion, elle n'est consi-

» dérable que dans les cas de petite vérole
» très-abondante ou mal-conduite, alors
» elle ſe manifeſteroit par plus de foi-
» bleſſe, moins d'appétit, & beaucoup
» d'inquiétude. Si cet état duroit plus
» d'un jour on pourroit commencer à
» purger ; on prendra des précautions
» pour obtenir de véritables évacuations ;
» il eſt utile de purger au moins deux fois
» après l'inoculation. Il eſt des ſujets qu'il
» faudroit purger cinq à ſix fois, comme
» ceux qui ont la gale, des glandes gor-
» gées, &c.

» Pour les enfans de la campagne,
» douze à dix-huit grains de jalap infuſés
» dès la veille dans deux cuillerées d'eau
» tiède, à quoi on ajoute du ſucre, ou
» du ſyrop de capillaire, forment une
» purgation bien ſûre, peu déſagréable
» & peu chère ; l'émétique en grand la-
» vage rempliroit le même objet : mais
» il faudroit le craindre davantage chez
» les enfans ſujets à des hernies ; on en
» favoriſe l'effet par des bouillons aux
» herbes, de la ptiſane, du petit lait, &

» on y revient ſuivant le beſoin , n'ou-
» bliant jamais qu'il faut des purgations
» bien réelles ; il ne ſera pas beſoin de
» recettes plus compliquées , ajoute en
» finiſſant notre inoculateur, ſi *vos ſoins*
» *attentifs à la voix de la nature* croiſſent
» avec vos ſuccès ».

LETTRE XI.

Remarques & additions.

VOILA, mon très-cher confrère, un code d'inoculation fort ſimple & fort abrégé, mais il me paroît exact & ſage ; c'eſt à-peu-près le réſumé de mes idées, le tableau de ma pratique, que je ſuis bien aiſe de vous préſenter avec l'appui de vingt mille obſervations étrangères. J'ai accueilli avec empreſſement ce moyen de combattre les prétentions de quelques inoculateurs célèbres qui me paroiſſent mettre trop peu d'importance à une opération de cette eſpèce. Je vous avouerai

que je ſuis encore plus cauteleux & difficile. Je conſidère l'inoculation avec une attention plus ſérieuſe, & quoique bien perſuadé de ſes avantages, je ne la pratique jamais ſans une ſorte de frémiſſement. Quelque probabilité qu'il y ait en faveur de la petite vérole qui en réſulte, quelque fondées que ſoient les eſpérances d'une exemption abſolue d'accidens & de danger, quoiqu'on puiſſe par les ſoins & les précautions augmenter encore ſa ſécurité ; on a vu cependant ſurvenir après l'inoculation des petites véroles graves, confluentes, fâcheuſes, inquiétantes, on a vu des accidens, la mort même provenir ou du fonds de la maladie donnée, ou de circonſtances imprévues qui ont eu lieu pendant ſon cours. Sans doute on haſarde quelquefois des remèdes, des opérations chirurgicales qui peuvent avoir des conſéquences funeſtes, rappeller à la vie, ou précipiter la mort ; mais on ne les tente que dans des cas déjà très-graves, ou l'omiſſion de ces moyens feroit plus ſûrement mor-

telle ; il n'en eſt pas de même de l'inoculation, c'eſt dans l'état de la meilleure ſanté qu'on la pratique & qu'on doit la pratiquer ; c'eſt ſans indication apparente, ſans néceſſité marquée, ſans qu'il y eût le plus ſouvent aucun inconvénient à la retarder : ainſi l'on doit mettre plus de ſoin & d'attention pour éloigner juſqu'au millième de danger qui peut l'accompagner ou la ſuivre, & le médecin qui cherche plutôt des inoculations ſûres que multipliées, ne me paroît pas devoir les négliger.

1. La préparation eſt du nombre : ſans doute la meilleure eſt la bonne ſanté, & je l'exige plus ſévèrement que bien d'autres ; j'ai pluſieurs obſervations de ſujets mal portans inoculés qui ont eu une petite vérole plus grave. Meſdemoiſelles de B.... & de M...., en qui des rougeurs au viſage, des peaux jaunes, dures, sèches, boutonneuſes, faiſoient juger un ſang âcre, ou une bile altérée, que je fus forcé d'inoculer par leurs inſtances ou celles de leurs parens, eurent la petite

vérole confluente, tandis que leurs frère & sœur inoculés en même temps, dans des dispositions plus favorables, eurent la petite vérole la plus bénigne. La malignité de la maladie, dit Swieten, vient du mauvais état du corps, & non de la nature ou de l'abondance du levain, & Mead remarque fort judicieusement qu'il importe plus à qui on la donne que de qui on la prend, & il blâme fort ceux qui ne mettent ni attention ni choix dans les sujets à inoculer; il pense cependant que la petite vérole devenant une sorte de remède pour ceux qui ont la lymphe épaisse & des tumeurs, on ne doit pas les exclure de l'inoculation, mais qu'il faut les y préparer avec des secours plus suivis & plus appropriés; en général il faut tâcher de corriger les dispositions vicieuses avant d'inoculer, ou s'en dispenser : cette circonspection, ou plutôt ce renvoi, me paroissent bien plus nécessaires vis-à-vis de ceux qui ont un vice scorbutique, scrophuleux, dartreux, vérolique, des ulcères internes, qui sont

dans l'épuiſement, le maraſme, &c. la gale même, qui ſemble être une affection purement extérieure, complique la petite vérole, pluſieurs exemples le prouvent, & il y en a un entr'autres conſigné dans les mémoires de la Société Royale de médecine, d'autant moins ſuſpect que M. Girod qui le rapporte, penſe que la gale ne doit pas empêcher d'inoculer; un enfant qui le fut dans cet état eut une petite vérole aſſez régulière, mais à la fin la gale rentra, & il mourut hydropique. La teigne & les engorgemens glanduleux, à la nuque, aux oreilles, aux mâchoires, me paroiſſent des motifs de différer cette opération, d'autant mieux que le traitement convenable dans ces cas eſt une préparation très-avantageuſe pour l'inoculation. Peut-être un médecin chargé par le gouvernement d'inoculer dans les villages & campagnes, doit-il être moins réſervé, afin de faire participer tous les enfans au bienfait qu'il répand, & de ne pas les laiſſer expoſés au déſavantage d'une contagion inévi-

table ; mais alors il doit proportionner les ſecours préparatoires à ces beſoins individuels, & s'attendre que la petite vérole ſera toujours plus grave ſur ces ſujets maladifs ; ailleurs il doit y regarder de plus près : il faut que la bonne diſpoſition du corps s'annonce par l'exercice libre de toutes les fonctions, par la pureté & la ſoupleſſe de la peau, la douceur de l'haleine, l'agilité dans l'exercice, la facilité avec laquelle les plaies & les cicatrices ſe ferment.

2. Le temps de la dentition, ſi ſouvent accompagné de diarrhée, de convulſions, d'échauffement, de fièvre, & toujours de malaiſe & d'irritation, me ſemble auſſi un titre abſolument excluſif. Le docteur Dimſdale, très-célèbre inoculateur, quoique moins craintif à l'égard des affections chroniques, penſe de même ſur cet article. Par cette raiſon je n'inocule point d'enfans avant qu'ils aient paſſé deux ans & demi, & qu'ils n'aient pouſſé les vingt dents qui doivent paroître à cette époque ; les premiers efforts de

cette pouſſe n'ayant point de terme fixe ; commençant quelquefois à quatre ou cinq mois, d'autre fois retardés juſqu'à ſix, huit où dix, il eſt prudent de ne pas inoculer à cet âge, pour ne pas riſquer de faire rencontrer la petite vérole avec ce travail. Auparavant ils me paroiſſent trop jeunes, trop délicats, difficiles à manier, plus ſujets aux convulſions. Les tentatives heureuſes qu'on a pu faire ſur des enfans nouveaux nés me paroiſſent utiles à rappeller, mais peu ſûres à imiter. A l'âge de ſix ou ſept ans il ſe fait un nouveau travail pour une ſeconde pouſſe de dents dont je crois qu'il faut également éviter la rencontre avec l'inoculation ; quoique les convulſions ſoient beaucoup moins à craindre, c'eſt un temps peu favorable par la fatigue, les ſouffrances, l'irritation, quelquefois même les orages plus graves qui ont lieu à cette époque.

3. On doit par des raiſons ſemblables avoir les mêmes attentions chez les perſonnes du ſexe pour le temps de la

première apparition des règles ; il y a alors un état d'agitation & de ſpaſme qui compliqueroit fort la petite vérole ; il eſt même mieux, quand on inocule des perſonnes déjà réglées, de prendre pour l'inſertion le temps qui ſuit immédiatement cette évacuation, afin que la petite vérole puiſſe avoir ſon cours entier pendant l'intervalle ; il faut ſur-tout éviter que les règles ne ſe rencontrent dans le temps de l'éruption, ou de la ſuppuration, parce qu'elles dégénèrent alors trop facilement en pertes. L'état de groſſeſſe, celui des ſuites de couche, d'affection laiteuſe, &c. paroiſſent encore moins favorables. D'ailleurs tous les âges, avec plus ou moins de précaution, peuvent être bons.

4. Quant aux âges de l'année, ou aux ſaiſons, j'ai toujours préféré le printemps & l'automne ; j'ai craint, ſur-tout dans nos pays chauds, l'été, temps où la petite vérole peut prendre un mauvais caractère ; l'hiver a l'inconvénient des rhumes, des fluxions ; il gêne pour le renouvel-

lement, pour l'accès de l'air extérieur, & ſur-tout pour faire ſortir & promener les malades.

5. Le ſéjour de la campagne eût été, ſur-tout dans ce pays, une affaire de choix & de preſcription particulière pour obtenir un air pur, bien exempt des qualités qui peuvent compliquer & dénaturer la maladie, & très-favorable à la végétation variolique. Le gouvernement éclairé en a fait une ordonnance générale qui eſt très-avantageuſe aux individus inoculés, & qui garantit les autres des effets d'une contagion continuelle; il eſt vrai que bien des gens, & ſur-tout le peuple des villes, peuvent être gênés par l'établiſſement de cette règle & de cette condition; mais il y a tout lieu de croire qu'une adminiſtration bienfaiſante pourvoira à quelque moyen de mettre cette opération à portée des citoyens qui n'ont pas perſonnellement les reſſources & la commodité qu'on exige. D'ailleurs l'inoculation devenant plus néceſſaire, à proportion que la petite vérole eſt plus meurtrière, doit

être encore plus recommandée aux gens riches qu'aux autres.

6. Si on peut encore ajouter à ces précautions quelques ſecours individuels, quelques attentions perſonnelles qui concourent à la bénignité & à la ſécurité de la petite vérole inoculée ; s'il y a de l'avantage ſans inconvénient, à rendre quelque temps avant l'inoculation le régime des enfans plus exact & plus doux, à veiller ſévèrement ſur leur ſanté, à leur donner quelques purgatifs vermifuges, qui tranquilliſent au moins ſur une cauſe ſi fréquente d'incommodité chez eux, ſi on peut par ces moyens ou d'autres diſſiper des incommodités décidées, en prévenir de probables, pourquoi craindroit-on de les mettre en uſage? pourquoi ſe diſpenſeroit-on de ces ſoins? La petite vanité qui réſulte d'une méthode hardie & tranchante, écueil trop commun dans bien d'autres circonſtances, peut-elle ſe comparer à la ſatisfaction qu'on goûte en écartant décidément toute ſource d'accidens & de danger?

Vous ſçavez que les ſujets invitent par leurs diſpoſitions à inſiſter plus ou moins long-temps, plus ou moins rigoureuſement ſur ce régime & ces remèdes, à rendre ce qu'on appelle la préparation plus ou moins ſévère & longue; mais il y a beaucoup d'exemples d'accidens qui ſont la ſuite d'inoculations trop précipitées. Celui que cite M. Mazard de Cazeles, dans les mémoires de la Société Royale de médecine, eſt remarquable. Tous les médecins obſervateurs atteſtent que les purgatifs avant la petite vérole naturelle, ou artificielle, la rendent beaucoup plus bénigne; Sydenham prêcha fort leur utilité dans ces circonſtances. Les Suttons qui ont ſimplifié les préparations générales, & abrégé leur durée, en exigent encore & en preſcrivent une particulière, dont ils font un ſecret, pour rendre plus douce la petite vérole produit de l'inoculation, ils donnent pluſieurs fois une poudre purgative qu'on croit contenir du mercure & de l'antimoine. Le calomel a été employé par beaucoup de praticiens; les

Chinois regardent le cinabre comme préſervatif de la petite vérole. Lobb dit avoir ſouvent eſſayé avec ſuccès dans cet objet l'æthiops minéral ; Mead célèbre cette même vertu dans le mercure, & M. Vanvoenſel croit ſi fort à la propriété antivariolique du mercure, qu'il prétend que le pus retiré des puſtules, perd par ſon mêlange avec le calomel la faculté de donner la petite vérole (1). Boerhaave penſe que l'antimoine partage ces avantages, & il recommande fort, ainſi que ſon diſciple, appuyé ſur des faits pratiques, l'antimoine diaphorétique, le cinabre antimonié, & le nitre antimonié dans les petites véroles graves ; Sydenham regardoit le vin ſtibié comme la grande reſſource dans les cas de ſuppreſſion de la ſalivation, qui eſt ſi néceſſaire à la fin des petites véroles confluentes ; je vous avouerai, mon cher ami, qu'ébranlé par ces autorités, je me ſuis déterminé

(1) Je vois dans ce moment la petite vérole la plus confluente chez la M[e]. de S., qui vient d'uſer très-abondamment de mercuriels.

dans beaucoup d'occaſions, à faire précéder les purgatifs que j'employe dans le temps de la préparation par un bol fait avec le mercure doux, ou le calomel & le kermès minéral. Il ne peut y avoir aucun inconvénient dans cet excès de précaution & dans un choix ainſi motivé. Ce remède eſt bien indiqué dans nos cantons, où les affections vermineuſes ſont très-communes, & les purgatifs ſont encore plus néceſſaires dans ce pays à raiſon des congeſtions humorales; mais j'avoue qu'en les reſtreignant au temps qui précède & qui ſuit l'infection, je crains, malgré des exemples & des autorités, d'y revenir ſans des raiſons particulières pendant l'éruption.

7. A meſure que les années ſe multiplient, les préparations me paroiſſent devenir plus néceſſaires, devoir être plus étendues & plus diverſifiées. On doit tâcher de rendre le ſang, les nerfs, la conſtitution, & ſur-tout la peau plus analogues à leur diſpoſition dans les enfans; il y a des principes d'incommodité plus multipliés qu'il faut tâcher de dé-

truire, des sources de complication humorales, sanguines, nerveuses, &c. auxquelles il est prudent de diriger quelques secours. Les bains sont en général utiles, pour ne pas dire nécessaires; le régime végétal doit être communément mis plutôt en usage, & continué plus long-temps; la saignée est, ainsi que les purgations, souvent indiquée avant & après l'insertion. On est dans le cas d'insister plus ou moins sur les uns ou les autres de ces moyens, suivant l'état individuel & les dispositions propres de chaque sujet; c'est à un médecin éclairé à le décider, d'après un examen particulier; mais en général ces préparations sont relatives aux constitutions, au régime, aux mœurs des différens pays, elles deviennent en Circassie à-peu-près inutiles dans le centre de la sobriété, & dans nos contrées elles sont d'autant plus nécessaires que la manière d'être est plus contraire: il faut ici, comme ailleurs, éviter les deux extrêmes; l'excès dans la préparation seroit sûrement nuisible;

mais il feroit imprudent, comme le remarquent le docteur Dimfdale & Gatti, de ne pas donner les difpofitions qui peuvent contribuer à faire avoir la petite vérole avec le moins de détriment poffible, en affoibliffant les conftitutions trop fortes, fortifiant les foibles, corrigeant ce qui eft vicié, & fur-tout nettoyant bien l'eftomac. L'inoculateur Anglois recommande fort les mercuriels dans la préparation, & particulièrement aux enfans, à caufe de leur qualité vermifuge.

8. Je ne fçaurois approuver & imiter l'indifférence & l'opinion de quelques inoculateurs au fujet du germe variolique; ils prétendent que quelleque foit la qualité de la petite vérole qui le fournit, & le vice des humeurs qui peut y être joint, il n'y a pas à craindre que le caractère de la petite vérole fe tranfmette, & que d'autres vices fe communiquent avec elle. Une telle pratique fondée fur des fyftêmes, des théories, & quelques expériences négatives qui ne peuvent être décifives, eft combattue par des

faits plus concluans ; d'ailleurs une légère précaution, ſans embarras & ſans inconvéniens, doit être préférée à l'inattention, qui n'a point d'avantages, quand même les riſques ſeroient incertains. Eſt-ce que la gale, la teigne, la vérole, &c. ne peuvent pas être introduites dans le ſang par le même moyen ? N'a-t-on pas inoculé la rougeole, & n'a-t-on pas vu cette maladie ſe développer avec la petite vérole ? On répond que « lorſque » la nature eſt occupée à chaſſer du corps » un venin quelconque, tel que la petite » vérole, la rougeole, la gale, les dar- » tres, elle ne renvoye aux ſurfaces que » l'humeur qu'elle attaque alors, laiſſant » les autres humeurs vicieuſes qui ſe ren- » contrent dans le corps, dans l'état où » elles ſe trouvent. (1) » Des obſervations ſpécieuſes étayent cette allégation hypothétique ; elles peuvent raſſurer à quelques égards, mais elles ne ſont & ne

(1) M. de Baux, médecin de Marſeille ; Journal de médecine, Avril 1770.

peuvent jamais être aſſez multipliées pour faire loi, & pour empêcher des précautions qui ne ſçauroient jamais nuire. Quant à la nature de la petite vérole, je n'ai jamais trouvé de différence pour l'effet entre la confluente & la diſcrète; je préfère cependant celle-ci, parce qu'elle me paroît indiquer une diſpoſition plus favorable dans les humeurs & dans l'enſemble de la ſanté; mais je craindrois fort, & je me garderois bien de puiſer mon levain dans des petites véroles malignes & pourprées, ce caractère me paroiſſant très-ſuſceptible de communication, & tous les praticiens conviennent qu'il y a des germes abſolument délétères par eux-mêmes.

9. Je penſe avec Morton, Diemerbroek, Andry, &c. que l'ouverture des boutons faite au viſage des varioleux & dans le reſte du corps lorſqu'ils ont atteint leur entière maturité, ne guérit ni ne ſoulage le ſujet, qu'elle eſt au moins inutile ſi l'inflammation ſubſiſte à la baſe, parce qu'elle n'en eſt pas diminuée, encore plus ſi elle a *paſſé*, parce qu'en

ceſſant tous les accidens ſont finis ; l'idée que le pus formé des boutons cauſe en refluant dans le ſang, la fièvre ſecondaire, & les autres accidens eſt contraire à la vérité, & même à la vraiſemblance ; ce n'eſt pas celui qui eſt fait, mais celui qui ne peut ſe faire & s'achever, qui eſt le principe & la matière des reflux & des métaſtaſes, & c'eſt celui qui eſt le plus fait qui me paroît la matière la plus efficace, la plus propre pour l'inoculation. Je ſuis convaincu auſſi, avec M. Nicod, que la matière a d'autant plus d'activité qu'elle eſt plus fraîche, & autant que je le peux, je la tranſporte avec la lancette, ſans la laiſſer ſécher, du ſujet affecté à celui qui doit l'être ; je ſuis cependant loin de croire qu'elle perde toute fécondité quand on l'a laiſſé vieillir plus de huit jours & qu'elle ne réſide que dans le pus. Il eſt connu qu'on peut inoculer avec la matière de la tranſpiration d'un varioleux ; les Suttons s'en ſervent quelquefois, ils employent auſſi la matière la plus crue des boutons, l'humeur qui découle du

coin de l'œil, celles qu'ils puisent dans les piquûres des inoculés avant que la petite vérole se soit déclarée ; Chandler & Houlston qui ont répété ces expériences, ont pensé que c'étoit dans ce choix que consistoit la partie essentielle & secrette de leur méthode ; j'ai eu aussi autrefois la même idée, qui cependant n'a point maîtrisé ma pratique. Il est certain aussi que des fils imprégnés de pus variolique, ont conservé pendant plusieurs mois leur propriété bien marquée, que les croutes l'ont retenu plus long-temps ; j'ai plusieurs observations propres qui l'attestent ; les inoculations dont parle M. Debaux, qui ont donné une bonne petite vérole, avoient été faites avec des mêches garnies, six mois auparavant : les Chinois gardent plusieurs années les croutes dont ils se servent pour inoculer, & beaucoup d'auteurs, au nombre desquels est M. Roussel, croient qu'en effet les années passent sur le levain variolique sans en diminuer, ou du moins sans en détruire l'efficacité. Cependant il est plus prudent

de l'employer bien frais, pour n'avoir aucune inquiétude fur la nature de la maladie qu'on veut déterminer: des effets imparfaits, locaux, nuls, laiffent enfuite une incertitude défagréable, ou une fécurité trompeufe.

10. J'ai commencé auffi à inoculer par les incifions & les véficatoires; mais depuis plufieurs années je donne la préférence aux piquûres, & je les fais aux bras. Cette méthode que les Suttons & Gatti ont mife en vogue eft aujourd'hui la plus généralement adoptée; c'eft auffi celle qui étoit anciennement pratiquée dans la Grèce, dans l'Archipel, dans l'Afie, & que la femme de Theffalonique établit à Conftantinople en y apportant l'inoculation, & que Timone & Pilarini ont expofée; c'eft auffi la même qu'on a retrouvée dans le pays de Galles, où les enfans fe percent eux-mêmes leurs boutons mûrs avec une aiguille pour l'imbiber, & s'en fervent enfuite pour piquer leurs camarades, dont ils retirent quelques fols, ce qui s'appelle acheter la petite

vérole. Cette méthode eſt fort commode, très-efficace, point douloureuſe; il n'y a à craindre par elle ni mépriſe, ni ſuite; il faut ſeulement qu'on ait bien attention d'inférer la lancette ſous l'épiderme, pour que la matière porte bien ſur la peau nue, l'y retenir un peu avec le doigt, prendre garde qu'on ne l'en détache pas en frottant le bras, en le baignant, &c. J'ai inoculé quelquefois entre le pouce & l'index, c'eſt l'endroit d'élection au Bengale; mais je préfère le bras, à cauſe des ulcères qui s'y forment, des cicatrices qui reſtent, de la facilité de ſouſtraire les piquûres à l'air, aux frottemens & aux cauſes qui pourroient enlever la matière, & j'en fais ordinairement quatre à chaque bras.

11. Les quatre ou cinq jours qui ſuivent cette inſertion doivent être employés à l'ordinaire, mais avec plus de régime, de la diſſipation, & de l'exercice ſans fatigue. La fièvre ne doit ſe décider que le ſix ou ſeptième jour. Si elle commençoit plutôt, on devroit croire qu'elle eſt l'effet

de la contagion, & que la petite vérole qui aura lieu en eſt la ſuite naturelle. Dans ce cas l'éruption ſe fait avant le neuf ou dixième jour; celle qui eſt déterminée par l'inoculation n'a jamais lieu qu'après ce terme. Si la fièvre arrivoit plus tard, ou s'il n'en ſurvenoit point, s'il n'y avoit point d'éruption générale, quelque ſoit l'état des piquûres, on doit craindre que l'inoculation n'ait pas pris, & il eſt prudent de répéter, après *un certain temps*, l'inoculation. Mais on doit bien ſe garder de ſe trop preſſer, on riſqueroit de décider deux petites véroles, d'exciter une nouvelle fermentation avant que la première fût paſſée & eût agi ſur toute la matière diſpoſée, & d'occaſionner ainſi des accidens. M. Deſoteux, chirurgien major du régiment du Roi, auſſi digne de foi que de confiance, m'a aſſuré avoir vu une perſonne qui fut ré-inoculée aſſez précipitamment, parce qu'on croyoit avoir manqué la première inoculation; la fièvre, l'éruption, la petite vérole eurent lieu, & leur cours peu après la

feconde infertion ; mais lorfqu'elle étoit à la période de la fuppuration, il furvint une fièvre vive qui fut fuivie d'une nouvelle éruption affez confidérable, & une feconde petite vérole croifant la fuppuration & la deffication de la première, fit fon cours d'une manière très-orageufe; il y a d'autres exemples femblables. Le docteur Dimfdale & beaucoup d'autres inoculateurs croyent que l'inoculation a eu fon effet, & qu'il y a eu affez de petite vérole pour établir la tranquillité, fi les piquûres ont été enflammées, s'il y a eu de la fuppuration, & fur-tout s'il y a eu quelques boutons vagues dans le corps, quoiqu'ils n'ayent pas fuivi régulièrement leur période ; fans doute ces efflorefcences légères font quelquefois l'explofion entière de tout le levain variolique qui eft dans le corps, cependant elles ne me paroîtroient pas toujours propres à raffurer contre la récidive ; des cas rares ne doivent pas faire règle.

12. L'air frais, fi recommandé par Sydenham & par beaucoup d'autres, eft

ſans doute un grand remède contre les accidens qui ſurviennent au moment de l'incubation ; il ſuffit ſouvent pour diſſiper les convulſions dans les enfans, pour calmer ce mal être ſi pénible chez les adultes ; il eſt le principal remède des accidens produits par le régime & les remèdes chauds. Il eſt très-à-propos de mener ou de porter les malades au grand air, de les faire promener à pied ou en voiture, & c'eſt une raiſon de plus pour choiſir, autant qu'on le peut, une ſaiſon favorable & une température douce. Cependant l'uſage de ce moyen demande beaucoup de prudence & de circonſpection, ſur-tout lorſque l'éruption ſe prépare, ou commence : il y a ſouvent alors une moiteur générale qui eſt fort utile, loin de la contrarier, il faut la favoriſer par une chaleur modérée, & par le repos du lit. Tant que l'éruption ſe fait, il eſt prudent de garantir de la trop grande fraîcheur, de l'humidité froide, des vents impétueux, ils ne pourroient qu'être nuiſibles. Vous avez ſçu

dans le temps que le fils d'un ſouverain ayant été porté dans un jardin pendant l'éruption de la petite vérole inoculée, ſe laiſſa aller ſur l'herbe mouillée, les vêtemens & la chemiſe ſe ſoulevèrent, la peau porta à nud, les boutons s'affaiſsèrent & diſparurent, il ſurvint des convulſions dont l'iſſue fut funeſte; ce même cas s'eſt répété d'autres fois. Il y a auſſi quelques circonſtances de foibleſſe & d'affaiſſement qu'il ne faut pas trop contrarier, en forçant les malades à un exercice qui eſt alors impraticable, ou trop fatigant.

13. Le traitement pendant le cours de la petite vérole inoculée n'exige rien de particulier ; il eſt communément plus ſimple & le régime moins rigoureux, parce que la maladie eſt ordinairement plus légère. Le lait coupé, les herbages & les fruits cuits en font la baſe, mais lorſque le cours eſt fait ; c'eſt ici plus que jamais, & plus que par-tout ailleurs, le cas de purger plus d'une fois, même ſans indication marquée ; l'empiriſme

ſemble décider ſeul quand il n'y a aucun ſigne de beſoin ; mais cet empiriſme eſt le réſultat d'un grand nombre d'obſervations. Les purgations omiſes peuvent ſervir à fonder les reproches qu'on a faits à la petite vérole inoculée de laiſſer après elle beaucoup de langueurs & d'incommodités ; répétées avec attention, elles préviennent ſûrement ces ſuites déſagréables ; elles concourent même au rétabliſſement & à la meilleure ſanté des perſonnes qui ont été inoculées cacochimes & maladives. Il me ſemble auſſi que ces purgations répétées ſont plus néceſſaires après la petite vérole inoculée, & ſur-tout après celles qui ont été bien bénignes & peu décidées, que lorſque l'éruption a été très-abondante, & que les boutons ont parcouru bien régulièrement toutes leurs périodes. Dans ces petites véroles ſi douces, incomplettes, & pour ainſi dire forcées, les efforts ont été moins opportuns & trop modérés, la ſuppuration n'a pas été aſſez active pour débrouiller, atténuer, mûrir,

dompter & évacuer tout le levain variolique & les autres principes de maladie qui pourroient avoir été développés avec lui. Il faut que les purgatifs complettent l'ouvrage, & dût cette pratique être traitée de routine, je ne puis aſſez la recommander comme un moyen d'aller au plus ſûr, & en prêcher les avantages & la néceſſité; je remarquerai à cet égard que les poudres fondantes ſont en général très-appropriées aux enfans, & que les eaux minérales purgatives rempliſſent très-bien chez les adultes l'objet propoſé.

Il paroît inconteſtable, mon cher confrère, que l'inoculation ne doit pas être indifféremment abandonnée au hazard & à l'ignorance, que les précautions, les ſoins, les ſecours, l'action ou l'inaction, avant, pendant, & après la maladie qui en réſulte, doivent être preſcrits & déterminés par un homme éclairé, qui agiſſant dans ce cas, comme dans tous les autres, d'après des règles fixes, des principes certains, & une expérience parti-

culière, laisse plus ou moins à la nature; suivant que les circonstances l'exigent; en agissant autrement, on expose les malades au danger, on encourt personnellement du blâme, & on attire sur une méthode salutaire des inculpations peu méritées. Il y a à cet égard, & à tous les autres un milieu louable entre cette absolue sécurité, cette indifférence présomptueuse qui bravent tout, qui négligent tout, & cette excessive pusillanimité qui, par la recherche & l'entassement de précautions trop minutieuses, surcharge les malades d'une manière fatigante & désagréable, & laisse échapper des occasions essentielles & un temps précieux.

Est modus in rebus, sunt certi denique fines
Quos ultra, citraque nequit consistere rectum.

Il est bien temps aussi que je mette des bornes à cette lettre & à ces discussions; mais je suis prêt à recommencer sur les autres objets qui pourront vous inté-

reſſer, pour vous prouver que mon zèle & mon attachement n'en admettent point.

Je ſuis ſans réſerve tout à vous.

Paris 25 juillet 1785.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

PRÉFACE. j

LETTRE I.

Introduction, objet & plan de l'ouvrage. page 1
Sources & modèles des obſervations dans ce genre 4
Tableau des cauſes qui forment l'influence d'un pays. 6
Diviſion de l'hiſtoire en générale & particulière. 11

LETTRE II.

Du ſoleil ou du feu. 12
Extrait d'Hyppocrate. 11, 12
Influence des aſtres. 12, 13
Poſition, expoſition de Paris relativement au ſoleil. 14
Chaleur, froid, ſérénité, &c. qui en réſultent dans les différentes ſaiſons. 14·20
Météores ignés. 20, 21

LETTRE III.

Sur l'air. 21
Extrait d'Hyppocrate. 21, 22

Réflexions générales sur la nature, les qualités, propriétés & modifications de l'air. 22-25
Etat particulier de l'athmosphère à Paris. 26-30

LETTRE IV.

De l'eau. 31
Extrait d'Hyppocrate. *ibid.*
Considérations générales sur l'eau. 31-41
Détails particuliers sur les eaux de Paris. 42-51
Eaux minérales de Paris ou environs. 52, 53
Météores aqueux. 54-62

LETTRE V.

De la terre. 63
Extrait d'Hyppocrate. *ibid.*
Effets & caractères généraux de la terre. 64-68
Nature particulière du sol de Paris & des environs. 68-72
Productions naturelles ou artificielles de la terre. 72-77

LETTRE VI.

Histoire physique particulière de la ville. 78
Réunion des hommes, formation de Paris, fixation des limites, distribution des rues & des quartiers; effets & inconvéniens variés dérivants des obstacles que la construction,

le rapprochement des maisons & l'entassement des habitans opposent à la pureté de l'air, au cours des eaux, à l'accès du soleil, &c. 78-87

Coup d'œil sur les boucheries, les cimetières, les hôpitaux. 88-91

Observations sur le régime & la nourriture des habitans dans les différens âges, états & conditions, sur leurs occupations, leurs amusemens, leur exercice. 91-104

LETTRE VII.

Considérations sur l'homme physique & moral. 104

Corollaire des observations précédentes, effets des dispositions territoriales indiquées, caractère, mœurs, habitudes, constitution, tempérament des Parisiens dans leurs diverses positions. 104-120

Apperçu des maladies communes à toutes les classes, de celles qui sont propres aux différentes époques de la vie, particulières au sexe, relatives aux états, aux travaux, &c. 135

LETTRE VIII.

Effets des saisons sur les maladies; considérations qui en dérivent sur l'effet des remèdes; 135

Situation avantageuse de Paris pour l'exemption des maladies épidémiques, mais propre à rendre l'effet des saisons plus marqué, & les rapports des maladies avec elles plus considérables. 135-141

Effet habituel de l'habitation de Paris, complication très-ordinaire des maladies par la réunion des causes humorales, sanguines & nerveuses. Observations sur la saignée, les purgatifs & les exutoires, sur la phthisie, l'hydropisie, les fièvres intermittentes, l'âge critique, les attaques, les vapeurs, &c. & en conséquence sur le lait, les hydragogues, le quinquina, les eaux minérales, les bains, l'électricité, le magnétisme. 142

LETTRE IX.

Sur la petite vérole. 178

Influence plus grande du climat sur cette maladie, comme fébrile, humorale, sanguine, nerveuse, cutanée. Sources multipliées des complications qu'elle présente à Paris. Méthode curative, générale & particulière. 180

LETTRE X.

Sur l'inoculation. 216

Des trois partis qui s'offrent à l'égard de la petite vérole, de l'attendre, de tâcher de

l'éviter par la sequestration, ou de l'accélérer par l'inoculation, le dernier paroît réunir tous les avantages. 120

Détails historiques sur cette méthode ; discussion des moyens qu'on lui oppose. 130

Extrait d'un mémoire de M. Nicot sur la pratique & le procédé de l'inoculation. 240

LETTRE XI.

Remarques & additions. 258

1. Sur la préparation. 260

2. Sur l'âge. 263

3. Sur le sexe. 264

4. Sur la saison. 265

5. Sur les lieux. 266

6 & 7. Sur les remèdes qui doivent précéder. 267-270

8. Sur le choix du germe. 272

9, 11, 13. Sur le traitement avant, pendant & après la petite vérole inoculée. 274-278-282

10. Sur la manière d'inoculer. 277

12. Sur l'air, la température, &c. 280

Fin de la table des matières.

ERRATA.

Page 40, *ligne* 1, frottement; *lisez* flottement.

Page 182, *ligne* 20, étranges; *lisez* étrangers.

Page 225, note (1) *pligeat*; lisez *pigeat*.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier un manuſcrit ayant pour titre : *Eſſais ſur l'hiſtoire Medico-topographique de Paris*, par M. Menuret, médecin, & j'ai trouvé que cet ouvrage intéreſſant par les recherches de l'auteur, méritoit d'être imprimé. A Paris ce 15 Août 1785.

DE GARDANNE.

PERMISSION DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le ſieur MENURET, Médecin, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *l'Hiſtoire Médico-topographique de Paris, ou Lettre à M. Daumont ſur l'état de la Médecine à Paris, ſur le caractère & le traitement des maladies, & particuliérement ſur la petite vérole & l'inoculation*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter

l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de cinq années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & à l'Arrêt de notre Conſeil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la préſente permiſſion; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMESNIL,

le tout à peine de nullité des présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-trosieme jour du mois de Novembre l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-cinq, & de notre regne le douzieme. Par le Roi, en son Conseil.

Signé LEBEGUE.

Registré sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 416, *fol.* 446, *conformément aux dispositions énoncées dans la présente Permission; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris, le Décembre 1785.*

LECLERC, Syndic.

De l'Imprimerie de N. H. NYON, Imprimeur du Parlement.

